



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

8

1776, 11

~~DAVID~~ Mercure

Eur. 511^s - 1776, 11



MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

NOVEMBRE, 1776.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

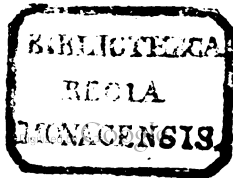
L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 livres que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, Libraire, à Paris, rue Christine.



**On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.**

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRÉ OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS , 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS , 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 6 vol. in-12. par an; à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	15 liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes , 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON ; prix	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dictionnaire Dramatique , 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie , 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie , 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles , in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes , in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre , in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme , dans son être & dans ses rapports , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour , in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique , in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique , fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie , in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts , rel.	2 l. 10 s.
Diction. Iconologique , in-8°. rel.	3 l.
Dict. Ecclef. & Canonique , 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts , in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclesiastique , 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Romaine , in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix , nouvelle édition , 3 vol. brochés ,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry , vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de Mde de Sévigné , in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes , pet. format ,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation , vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis , ou l'art de redresser les enfans contre-faits , in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine , par M. de la Harpe , in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques , in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare , in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV , &c. in-fol. avec planches br. en carton ,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture , in-4°. avec fig. br. en carton ,	12 l.
Les Caractères modernes , 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens , nouvelle édition , in-4°. br.	7 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes , vol. in-12. broché	2 l.
Annales de l'Impératrice-Reine , in-8°. br. avec fig.	4 l.



MERCURE DE FRANCE.

NOVEMBRE, 1776.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ODE A LA BEAUTÉ.

DON céleste ! attrait invincible
Toi qui maîtrises tous les cœurs,
Qui sur l'homme, même insensible,
Lances des traits toujours vainqueurs,
Beauté ! je chante ta puissance,
Et je ne veux pour récompense

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Qu'un doux sourire de tes yeux.
Peut-on résister à tes armes ,
Quand on voit , vaincus par tes charmes ;
Les Sujets, les Rois & les Dieux ?

Oui , je sens que mon cœur s'enflamme.
Quel feu circule dans mes sens !
Il élève , il ravit mon ame ,
Un Dieu préside à mes accens.
Dans l'Olympe éclatant de gloire ,
La Beauté sur un char d'ivoire
Marche sur l'aile des zéphirs ;
L'Univers l'attend en silence ,
Elle descend , & sa présence
Donne l'être à tous les plaisirs.

Quelle lumière vive & pure
Eclatte & brille dans ses yeux !
Est-ce l'astre de la nature
Qui leur communique ses feux ?
Quel coloris ! à peine éclos
Non , jamais la plus fraîche rose
N'eût ce coup-d'œil délicieux ;
Le vêtement qui la décore
A le vif éclat de l'aurore
Nuancé de l'azur des cieux.

Elle parle , sa voix puissante

Perce aux deux bouts de l'Univers.
Près de la déité naissante ,
Tout mortel est chargé de fers.
Sous le joug de leur Souverainé
Les esclaves baissent leur chaîne,
Leur main allume un même encens ;
Elle soumet la terre & l'onde :
L'idole regne sur le monde ,
Et son regne est celui du temps.

Beauté ! sans toi l'homme sauvage
Etoit un être infortuné ;
Sous les chaînes de l'esclavage ,
Il gémissoit abandonné ;
Froide , insensible créature ,
Les merveilles de la nature
N'opéroient rien pour son bonheur..
Tu parois, déité suprême,
L'homme , qui s'ignore lui-même ,
Reconnoît qu'il possède un cœur.

Je le vois , d'une main hardie ,
Déchirer le fatal bandeau ;
Déjà , sur l'aile du génie ,
Il a pris un essor nouveau.
Quelle noble & sublime course !
Des beaux-arts tu deviens la source ,
L'homme , à son tour est créateur.

A iv

8 **MERCURE DE FRANCE.**

Prépare une palme immortelle ,
Il ne soupire qu'après elle ,
Et tu la dois à son labeur.

Poursuis, achève ta carrière ,
Mortel , enfante ton bonheur :
Sonde de la nature entière
Les secrets & la profondeur ;
Mais , après un travail pénible ,
Obéis à ton cœur sensible ,
Jouis du calme & du repos ;
Près de la Beauté qui t'enflamme ,
Ranime , réchauffe ton ame ,
Et poursuis tes nobles travaux.

Si j'ose du berceau du monde
Lever le voile respecté ,
Par-tout , en merveilles féconde ,
Je vois triompher la Beauté.
Hercule tombe aux pieds d'Omphale ,
Thésée entre dans le Dédale :
Il doit sa victoire à ses feux ;
Athènes admire & contemple ,
Au Héros elle élève un temple ,
Le mortel est au rang des Dieux.

Quel bruit affreux ! quels coups de foudre
Portent l'effroi dans l'Univers !

Les astres vont-ils se dissoudre ?
 Tout brûle du feu des éclairs.
 Jupiter s'arme du tonnerre,
 Ce Dieu puissant montre à la terre
 Son imposante majesté.
 De l'amour devenu victime,
 Il cède à l'ardeur qui l'anime,
 Et sacrifie à la Beauté.

O déité ! sois d'âge en âge
 L'objet du culte des mortels !
 Que l'encens du Héros, du Sage
 Fume toujours sur tes autels ;
 Mais, pour mieux fonder ton empire,
 Beauté ! rejette un vain délire,
 Sur tes Sujets fixe ton choix.
 Détruis l'erreur, confonds les vices,
 Et ne reçois les sacrifices
 Que des cœurs soumis à tes loix.



*Envoi à Mademoiselle V***.*

Hébé, lorsque de nos demeures,
 Cédant aux volontés des Dieux,
 La Beauté, sur l'aile des heures,
 Prit son vol, s'enfuit dans les cieux.
 La terre en deuil & consternée,

A v

10 **MERCURE DE FRANCE.**

Succombant sous sa destinée ,
Poussa mille cris de douleur.
Tout retentit de ses alarmes ;
Mais les Dieux , touchés de ses larmes ,
Te formerent pour son bonheur.

Par M. Guittard cadet , de Limoux.

**TRADUCTION en vers du commencement
du Livre VIII de l'Iliade.**

L'AURORE au teint vermeil chassoit la nuit
obscur ,

Et ses rayons naissans éclairoient la nature :
Quand sur un trône d'or le Monarque des cieux ,
Au sommet de l'Olympe assembla tous les Dieux.
Us admirent l'éclat de sa vaste puissance ;
Et frappés de respect l'écoutent en silence :

Déeses de l'Olympe , & vous , Dieux immortels ,
Respectez , leur dit-il , mes décrets éternels.
Si quelqu'un parmi vous , à mes ordres rebelle ,
Des Grecs ou des Troyens embrasse la querelle ,
Vous le verrez , en proie à mon juste courroux ,
Honteusement percé d'inévitables coups ,
Et le précipitant aux flammes du Ténare ,
Mes mains l'enchaîneront dans le sombre Tartare ,

Dans ces gouffres dairain , ces cavernes de fer ,
 Epouvantables lieux , plus profonds que l'Enfer.
 Alors ce Dieu frappé des traits de ma vengeance ,
 Par son cruel tourment connoîtra ma puissance .
 Pour mieux faire éclater mon pouvoir immortel ,
 Attachez une chaîne à la voûte du ciel :
 Vous , Déeses & Dieux , la tirant vers la terre ,
 Ne m'ébranlerez point au séjour du tonnerre.
 Mais si j'étends mon bras , ce bras victorieux
 Enlèvera sans peine & la terre & les cieux ;
 Et liant cette chaîne à mon trône terrible ,
 Tout sera suspendu par ma force invincible.

Jupiter parle ainsi. Troublés & frémissans ,
 Les Dieux n'osent répondre à ces mots menaçans .
 La prudente Minerve enfin rompt le silence :
 Père des Immortels , nous craignons ta vengeance .
 Hélas ! pleurant le sort des Grecs infortunés ,
 Aux plaines d'Ilion par le fer moissonnés ,
 Nous n'osons pas , instruits de ton ordre sévère ,
 En combattant pour eux , allumer ta colère.
 Qu'au moins de nos conseils le secourable appui ,
 Du glaive des Troyens les défende aujourd'hui.

Jupiter souriant console la Déesse :
 Sage Pallas , dit-il , tu connois ma tendresse .
 Ce n'est pas contre toi qu'éclate ma fureur ,
 Et bannis de ton âme une injuste frayeur.

Avj

12 **MERCURE DE FRANCE.**

Le pere des Dieux dit ; & ses courriers agiles
 Se rendent sous le joug à son ordre dociles.
 Ils bondissent couverts d'un or étincelant ;
 Et de leurs pieds d'airain frappent le firmament.
 Jupiter , revêtu d'armes éblouissantes ,
 Prend des fougueux courriers les rênes éclatantes.
 Le ciel s'ouvre , & son char , aussi prompt que
 l'éclair ,
 Traverse en un moment les campagnes de l'air.

*Par M. l'Abbé Potet , Professeur au Collège
 Mazarin.*

S O N N E T.

Le plus jeune des Rois , que par-tout on admire ,
 Pratiquant toutes les vertus ,
 Tient dans ses sages mains les rênes de l'Empire ,
 Comme les Henri , les Titus.
 Ferme dans ses desseins , quand il le faut sévere ,
 Tout ce qu'il fait est pour le bien.
 Il est de ses Sujets moins le Roi que le Pere ;
 De leur bonheur dépend le sien.
 Un prudent ministre honore son grand cœur ;
 Tout à l'envi seconde avec ardeur
 Ce Monarque sublime.

NOVEMBRE. 1776. 17

Puissent les vœux ardens que forment les Français,
Être remplis, & que regne à jamais
Louis le magnanime.

Par M. de la Fontaine,

LISSETTE & SON LINOT.

Fable.

AUX BELLES.

LISSETTE, gentille bergere,
Désiroit avoir un oiseau.
Au sein d'un paisible hameau
Elle pouvoit se satisfaire;
Oui: mais tous les oiseaux ne savoient pas lui
plaire.
Au serin même aux ailes d'or,
Lisette préféroit encor
Un linot joli, doux & tendre;
Un linot seroit un trésor:
Où le trouver? comment le prendre?
La petite friponne imagine un réseau.
Si solide & si fin, fait de telle manière,
Qu'il devoit arrêter le plus subtil oiseau.

14 MERCURE DE FRANCE.

Le réseau fabriqué, la maligne bergère
L'étend parmi les fleurs au bord d'un clair ruisseau,
Et se promet une volière.

En effet nombre de moineaux
Y sont pris. Vint enfin le plus beau des linots.
A peine esclave, il cherche à sortir d'esclavage.
Lisette accourt, le prend, le baise... Ah! quel
dommage

S'il se fût envolé! qu'il est doux! qu'il est beau!...

Lisette en eût dit davantage,
Mais de ses jeunes mains le rusé se dégage,
Et s'envole sur un berceau.

La Belle en pleurs des yeux suit en vain le volage;
Il rit de ce piège nouveau.

Caché sous un épais feuillage,
Il observe : & pensant au perfide réseau,
Il dit : Lisette est fine, & Lisette est peu sage :
Quand on veut avoir un oiseau,
On doit se munir d'une cage.

Belles, ne riez point, Lisette est votre image.
Vous avez des attraits, des charmes enchanteurs ;

Mais, hélas ! ce brillant partage
D'un bien trop désiré n'est pas le plus sûr gage ;
- Il peut vous coûter bien des pleurs !

Ces attraits si vantés, si chers, si séducteurs,
Ce fugitif éclat des grâces du bel âge,

Pourroit-il captiver un cœur ?

Il faut, il faut bien davantage !..
 Les graces de l'esprit, la modeste douceur,
 Et l'heureuse innocence, & l'aimable candeur,
 Ah ! voilà ce qui nous engage.
 La raison, la vertu, l'honneur,
 Sont les dignes objets d'un éternel hommage ;
 Vous êtes belle, soyez sage,
 Et je vous réponds du bonheur.

Par M. Drobeccq.

LA MAUVAISE MÈRE PUNIE.

Conte moral.

De tous les malheurs qui assiègent l'humanité, celui d'être forcé par des parens barbares à s'enfvelir dans un cloître, est sans doute le plus terrible & le seul où l'ame accablée n'a plus cette frêle espérance qui la soutient dans l'adversité. Il semble qu'on ait pris plaisir à rassembler toutes les rigueurs de cet état sur un sexe dont nous devons ménager la délicatesse. Si nos regards pouvoient pénétrer au fond des cloîtres, combien n'y verrions-nous pas de malheureuses

16 MERCURE DE FRANCE.

victimes de l'ambition ou de l'inexpérience ! Pâles , défigurées , & telles que des roses arrachées du sein de la terre , le chagrin a flétri sur leur visage les fleurs de la jeunesse ; on reconnoît le désespoir à travers la fausse tranquillité qu'elles affectent ; & le sourire amer qui vient expirer sur leurs lèvres , est chez elles l'expression de la douleur. Leur lit est tout baigné de larmes , & leurs membres , débiles & chancelans , annoncent les approches de la mort qu'elles appellent à grands cris , & qu'elles regardent comme le terme de leurs maux. La plume me tombe des mains , & se refuse à tracer un tableau aussi effrayant. Que ne puis-je faire naître la pitié dans le cœur de ces parens dénaturés qui voudroient rassembler tous leurs biens sur une seule tête , en mettant sous les yeux l'histoire de l'infortunée Sophie !

M. de Prévalle devoit les biens immenses dont il jouissoit , à la fortune qui avoit secondé tous ses projets. Il eût pu vivre heureux au milieu de l'abondance , avec une compagne douce & sensible ; mais il eut la folle ambition d'épouser une fille de qualité , qui ne lui apporta qu'un goût décidé pour le faste , & beau-

coup de mépris pour sa naissance. Le repentir suivit de près cette union ; l'humeur impérieuse de madame de Prévalle, & les chagrins qu'elle lui causa, contribuèrent à abrégér ses jours ; il mourut dans un âge qui lui promettoit encore une longue vie.

M. de Prévalle ne laissa que deux filles pour héritières de sa fortune. L'aînée, dont l'humeur fière & hautaine plaisoit à sa mère, gagna toute son affection, & la jeune Sophie fut mise dans un couvent, où on n'épargna rien pour lui donner le goût de la retraite. Madame de Prévalle avoit de grandes vues sur sa fille aînée : elle vouloit, disoit-elle publiquement, la faire rentrer dans le rang dont elle étoit sortie ; & pour mieux réussir dans ses desseins, elle exigeoit que sa sœur prît le voile.

L'esprit de Sophie ne s'ouvrit pas à la persuasion ; son caractère vif & enjoué ne pouvoit se plier à l'austérité de la vie religieuse ; & son jeune cœur, dont la sensibilité commençoit à se développer, lui disoit qu'elle ne trouveroit pas le bonheur dans le cloître. Parmi un grand nombre de pensionnaires qui habitoient la même retraite, elle choisit Ma-

28 MERCURE DE FRANCE.

demoiselle de Floricourt pour en faire son amie & la confidente de ses peines. Jusqu'alors , elle ne s'étoit arrêtée que légèrement sur les vues de sa mère ; mais le moment étoit venu où elle alloit sentir le prix de la liberté.

Mademoiselle de Floricourt avoit un frère qu'elle aimoit beaucoup , & qui venoit souvent la voir ; elle pressa un jour Sophie de venir à la grille où ce frère l'attendoit. Mademoiselle de Prévalle ne savoit rien refuser à son amie ; elle s'y laissa conduire. Le Chevalier fut frappé de sa beauté & de ses grâces naissantes. Ce je ne sais quoi , dont on ressent si vivement les effets , triompha du jeune Floricourt ; la douceur & la gaieté de Sophie , qualités qui annoncent un caractère heureux , achevèrent sa défaite. Ses yeux furent sans cesse attachés sur elle. Un plaisir secret l'enchaînoit à la grille ; mais le déclin du jour l'obligea de se retirer : il promit à sa sœur de partager souvent sa solitude ; & j'espère , dit-il , en regardant Mademoiselle de Prévalle , que votre aimable amie ne me fera pas repentir de l'avoir connue ; en me refusant le plaisir de la voir encore. Ce compliment

NOVEMBRE. 1776. 19

fit rougir Sophie; mais il ne lui déplut point. Le Chevalier joignoit une taille élégante à la plus jolie figure. Il avoit un air de sensibilité qui inspiroit la tendresse, & son ame répondoit à sa physionomie. Mademoiselle de Prévalle sentit, en le voyant, une émotion jusqu'alors inconnue; son sommeil fut agité: elle s'endormit en pensant au jeune Floricourt, & le retrouva à son réveil. Dans le même moment, elle craignoit & desiroit sa présence; mais elle ne confia point à sa sœur ce qui se passoit dans son ame. Ces deux amies étoient ensemble lorsqu'on vint annoncer l'arrivée du Chevalier. Sophie voulut feindre un mal de tête; afin de rester dans sa chambre; mais elle céda autant à ses desirs, qu'aux instances de Mademoiselle de Floricourt.

Le Chevalier avoit un air triste & abattu, qui donna de l'inquiétude à sa sœur. Mon cher frère, lui dit elle, vous me paraissez changé, auriez-vous quelque chagrin? Vous savez combien je vous aime: me fera t-il permis de le partager? Ce n'est rien, ma chère Lucile, répondit le Chevalier; j'ai été un peu incommodé, mais cela va beaucoup mieux. Son trouble démentoit ses discours, &

ses yeux disoient à Sophie qu'elle seule pouvoit le dissiper. Il garda quelque temps le silence; mais le sentiment l'emportant sur sa timidité: seroit-il vrai, Mademoiselle, lui dit il, que vous soyez destinée à passer vos jours dans un cloître? Quoi! tant de beauté seroit ensevelie dans ces murs! M. le Chevalier, répondit Sophie, en rougissant, je suis sensible à l'intérêt que vous prenez à mon sort; mais je dois suivre la volonté de ma mère; je n'attends que le moment de prendre le voile: on dit que mon bonheur en dépend. Elle ne put prononcer ces mots sans émotion; quelques larmes vinrent mouiller ses paupières. Ces marques non équivoques de la douleur de Sophie, augmentèrent les regrets du Chevalier. Les amans sont toujours extrêmes dans leurs projets. Ah! Mademoiselle, s'écria-t-il avec transport, vous n'acheverez point ce sacrifice; permettez moi de voir Madame de Prévalle; je me jeterai à ses genoux, & je ne les quitterai que lorsqu'elle m'aura promis de vous laisser libre. Vous gardez le silence; me refusez vous votre aveu? Hélas! répondit Sophie, il ne vous seroit d'aucune utilité. Je connois ma mère; elle

est inflexible. Votre démarche ne serviroit qu'à l'irriter contre moi. Il m'en coûtera sans doute; mais..... N'achevez pas, cruelle Sophie. Quoi ! ne vous aurois-je connue que pour être le plus malheureux des hommes ? Pardonnez à la crainte de vous perdre, l'aveu de la plus vive passion. Je n'ai pu vous voir sans vous adorer. Ma chère Lucile, ajouta-t-il, en parlant à sa sœur, à qui cette scène arrachoit des larmes, joignez vos prières aux miennes. Sophie ne put résister à ces preuves de tendresse; son cœur ignoroit l'art de feindre; elle laissa entrevoir au Chevalier qu'il augmentoit le desir qu'elle avoit de conserver sa liberté.

Lucile qui voyoit les choses avec plus de sang-froid, jugea que son frère devoit confier ses sentimens à madame de Floricourt, & l'engager à parler à la mère de Sophie. La vivacité du Chevalier fut obligée de céder à la sagesse du conseil; mais il demanda à Mademoiselle de Prévalle s'il lui seroit permis d'adoucir les peines de l'absence par de fréquentes visites. Vous aimez trop Lucile, répondit Sophie avec une douceur charmante, pour l'abandonner

22 MERCURE DE FRANCE.

dans sa retraite , & nous ne nous quittons jamais.

Ces deux jeunes cœurs furent bientôt d'intelligence. Mademoiselle de Prévalle oublia toutes ses inquiétudes , pour se livrer au plaisir d'aimer & d'être-aimée ; mais ce sentiment ne servira bientôt qu'à dévoiler à ses yeux toute l'horreur de sa situation. La Marquise de Floricourt rappela sa fille auprès d'elle ; cette séparation imprévue renouvela les chagrins de Sophie. Lucile étoit sa seule amie ; avec Lucile , elle pouvoit voir le Chevalier , ou parler de lui ; cette consolation alloit lui être refusée. Pourquoi ! disoit-elle à Mademoiselle de Floricourt , vous ai-je suivie au parloir ? Si je n'avois pas vu le Chevalier , si sa tendresse n'avoit pas fait naître la mienne , mon sort me paroîtroit moins affreux. Je ne connoissois point l'amour & ses tourmens. Hélas ! devois-je espérer d'être jamais heureuse ! Rassurez-vous , ma chère Sophie , lui dit Lucile , en la pressant entre ses bras ; mon frère vous adore ; il perdra plutôt la vie que de vous abandonner. Ces deux amies se tinrent longtemps embrassées en versant des larmes ; mais enfin il fallut faire violence à l'amie ;

ric. Lucile partit, & la triste Sophie resta seule dans sa chambre, livrée à toute sa douleur.

La solitude est la mère des réflexions ; tous les prestiges qui nous fascinoient les yeux dispaçoissent ; l'ame rentre en elle-même , & juge plus sainement de tout ce qui l'intéresse. Jusqu'alors Mademoiselle de Prévalle avoit espéré ; mais depuis le départ de son amie , tout se peignit en noir à son imagination. A chaque instant, elle trembloit que sa mère n'arrivât , & ne se servît de son autorité pour la forcer à prendre le voile. Le Chevalier n'étoit pas dans une situation plus tranquille. Il fit à sa mère l'aveu de sa tendresse ; il se jeta à ses pieds , pour la conjurer de ne pas remplir ses jours d'amertume. Lucile joignit ses prières aux siennes , & fit le portrait de Sophie. La Marquise de Floricourt avoit la plus vive tendresse pour ses enfans. Levez-vous , mon fils , lui dit-elle ; auriez-vous dû penser un moment que je m'opposerois à votre bonheur ? Je n'ai d'autre desir que de vous voir heureux. Le Chevalier , au comble de sa joie , embrassa mille fois la meilleure des mères ; il ne prévoyoit plus aucun obstacle ; les amans se

24 MERCURE DE FRANCE.

font toujours illusion sur l'avenir. La Marquise connoissoit peu Madame de Prévalle; mais elle croyoit que toutes les mères avoient son cœur. Le lendemain, elle se fit conduire chez elle, & avec une noble franchise, elle l'intruisit du moment où son fils avoit vu Sophie, & le desir qu'ils avoient d'être unis. Si la main de mon fils, ajouta-t-elle, vous est agréable, nous aurons le plaisir de faire deux heureux. Madame de Prévalle étoit bien éloignée de consentir à cet hymen. Elle dissimula, & répondit à Madame de Floricourt que sa demande la flattoit infiniment; mais que sa fille avoit toujours fait paroître un goût décidé pour la retraite, & qu'un changement si subit avoit besoin d'être éprouvé. Les véritables sentimens de Madame de Prévalle n'échappèrent pas à la Marquise; elle se retira peu satisfaite de cette réponse, & remplie d'une tendre inquiétude pour son fils. L'événement justifia ses craintes.

Le Duc de... dont les affaires étoient en mauvais ordre, cherchoit une femme qui pût relever sa fortune. On lui parla de Mademoiselle de Prévalle; il se fit présenter chez elle, & parut lui rendre des soins; mais il attendoit, pour se dé-
clater,

clater, qu'elle restât seule héritière. Madame de Prévalle le soupçonna. Une alliance aussi brillante flattoit trop son ambition pour qu'elle ne s'intéressât pas vivement à sa réussite. La visite de Madame de Floricourt lui ouvrit les yeux sur les difficultés quelle y trouveroit, si elle ne prenoit une prompte résolution; & la Marquise ne l'eut pas plutôt quittée, qu'elle se fit amener des chevaux de poste, & se rendit au Couvent de...

Sophie seule dans sa chambre, pleuroit sur son sort, lorsqu'on lui annonça que Madame de Prévalle venoit d'arriver avec le dessein de la faire sortir. Cette nouvelle lui causa des transports de joie: elle crut que l'aurore du bonheur se levait enfin sur elle. Mais, hélas! que son erreur fut de peu de durée! L'air sévère de Madame de Prévalle la glaça d'effroi, & l'avertit de son malheur. Cette mère insensible poussa la dureté jusqu'à refuser les caresses de sa fille. Elle la fit monter dans sa chaise, &, sans lui dire un seul mot, elle la conduisit à l'Abbaye de... où, le lendemain de son arrivée, elle fut forcée de prendre le voile.

Quelle fut la douleur de Sophie lorsqu'elle porta ses regards sur l'avenir;

B

26 MERCURE DE FRANCE.

elle descendit au fond de son cœur, & le trouva brûlant d'un amour sans espoir ! C'est donc-là , disoit-elle , en fixant tristement les murs de sa cellule , c'est-là qu'il faut m'ensevelir , c'est-là que je suis destinée à verser des larmes de sang. Mère cruelle ! ne m'avez-vous donné le jour que pour me sacrifier ! Momens terribles ! vous serez les derniers de ma vie ! Le silence qui règne dans les cloîtres plaît à ces filles innocentes qui se sont consacrées volontairement à Dieu ; mais il augmente les tourmens d'un cœur amoureux ; rien ne le distrait ; toutes ses pensées se tournent vers l'objet aimé. La tendre Sophie ne voyoit que son Amant ; son image s'attachoit à ses pas & la suivait jusqu'aux pieds des autels. Elle n'avoit pas même une amie à qui elle put confier ses peines. Une pitié généreuse habite rarement dans les cloîtres. On y frémit au seul nom de l'amour. Une jeune Religieuse nommée Cécile , fut la seule qui parut s'attendrir sur le sort de Mademoiselle de Prévalle. Elle n'étoit point de ces femmes qu'un excès de zèle rend insensibles aux malheurs des passions ; elle avoit elle-même éprouvé leur pouvoir. Sur le point d'être unie à

un homme qu'elle aimoit autant qu'elle en étoit aimée, elle avoit eu la douleur de voir le nom de son Amant sur la liste des Officiers tués dans une action où il s'étoit trouvé. L'ennui qu'elle éprouva dans le monde après cette perte, la conduisit à l'Abbaye de... où elle venoit de faire profession.

L'air triste & languissant de Sophie, des larmes toujours prêtes à couler, des soupirs à demi étouffés, touchèrent vivement la vertueuse Cécile. La véritable pitié est compâtissante; elle voulut partager les chagrins de Mademoiselle de Prévalle; & la surprenant un jour dans un moment où elle se croyoit seule : Aimable Sophie, lui dit elle, vous changez à vue d'œil; le poids de la douleur vous accable. Il est doux quelquefois de pouvoir déposer ses peines dans le sein d'une amie; si elle ne peut en faire cesser la cause, elle sait au moins les adoucir en les partageant. Regardez-moi comme une autre vous-même, & non comme une de ces femmes curieuses par oisiveté. Le malheur rend sensible, & je ne l'ai que trop connu avant de trouver dans cet asyle le repos dont vous ne jouissez pas.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Sophie ne put résister à ces marques d'amitié ; son cœur étoit plein : elle le soulagea en l'ouvrant à Cécile, qui la ferroit entre ses bras, & mêloit ses larmes aux siennes, sans avoir la force de la consoler. Hélas ! dit Mademoiselle de Prévalle, vous gardez le silence ! vous voyez qu'il n'est point de remède à mes maux. Est-il un sort plus affreux que le mien ? Je n'ai plus de mère, ou, si j'en ai une, elle me plonge un poignard dans le sein. J'avois une amie, elle m'abandonne. Ah ! sans doute, mes pleurs coulent pour un ingrat ; s'il m'aimoit encore, n'auroit-il pas trouvé le moyen de m'écrire, de me parler, de parer le coup qui me menace ? Qui l'auroit cru perfide ? Ma Sophie, disoit-il, je ne respire que pour vous ; si je vous suis cher, ne prononcez pas des vœux qui feroient le malheur de ma vie. Le cruel ! que ne me laissoit-il mon indifférence ! Vous vous affligez peut-être trop tôt, lui dit Cécile ; si le Chevalier est tel que vous me l'avez dépeint, il n'est point ingrat. Sans doute il ignore en quels lieux vous êtes ; il est, comme vous, plongé dans la douleur & l'incertitude.

Le seul moyen de consoler les infor-

tunés est de s'affliger avec eux, & de rallumer dans leur cœur l'espérance prête à s'éteindre. Sophie se plut à croire qu'elle étoit encore aimée, & ses inquiétudes diminuèrent lorsqu'elle vit son année de noviciat écoulée, & qu'on ne la pressoit pas de prononcer ses vœux. La joie de Cécile étoit égale à la sienne. Je l'avois bien prévu, ma chère Sophie, lui disoit-elle, qu'on cesseroit de vous persécuter. La nature a des droits qu'elle abandonne rarement. Votre mère se laissera fléchir. On aime à se persuader ce qui flatte les desirs. La douleur de Mademoiselle de Prévalle se calma : les fleurs de la jeunesse commencèrent à reprendre leur éclat ; mais elles étoient destinées à parer la victime ; l'orage alloit éclater.

La tendresse que la Marquise de Floricourt avoit pour son fils, l'état languissant où elle le voyoit, l'engagèrent à faire de nouvelles démarches auprès de Madame de Prévalle ; mais rien ne put émouvoir sa pitié : elle fut inflexible ; l'ambition l'aveugloit. Le Duc de.... venoit enfin de se déclarer, & le mariage de Mademoiselle de Prévalle devoit suivre le sacrifice de sa sœur.

Déjà Sophie osoit espérer que le voile

qui la couvroit se changeroit en bandeau nuptial, lorsque l'arrivée de Madame de Prévalle vint jeter l'alarme dans son ame. Ce moment alloit décider de son sort. Cécile fut obligée de la soutenir jusqu'à parler. Elle entre en tremblant, & aperçoit sa mère qui s'entretenoit avec l'Abbesse. Elle se précipite à la grille, & prenant sa main, elle y colle sa bouche sans pouvoir dire une parole. Mais que ce langage eût été expressif pour une mère tendre ! Madame de Prévalle lui fit quelques caresses d'un air contraint, & adressant la parole à l'Abbesse : Puis je espérer, lui dit-elle, que ma fille se rendra à nos desirs ? Est-elle décidée à terminer son noviciat ? Je la crois, répondit l'Abbesse, trop raisonnable pour s'opposer à la volonté d'une mère qui ne veut que son bonheur. Madame de Prévalle affectoit de ne point regarder Sophie ; & sans attendre qu'elle ouvrit son cœur, elle parla des préparatifs nécessaires pour la cérémonie.

L'infortunée Sophie étoit pâle & prête à s'évanouir ; mais le désespoir lui donna des forces. Madame, s'écria-t-elle, en se jetant aux pieds de sa mère, si j'ai perdu votre amitié, par pitié du moins

ne sacrifiez pas votre malheureuse fille. Dieu ne veut que des cœurs purs & tout à lui, & je serai sacrilège & parjure. Donnez vous vos biens à ma sœur; laissez-moi dans cette retraite, je ne m'en plaindrai pas; mais ne me forcez pas à me lier par des nœuds éternels; qu'il me reste encore l'espérance de regagner un jour votre tendresse. La nature étoit muette chez Madame de Prévalle; cette femme dure & impitoyable ne fut point touchée des larmes de sa fille: voilà donc, lui dit-elle, les sentimens que l'exemple a dû vous inspirer dans le séjour de l'innocence. Je rougis de votre égarement. Jugez du péril où vous êtes, par les progrès qu'une passion téméraire a déjà fait dans votre ame. Le monde est rempli d'écueils, & cet asyle est le seul à l'abri de l'orage. Confiez-vous, ma fille, à l'expérience d'une mère qui desireroit votre repos; préparez-vous à faire profession dans huit jours, & n'espérez plus aucun délai. Cet ordre fatal fut un coup de foudre pour Sophie. Ah! mon père! s'écria-t-elle, que je sens vivement votre perte! Vous aimiez également vos enfans; & si vous viviez encore, vous ne forceriez pas l'une de vos filles à descen-

32 MERCURE DE FRANCE.

dre dans le tombeau, pour faire briller l'autre sur la terre. Ces reproches, dictés par la douleur, irritèrent Madame de Prévalle. Elle ordonna à sa fille de se retirer, & Sophie sortit le désespoir dans le cœur.

Je suis perdue, dit-elle à Cécile, qui l'attendoit avec impatience; l'arrêt est prononcé; il faut renoncer à ce que j'aime. Encore huit jours, & je serai liée pour jamais; pour jamais, grand Dieu! je n'y survivrai pas. Calmez-vous, ma chère Sophie, lui dit Cécile, les remords agiront sur le cœur de votre mère. Ah! vous ne connoissez pas sa dureté; je n'espère plus rien. Je me suis jetée à ses genoux; je l'ai conjurée de ne pas faire le malheur de sa fille: rien n'a pu la faire changer de résolution. Dans le moment on vint annoncer à Mademoiselle de Prévalle que le peu de temps qui lui restoit, avant de se consacrer à Dieu, devoit être passé dans la retraite, & quelle ne pourroit voir personne pendant les huit jours qui alloient précéder la cérémonie. Eh bien! vous l'entendez, dit Sophie, on m'enlève jusqu'à la consolation de verser des larmes dans votre sein. La source en sera bientôt tarie; les bar-

bâres ne jouiront pas long-temps de ma douleur.

Le plus violent désespoir s'empara de Sophie, lorsque la nuit eut mêlé ses ombres à ses larmes. Vingt fois elle fut sur le point d'attenter à sa vie. Cher Floricourt, s'écrioit-elle, que fais-tu maintenant ? Pourquoi n'es-tu pas ici ? Viens sauver ton Amante de sa propre fureur ; elle est prête à se jeter dans tes bras. Pardonnez, grand Dieu ! je m'égare ; mais votre bonté ne veut pas que des parens inhumains forcent leur fille de prononcer des vœux que son cœur dément. Nous sommes tous vos enfans ; vous êtes dans l'Univers ; par tout on peut vous servir & vous adorer. L'espérance de finir des jours remplis d'amertume, fit succéder à ces transports une douleur morne & réfléchie.

Lorsque le moment fatal fut arrivé, Sophie se laissa conduire à l'église sans proférer une parole : elle trouva sur son passage Cécile qui fondoit en larmes. Réservez vos pleurs pour la mort de votre amie, lui dit-elle en l'embrassant, & elle s'avança vers le lieu du sacrifice. Sa beauté, sa démarche noble & majestueuse excitèrent un murmure d'applaudissemens, qui

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

se changèrent bientôt en regrets. La pâleur de Sophie annonçoit le trouble de son ame : on voyoit sur son front les traits du désespoir. Tous les yeux se tournèrent sur Madame de Prévalle , & sembloient lui demander grâce pour sa fille ; mais rien ne parut l'émouvoir : cette femme insensible vit la cérémonie d'un œil serene. Déjà la victime avoit été couverte du drap funèbre : elle venoit de dire au monde un adieu éternel , lorsqu'on entendit un grand bruit vers la porte , & aussitôt on vit paroître un jeune homme couvert de sueur & de poussière , qui perçant la foule , se précipita vers la grille , en criant , n'achevez pas , Mademoiselle Sophie , arrêtez. Mademoiselle de Prévalle en proie aux réflexions les plus amères , ne voyoit rien de ce qui se passoit dans l'assemblée. Ce son de voix va jusqu'à son cœur , & la tire de l'accablement où elle étoit plongée. Elle lève les yeux , & apperçoit le Chevalier qui lui tendoit les bras. Jusqu'alors , elle avoit eu assez de fermeté pour soutenir l'appareil lugubre de la cérémonie ; mais son ame ne peut résister à tant de secousses : elle jette un grand cri , & tombe mourante dans les bras de Cécile.

Le Chevalier ignoroit encore si le sacrifice étoit consommé. Il interroge tous ceux qui sont autour de lui : on ne lui répond que par des larmes. Ce triste langage lui en disoit assez ; il sortit désespéré , après avoir suivi des yeux jusqu'à la porte du chœur l'infortunée Sophie qu'on emportoit. Une scène si touchante ne fit aucune impression sur Madame de Prévalle. Cette mère dénaturée voyoit avec une joie cruelle que la victime ne pouvoit plus lui échapper. Elle se déroba à l'indignation de l'assemblée , & partit pour Paris , sans s'informer de l'état de sa fille.

On parvint à rappeler Sophie à la lumière ; mais il lui resta une fièvre brûlante , dont les premiers symptômes annoncèrent le plus grand danger. C'en est donc fait , dit elle à Cécile : Floricourt étoit fidèle , & je le perds pour jamais. J'ai vu ses larmes & son désespoir ; le sort me réservait ce dernier coup. Hélas ! mes malheurs vont finir : le drap funèbre sous lequel j'ai déjà été ensevelie , me couvrira bientôt. Que dites-vous , ma chère Sophie , s'écria Cécile ; vivez du moins pour votre amie , & ne répandez pas l'amertume sur le reste de

Bvj

36 MERCURE DE FRANCE.

mes jours. La bonté de Dieu est infinie : il rendra le calme à votre ame agitée : ne l'irritez point par un excès de douleur. La mienne , répondit Sophie , n'offense point l'Être suprême : il lit au fond de mon cœur : il sait que la vertu n'en est point bannie ; mais ne peut-on le servir que dans cette enceinte ? Et faut-il , pour lui plaire , renoncer aux bienfaits qu'il répand sur les humains ? Non , ma chère Cécile , une femme vertueuse , qui fait le bonheur d'un époux , une mère tendre au milieu de ses enfans , trouve grâce aux yeux de l'Eternel : mon seul regret est de vous quitter ; mais si je vous suis chère , ma mort vous affligera moins. Je n'aurois traîné que des jours languissans : je ne suis point encore coupable , je la deviendrois peut être. La foiblesse l'empêcha de continuer. Sa fièvre augmenta pendant la nuit , & le lendemain les Médecins déclarèrent qu'ils n'avoient plus d'espérance.

Sophie reçut cette nouvelle avec tranquillité ; & lorsqu'elle sentit que la mort approchoit , elle pria toutes les religieuses qui étoient autour de son lit de se retirer , & ne retint auprès d'elle que son amie. Ma chère Cécile , lui dit-elle

d'une voix éteinte , ma mère viendra peut-être un jour pleurer sur ma tombe ; dites lui que sa dureté m'a donné la mort ; mais que je la lui pardonne. Le malheureux Floricourt , ajouta-t-elle , en versant quelques larmes : que va-t-il devenir ? Si du moins il voyoit ma douleur , la certitude d'être aimé l'aideroit à supporter la sienne ; mais le sort nous refuse cette consolation. Il demandera peut-être à vous parler : dites lui que je meurs victime de notre amour ; dites-lui combien je desirois faire son bonheur & le mien. Adieu , ma chère Cécile , embrassez votre amie : mes yeux s'obscurcissent. Puisse ma mort servir d'exemple aux mères qui voudroient forcer la volonté de leurs enfans. Un moment après cette infortunée expira dans les bras de Cécile.

Le Chevalier n'avoit encore pu s'arracher des lieux que Sophie habitoit , lorsque la cloche funèbre fit entendre ses sons plaintifs. Il frémit : son cœur est glacé par la crainte. Il veut interroger ; la voix lui manque. Enfin il fait un effort pour demander ce que cette cloche annonce. On lui répond que la jeune personne qui a prononcé ses vœux...

Sophie est morte s'écrie-t-il douloureusement ! & il tombe sans connoissance. L'expression ne peut rendre son désespoir. On fut obligé de veiller à ses démarches , pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Lorsqu'une situation aussi violente fut un peu calmée , il s'informa des derniers momens de son amante : il découvrit qu'elle avoit une amie qui ne l'avoit point quittée pendant sa maladie. Les malheureux aiment à nourrir leur douleur , en parlant de l'objet qui la cause. Le Chevalier se traîne au couvent , & demande Cécile.

Cette vertueuse fille venoit de rendre les derniers devoirs à Sophie : elle arrive au parloir , & reconnoît le Chevalier à son air abattu. Vous êtes sans doute M. de Floricourt , s'écria-t-elle : elle ne put en dire davantage. Ses yeux se couvrirent de larmes. Madame , lui dit le Chevalier , vous étiez la seule amie de Mademoiselle de Prévalle : vous avez été témoin de ses derniers momens. A-t-elle paru se ressouvenir de moi ? A-t-elle plaint l'état où sa mort alloit me laisser ? Ah ! Monsieur , répondit Cécile , si quelque chose peut vous consoler , c'est d'apprendre que le chagrin de ne pouvoir être

à vous , a conduit ma malheureuse amie au tombeau : elle n'a pu résister à une séparation éternelle : elle s'est occupée de vous jusqu'à son dernier soupir. Ce récit augmenta les regrets du Chevalier. Plus il avoit été cher à Sophie , plus sa perte l'accabloit. Il ne quitta Cécile qu'avec peine : il vouloit même rester quelques jours pour s'entretenir avec elle ; mais la Marquise de Floricourt vint l'arracher de ces lieux , & le conduisit dans la capitale , où elle fit tous ses efforts pour mettre son esprit dans une situation plus tranquille. Rien ne put le distraire : l'image de Sophie mourante pour l'avoir trop aimé , le suivoit par-tout. Il parut desirer d'aller à Malthe : la Marquise jugeant que le temps & l'absence calmeront son chagrin , fit violence à sa tendresse , & lui permit de faire le voyage.

La mort imprévue de Sophie causa quelque émotion à Madame de Prévalle , elle ne put se dissimuler qu'elle en étoit l'auteur ; mais il falloit une secousse plus violente pour faire naître les remords qui devoient bientôt la tourmenter. Elle éloigna toutes ses réflexions , pour se livrer au plaisir de voir sa fille chérie épouser

40 MERCURE DE FRANCE.

le Duc de ... Rien ne s'opposoit plus à cet hymen; & la mort de Sophie, loin de le troubler, en pressa l'exécution. Déjà les préparatifs se faisoient avec tout l'éclat que permet l'opulence: la pompe funèbre alloit être suivie des fêtes & des plaisirs; mais que les projets des hommes sont légers! Leur esprit avide du nouveau, se transporte dans l'avenir, & croit déjà saisir des objets flatteurs. Le souffle de la mort a passé, & tout est disparu.

Mademoiselle de Prévalle paroïssoit jouir d'une santé brillante; mais cette maladie cruelle, ce fléau destructeur de la beauté, vint jeter l'alarme dans le cœur de sa mère. On eut recours aux plus célèbres Médecins. Les commencemens de la maladie firent beaucoup espérer; mais le neuvième jour les accidens devinrent dangereux; & le lendemain, Madame de Prévalle perdit cette fille pour laquelle elle avoit tout sacrifié.

Elle donna les marques de la plus vive douleur. Ce sentiment étoit juste, sans doute, si la tendresse qu'elle avoit pour sa fille, en eût été le seul objet. Elle voyoit en un moment tous ses projets ambitieux s'évanouir; & le sort

lui réservait encore d'autres coups. Elle fut obligée de faire trêve à ses larmes, pour défendre ses droits. Les parens de M. de Prévalle indignés de sa cruauté pour Sophie, lui firent rendre un compte exact. Elle se vit dépouiller de la plus grande partie des biens dont elle jouissoit, & réduite aux seuls avantages accordés par la loi. Quels furent ses regrets ! lorsque jetant les yeux autour d'elle, elle ne trouva plus qu'un vide affreux dans la nature. C'est alors que le voile tomba, & que sa conduite barbare envers l'infortunée Sophie, livra son ame aux remords vengeurs. Pendant la nuit, des songes effrayans lui faisoient pousser de grands cris : souvent elle croyoit poursuivre Sophie, & malgré ses plaintes, la forcer, le poignard à la main, de descendre vivante dans le tombeau. La frayeur l'arrachoit au sommeil ; & alors elle versoit des torrens de larmes. Cette malheureuse mère traîna, dans des tourmens continuels, le reste d'une vie languissante.



V E R S.

ARAMINTE disoit un jour à son Amant :
D'où vient que vous parlez de moi si rarement ?
Craignez-vous m'offenser, que vous n'osiez rien
dire ?

Notre sexe, Damis, a cette vanité,
Qu'il y perde ou qu'il y gagne, il veut être cité.
Parlez, parlez de moi, suffisez-vous en médire.

*RÉPONSE de la plus aimable des
Estampoises aux couplets de M. Baugin,
insérés dans le Mercure de Septembre.*

AIR : Dans ma cabane obscure.

SOIS sûr d'une Bergere
Qui t'a donné la foi ;
Le desir de te plaire
Est mon unique loi.
Le soir quand je soupire ;
Te voyant près de moi ,

Faut-il toujours t'instruire,
Ingrat, que c'est pour toi ?

Des Bergers du village
Je méprise l'ardeur.
Cher Damon, ton hommage
Peut seul flatter mon cœur.
En vain de leur martyre
Ils viennent m'assurer :
Ils ont tous l'art de dire...
Et toi l'art d'inspirer.

On me voit d'un air triste
Souvent suivre tes pas ;
J'ignore si j'existe
Quand je ne te vois pas :
Ah ! ma plus douce envie
Est de bien t'enflammer :
Que m'importe la vie...
Si ce n'est pour t'aimer ?



*M A D R I G A L**A Madame la Baronne de ***.*

MILLE cygnes fameux par leurs brillans
accords,
Nobles enfans de l'Elbe , ont illustré les bords.
Mais quand on voit les jeux voltigeant sur vos
traces ,
S'unir avec l'esprit , les talens , la beauté ,
On devine aisément qu'Apollon & les Graces ,
Sur ces bords enchanteurs ont toujours habité.

*Par M. Cardonne , Premier Commis de la
Maison de MADAME.*

*Mes idées sur le célibat ; par une jeune
Provinciale.*

QUEL préjugé tyrannique s'empare de
tous les cœurs ! d'où vient que l'amour
fuit l'hymen & redoute ses douces chaî-
nes ?

Je vois par-tout une foule d'êtres isolés

que l'inconstance accompagne, que l'ennui poursuit, que les dégoûts aliégent; le sentiment n'est plus qu'une erreur, l'amour constant une chimère, & le plaisir un délire passager.

Je trouve à chaque pas des cœurs fermés à la tendresse, des vieillards qui n'ont vécu que pour s'étourdir ou s'égayer; des femmes que le souvenir d'avoir été, pousse avec effort dans la retraite où de longs chagrins les attendent.

C'est vainement que je cherche l'image du bonheur au milieu de ces objets qui, en formant des liens faciles à rompre, veulent conserver la liberté dans les bras de l'amour; je ne vois autour d'eux que trouble, vanité, folle dissipation, perfidie & déshonneur.

Mais si je porte mes pas au sein d'une famille heureuse, où les noms sacrés de père, de mère & d'époux ne se prononcent jamais sans émotion, où la pratique des devoirs est un délassement, où la vertu n'est pas un vain titre.... Ah! combien mon ame est délicieusement affectée! Je trouve l'honnêteté douce & prévenante assise à la porte; la liberté me prend par la main & me conduit par-tout; la vérité me découvre les différentes

46 MERCURE DE FRANCE.

scènes de ce tableau ravissant ; je vois la sérénité peinte sur le front des maîtres , & la gaieté dans leurs yeux ; un groupe d'enfans se livre devant moi aux folâtres jeux de l'innocence... Je sors de cet asyle de la paix & du bonheur, & les voisins me parlent avec vénération de tout ce que j'ai vu.

Siècle des premiers âges ! toi dont on ne conserve qu'un stérile souvenir, ah ! renaiss encore, s'il est possible ! renaiss pour faire aimer de nouveau la vie domestique, la société conjugale, les plaisirs de la raison, de la franchise & des mœurs : que la jeunesse ne perde plus ses beaux jours à la poursuite d'un fantôme de bonheur ; que le luxe qui corrompt toutes les jouissances, qui éloigne le plus souvent des cœurs faits pour s'unir, disparaisse de nos climats pour faire place à la simplicité... & si mon vœu n'est qu'une chimère, qu'elle soit celle des Peuples & des Rois ; il sera bientôt accompli.



*CHANSON nouvelle en réponse à celle
contre les plumes des Dames.*

AIR : Réveillez-vous , belle endormie.

O vous , censeur atrabilaire
De l'innocente volupté,
Cessez de blâmer l'art de plaire
Que l'Amour donne à la Beauté.

Loin d'être un appareil sauvage,
La plume annonce la candeur,
De notre sexe elle est l'image
Par sa souplesse & sa douceur.

Dans l'Olympe & même sur terre ;
De cette mode on est épris.
Sans casque ni plume guerrière,
Mars pourroit-il plaire à Cypris ?

Le Dieu qui nous charme au bel âge ;
En beauté l'Amour si complet,
S'il ne portoit point de plumage ;
Le trouveriez-vous plus parfait ?

Jupia , cet immortel insigne ;

48. MERCURE DE FRANCE.

Ce Roi des Dieux se transforma
Sous le plumage d'un blanc cygne
Quand il voulut plaire à Leda.

Qui jamais porteroit envie
Aux délices des Mahomets,
Si les Sultans de Turquie
N'avoient ni croissans, ni plumets ?

Des plumes la mode nouvelle
Aujourd'hui brille chez les Grands ;
A la Cour il n'est point de Belles
Sans porter panaches flottans.

D'Henri marchant à la victoire ,
La plume au vent flotloit toujours.
Elle est l'emblème de la gloire
Comme l'ornement des Amours.

Par M. B. D.

LE ZÉPHIR & LA SENSITIVE.

Fable.

UN Zéphire sur une rive,
Cessant de caresser les Nymphes & les fleurs,
Dans ses éternelles langueurs,

De

De l'amour veut encor essayer les douceurs :
 Il s'adresse à la Sensitive ;
 Mais cette fleur, tremblante & fugitive ,
 Echappe à ses funestes traits ;
 Elle craint trop que ses attraits ,
 En proie à cet Amant volage ,
 Ne perdent tout leur prix par son cruel hommage.
 Ainsi, jeunes Beautés, des Zéphirs amans
 Craignez le perfide langage ,
 Et le poison de leur encens.

LES SENSIBLES REGRETS.

Anecdote.

DEVANT moi, dans un cercle, une femme
 pleuroit ,
 Répandoit un torrent de larmes ,
 Se lamentoit, se désoloit.
 Jeune & belle, ses pleurs ajoutaient à ses charmes,
 Et tout chez elle intéressoit.
 Je me disois, hélas ! dans ma douleur amère ,
 Peut-être elle regrette un pere , un tendre pere !
 C'étoit lui qui la consolait.
 Auroit-elle perdu l'époux qu'elle adoroit ?

C

50 **MERCURE DE FRANCE.**

D'un air triste & rêveur son époux auprès d'elle
Attentivement l'observoit.

Gage heureux d'un amour fidele,
Son fils seroit il mort? Non; loin d'elle il dormoit.
J'interroge à la fin cette épouse éperdue :
Vous paroissez jouir du destin le plus doux ;
Madame, quelle cause affligeante , inconnue ,
Fait donc couler des pleurs dont mon ame est
émue,

Un pere qui vous aime , un sage & tendre époux ,
Un fils aimable & cher qui vous réunit tous ;
Vous possédez ces biens : quel bien regrettez-
vous ?

Votre amie à vos yeux est-elle descendue
Dans l'affreuse nuit du tombeau ?
L'avez-vous pour jamais perdue ?
Ah ! dit en sanglotant cette femme ingénue ,
Monsieur !... j'ai perdu... mon oiseau.

Par M. Drobeccq.



ODE A TÉLEPHE.

Horace, Ode XIX. Livre III.

Quantum distet ab Inacho, &c.

De l'antique Inachus vous nous faites l'histoire;
 Vous descendez jusqu'à Codrus,
 Couvert par son trépas d'une immortelle gloire;
 Des Grecs sur les Troyens vous contez la victoire,
 Et les fils de Pélops & le sang d'Æacus,
 Rien n'échappe à votre mémoire. . .

Et vous ne parlez point de boire?

Les bons vins de Chio nous coûteront-ils cher?
 Chez qui de nos Amis faut-il demain nous rendre?
 Qui chauffera nos bains? Et comment nous dé-
 fendre

Contre les rigueurs de l'hiver?

Buvons, & n'ayons pas d'autre soin qui nous
 presse:

Voyons à qui le vin sied mieux dans un repas.

Neuf rasades n'effrayent pas

Celui qui des neuf Sœurs connoît l'aimable ivresse;
 Mais celui qui suit vos loix,

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Grâces, douces immortelles,
 Comme vous, craint les querelles,
 Et n'en boit pas plus de trois.
 Vive, vive un peu de folie !
 Pourquoi des flûtes, des hautbois ?
 N'entendons-nous plus l'harmonie ?
 Que par mille plaisirs nos sens soient ranimés,
 Que de nouvelles fleurs nos lits soient parfumés :
 Etonnons les voisins du bruit de notre orgie.
 Rhodé, qui touche à l'âge où l'on cherche un
 vainqueur,
 Admirant vos cheveux, votre belle fraîcheur,
 De vous, Téléphe attend sa première défaite ;
 Moi, je sens pour Glicère une flamme secrète
 Qui brûle & dessèche mon cœur.

Par M. L. R.

L Le mot de la première Enigme du volume précédent est *Tour* ; celui de la seconde est *Ruisseau* ; celui de la troisième est *Chapeau*. Le mot du premier Logogryphe est *Mercure* (Dieu de la Fable) où se trouve *ré*, *mur*, *mère*, *mer*, *cure* (terme de Médecine), *Mercure* ;

NOVEMBRE. 1776. 53

celui du second est *Fange*, où l'on trouve
Ange ; celui du troisième est *Cordeau*, où
se trouve *cor & eau*.

É N I G M E.

DEVI^NE, cher Lecteur, un être original ;
Peu docile & peu libéral :
Être qu'on nomme corps, mais corps inconce-
vable.
Ses membres sont-ils dispersés ?
Rien de plus agréable !
Mais sont-ils rassemblés ?
Ah ! pour lors, c'est le diable !

*Par M. R * *, Chanoine*

A U T R E.

COMME tout est soumis aux temps !
Que d'usages si différens !
Je fus jadis du sexe la parure ;
Sa plus ancienne & plus noble coëffure :
Bientôt après l'ornement d'un Prélat ,

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

D'un Abbé, du Cardinalat,
 D'un membre de primatiale,
 D'un Trésorier, chef de Collégiale,
 Du souverain Pontificat;
 Enfin le bonnet d'un soldat;
 Dans quelque ville Germanique,
 Celui d'une fille publique;
 Dans les Vosges, chez les Lorrains,
 Celui du dernier des humains,
 (Même son nom dans toute une Province).
 Plus d'un Souverain, plus d'un Prince
 Me porte en son armorial;
 Je figure au-dessous du casque Impérial;
 Plus d'une Maison d'Allemagne
 Me porte en cimier. En Espagne
 Je couvre un hérétique, un impie, un Hébreu
 Qu'on vient de condamner au feu;
 Et lorsque les Normands, de mémoire éternelle,
 Conduisoient au bûcher la célèbre Pucelle,
 En signe de honte & d'affront,
 Je m'élevois sur son pudique front.

Par M. de Bouffanelle, Brigad.
des Armées du Roi.



A U T R E.

A ce que j'ose déclarer,
 Jugez de l'état de mon ame ;
 L'objet qui me fait soupirer
 N'est jamais celui que j'enflamme.

Par M. Jacques Piron,

LOGOGYPHE.

Du bien-être commun, sources toujours ai-
 mables,
 Nous avons le talent d'éblouir tous les yeux ;
 Nous faisons des heureux, quelquefois des cou-
 pables :
 Nous subjuguons la terre & fléchissons les dieux.
 Huit lettres composent mon être ;
 Ami Lecteur, en combinant,
 Tu verras aussi-tôt paroître
 Le ministre d'un élément ;
 Le symbole de la sagesse ;
 Le refuge du Nautonnier ;
 Le vrai trône de la mollesse ;
 Ce qui soutient le monde entier ;

Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

Un légume très-ordinaire ;
 Un poisson de mer bien goûté ;
 De rivière un autre vanté ;
 D'un homme d'esprit le contraire ;
 Une ville dans la Toscane ;
 Un meuble qu'on trouve par-tout ,
 Dans la plus chétive cabane ;
 Des quadrupèdes le surtout ;
 Ce qui soutient le mécanisme
 De tous les corps organisés ;
 Enfin deux notes de musique ;
 La perte des gibiers chassés.

A U T R E.

QUOIQUE d'un nombreux régiment ,
 Je ne porte pas l'uniforme ,
 Dans l'exercice seulement ,
 Je paroïs aux autres conforme.
 On me taxe , chez bien des gens ,
 De légèreté , d'inconstance :
 Hélas ! sans sortir de la France ,
 Je n'ai que trop de partisans.
 Déjà , Lecteur , tu me devine :
 Qu'importe ? allons jusqu'à la fin.
 Pour t'éclairer dans ton chemin ,

VERS

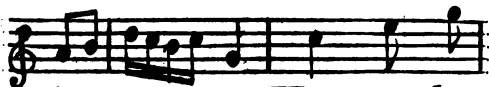
Pour un Mariage .

Les Paroles de M.^r Droüet ;

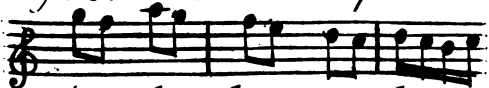
La musique de M.^r Bénaut .



Aimable et char-man:-te



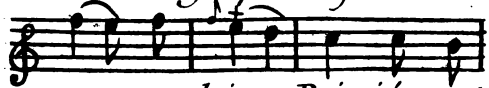
jeu:-nes:-se Vous que le



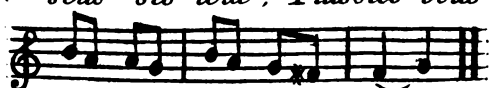
Dieu de la ten:-dres:-



-se Range pour ja:-mais



sous ses loix ; Puissies vous



do:-cile à sa voix ,

Tou-jours é-poux, tou-jours
a-mants, Gouter les
plai-sirs du bel a-ge, Et voir dans votre
heu-reux mé-na-ge,
l'U-ni-on jointe aux sen-
ti-ments.

Sur huit pieds toujours je chemine.
Les combinant , d'abord tu vois
Un Dieu célèbre en Arcadie ,
Qui le premier tira d'un bois
Des accords & de l'harmonie ;
Plus , une constellation ;
Un chef-d'œuvre de la nature ,
Qui , dans sa brillante parure ,
Nous dénote une passion ;
Un légume fort usité
Chez les Peuples de la Garonne ;
De la bienfaisante Pomone ,
Un fruit d'une rare beauté.
Enfin je suis si nécessaire ,
Que sans moi tout va tristement :
Cependant il est ordinaire
De rougir en me demandant.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Les Courtisannes, ou l'École des mœurs,
Comédie, avec cette épigraphe tirée
du second acte de la Pièce :

Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte ?
nous !

A Paris, chez Montard, Libraire de
la Reine, de MADAME & de Madame
la Comtesse d'Artois. Prix 1 liv. 10 s. *

LE premier devoir du Poëte comique
est de peindre les mœurs, & de tendre
à les rectifier. Il est moins fait pour étaler
une froide morale, que pour attaquer le
vice. Il est moins comptable au Public
du sujet qu'il traite, que de la manière
dont il l'a traité. Il atteint son but, lors-

* L'abondance des matières ne nous ayant pas
permis de parler plutôt de cette pièce avec l'éten-
due convenable, nous en avons différé l'analyse
jusqu'à ce moment.

qu'il parvient à faire sentir le ridicule de certains travers, ou le danger de certaines foiblesses. N'a-t-il point choqué le bon ordre dans son choix ? il n'a plus à répondre qu'au tribunal du Goût. Il n'est point, sans doute, contre l'ordre public d'attaquer une certaine classe de femmes qui le piquent peu de le respecter. Tout ce qu'on pourroit craindre, ce seroit que, dans une matière aussi délicate, les tableaux ne devissent presque aussi peu décens que la chose même ; mais si le peintre est parvenu à surmonter cet obstacle, il faut lui tenir compte & de la difficulté vaincue, & du talent qu'il a fallu pour la vaincre.

La Comédie des Courtisannes est en trois actes. Dans le premier, on voit d'abord paroître Rosalie, principale Actrice de la Pièce, & Matron, sa confidente, ou, pour mieux dire, sa complaisante. Rosalie est occupée à considérer différentes étoffes. Elle admire un Pekin ; elle est éprise d'un Quésaco. Matron lui montre un écrin qui paroît bien plus digne d'attention à la Confidente. C'est un présent du Financier Mondor. Rosalie y jette à peine un coup d'œil, & s'écrie, en contemplant sa coëffure :

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

Alary * s'est, ma foi, surpassée !
Regarde cette plume avec grace élancée...
Que je vais réussir au bal de l'Opéra !

L'intéressée Marton lui montre une
boîte d'or bien fournie en matière. Rosa-
lie qui trouve ce lingot de mauvais goût,
le lui donne ; elle ajoute, en parlant de
Mondor :

Avec les diamans ,
Dont la collection le ravit & l'enivre ,
Il devient chaque jour plus difficile à vivre.
De ses chevaux anglois qu'il raffole chez lui ;
Mais qu'il ne vienne pas m'apporter ses ennuis.

M A R T O N .

Apprenez que Mondor est un homme en faveur ,
Un homme essentiel. Sa politique habile
Aux passions des Grands a su le rendre utile.
A ce titre-là seul il faut le conserver.

R O S A L I E .

Par de pareils emplois il croit se relever ?

M A R T O N .

S'il le croit ? Mais sans doute. Ignorez-vous encore

* Fameuse Marchande de modes.

Que dans ce siècle-ci le caducée honore ,
 Que c'est un sûr moyen de parvenir à tout ,
 Et qu'il n'est point d'état mieux accueilli par-tout ?
 C'est un art à la mode , & réduit en système
 Par plus d'un Important , par plus d'un Abbé
 même.

Connoissez donc nos mœurs & délabuez-vous.
 Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte ?
 nous !

A-t-on besoin d'aïeux alors qu'on est jolie ?
 La France par degrés à tel point s'est polie ,
 Que nous donnons le ton à la ville , à la cour ,
 Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
 Fiez-vous là dessus à mon expérience.

Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence ,
 Qui peut être demain mettroit tout son orgueil
 A recevoir de vous la faveur d'un coup-d'œil.

Il seroit difficile de ne pas sentir la beauté , & malheureusement même la vérité de cette tirade. Le mot de *Caducée* pourra paroître un peu fort dans la bouche de Marton , mais elle a été annoncée com-
 ayant elle-même figuré autrefois dans le monde , où elle a , comme tant d'autres ,
 saisi quelques termes qu'on est surpris de
 de lui entendre prononcer. Vient ensuite
 une énumération des captifs que Rosalie

62 MERCURE DE FRANCE.

traîne enchaînés à son char. Ils sont peints chacun à part , avec agrément & précision. Voici comment la Confidente parle de Gernance qui doit jouer un si grand rôle dans la Pièce.

Romanesque , & voilà ce qui plaît à votre âge ,
C'est par vous que l'amour eut son premier hommage ;

Sa figure est charmante ; elle a dû vous tenter ,
Et ce qu'il vous propose a droit de vous flatter ;
Mais avec lui , sur-tout , craignez d'être imprudente ,

Et gardez , s'il se peut , une ame indifférente.

Ce jeune homme est décidé à épouser Rosalie. Un certain Sophanès , homme à préceptes hardis , abuse de sa confiance , pour l'exciter à ce mariage. Il est lui même très-lié avec Rosalie , à qui il veut procurer cette bonne fortune *par reconnaissance*. Rosalie craint que Gernance n'ouvre enfin les yeux. Sophanès la rassure.

Cette première scène renferme une exposition nette & pittoresque du sujet. Elle est , pour ainsi dire , toute en action. Rosalie ne pouvoit mieux débiter que par l'examen de sa parure. Sa frivolité est une des vertus caractéristiques de son état.

La troisième scène se passe entre Marton & Gernance. Il persiste à offrir sa main à sa maîtresse, qui persiste elle-même à la refuser, pour s'en assurer mieux. Voici les motifs insidieux qu'elle emploie :

Je ne suis point, Gernance, insensible à l'amour ;
 Mais je veux vous forcer à m'estimer un jour ,
 En combattant l'erreur dont votre ame est séduite.
 Vous voyez à quel sort le malheur m'a réduite.
 Je ne puis seulement supposer sans effroi,
 Le moment où vos yeux, trop prévenus pour moi ,
 Eclairés tout-à-coup, verroient le précipice
 Où vous auroit conduit un amoureux caprice.
 Croyez, quand je refuse un partage aussi doux ,
 Que, peut-être, je suis plus à plaindre que vous.
 Ainsi que votre amour, ma foiblesse est extrême ;
 Mais je veux vous sauver, s'il se peut, de vous-
 même.

On présume bien que Rosalie ne résiste pas toujours. L'instant du mariage est fixé au jour suivant. Rosalie quitte Gernance pour aller, où ? chez Mondor.

Scène entre Gernance & Marton qui achève de l'aveugler par une fausse confidence. Elle lui remet en même-temps une fausse lettre de Milord Carlinfort, qui

64 **MERCURE DE FRANCE.**
a, dit-elle, inutilement offert sa fortune
& sa main à Rosalie.

Hélas ! de désespoir il est parti pour Londres,

Ajoute Marton, qui le croit effectivement parti. Rosalie est dans la même erreur, ainsi que Sophanès, fabricant de la lettre. Gernance est transporté d'admiration & de reconnoissance ; mais une visite fâcheuse vient troubler sa joie. Il voit arriver Lysimon, son ancien ami, homme sage, ami de l'ordre & des mœurs : homme qui contraste parfaitement avec Sophanès, qui lui a cependant appris où il pourroit, dans ce moment, trouver Gernance. Il vient pour le détourner du parti scandaleux qu'il a pris. La morale de l'ami ne corrige point le jeune homme. Il plaide vivement la cause de son amour & de sa Maîtresse. Il ajoute ;

Croyez qu'à l'amour seul je ne me ferais pas.
Rosalie, à mes yeux, sans biens & sans appas,
Par d'autres qualités sauroient encor me plaire.

(Il lui montre la lettre de Milord Carlinfort.)

Jugez si ce refus est d'une ame vulgaire :
Lisez.

LYSIMON, *après avoir lu.*

Quoi ? vous croyez à ces sortises-là ?
 Mais, mon cher, il n'est point de filles d'Opéra
 Qui ne sache au besoin se forger de ces titres.
 Vous riez. Je n'en veux que vos yeux pour arbitres,
 Et je vous prouverai...

G E R N A N C E.

L'on ne me prouve rien.

Lysimon sort, bien décidé à tout
 mettre en usage pour détromper Ger-
 nance, & Gernance à suivre son projet.

Dans la première scène du second acte,
 Marton entretient Rosalie des efforts que
 fait Lysimon pour lui arracher Gernance.
 Rosalie se flatte que l'amour pourvoira à
 tout. L'intriguante Marton lui demande
 si elle a quelquefois rencontré dans le
 monde ce Lysimon si austère : fort peu,
 répond Rosalie. Sur cette simple réponse,
 Marton projette une ruse que la crédulité
 de Gernance doit rendre efficace. On
 parle de Mondor ; on admire un nouveau
 brillant dont il a décoré la main de Rosa-
 lie, dans l'entretien particulier qu'elle
 vient d'avoir avec lui.

R O S A L I E.

A propos, mon Maître de guitarte
Devroit-êre arrivé...

M A R T O N.

Qui? votre Abbé Fichet?
Que diable faites-vous de ce colifichet?
C'est bien-là le moment!

R O S A L I E.

Que tu deviens sévère?
Sais-tu qu'on en raffole? Une voix si légère!
Des sons si bien filés! un timbre si brillant!
Cours vite à mon bonsoir, peut-être qu'il m'at-
tend.
Mais, non, j'y vais moi-même. A moins que je
ne sois,
Absolument, Marton, je n'y suis pour personne.

M A R T O N.

Belle précaution! pour qui? pour un Abbé!

R O S A L I E.

Que Martin tienne ouvert l'escalier dérobé,
Entends-tu?

M A R T O N.

Je voudrais, morbleu, ne pas entendre.
Et si Gernance vient?

ROSALIE.

Tu le feras attendre.

Ce dernier trait caractérise encore mieux Rosalie, que tous les précédens. On n'ignore point que ses pareilles sacrifieroient tout arrangement de fortune, plutôt que de se refuser un caprice.

Gernance arrive en effet; il paroît fort ému; il voudroit sur le champ parler à Rosalie. Marton lui dit qu'elle n'est pas encore de retour, mais qu'elle ne peut tarder. Elle saisit cet entretien pour essayer de brouiller Gernance avec Lysimon, qu'elle soupçonne de vouloir éloigner Gernance de Rosalie. Elle suppose que Lysimon a été vivement épris de cette jeune personne; qu'il en a été mal reçu, & que depuis ce moment, il n'échappe aucune occasion de la décrier.

Il lui avoue que Lysimon a tout employé pour le guérir de sa passion, pour lui rendre sa Maîtresse plus que suspecte.

Sophanès survient. Il s'excuse auprès de Gernance de lui avoir adressé dans ces lieux le triste Lysimon. Marton lui en fait un léger reproche, & l'instruit en deux mots de la ruse qu'elle emploie

68 **MERCURE DE FRANCE.**

pour combattre ce fâcheux censeur. Sophanès appuie cette ruse. Je l'avois bien prévu, dit-il à Gernance :

Tu n'auras le suffrage
Que de quelques esprits à peine remarqués,
Et toujours, à coup sûr, par l'envie attaqués.
Tu fais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.
Mais si de ta raison le souverain empire
T'élève, en homme libre, au dessus des clameurs
De ce peuple indiscret qui crie au nom des mœurs,
Moi-même aveuglément je t'invite à conclure.
Rosalie a l'esprit, les talens, la figure,
D'un honnête homme, au moins, je lui crois les
 vertus :
Hé bien ? pour être heureux, que te faut-il de
 plus ?

G E R N A N C E.

Ah ! je te reconnois à ce noble langage.
Que peut le préjugé contre la voix du sage ?

M A R T O N.

Ma foi, le vrai bonheur est de vivre pour soi.

Ces vers sont faits supérieurement. Le dernier est peut être même trop beau dans la bouche de Marton.

On annonce l'arrivée de Rosalie, &c

Sophanès se retire , après l'avoir saluée respectueusement. Scène entre elle & Gernance ; elle lui donne son portrait ; il en fait une galante critique , & qui tourne toute au profit de l'original. Enfin il annonce à Rosalie qu'il ne la quitte que pour aller trouver son Notaire. C'est au jour suivant que le mariage est fixé ; mais Gernance doit revenir encore vers le soir.

MARTON.

Cet enfant vous aime à la folie ,
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

ROSALIE.

Tant d'amour , à la fin , doit inspirer l'amour.
Je crois que par degrés sa passion m'enflamme ,
Et ce n'est plus l'orgueil qui commande à mon ame.

Ce trait nous semble heureusement placé. Il adoucit la teinte du caractère de Rosalie. On sent qu'il n'étoit point nécessaire de la rendre trop odieuse ; le danger que court Gernance est toujours assez grand , pour que le but moral de l'Auteur soit rempli. Quelque bruit se fait entendre ; c'est Mondor qui amène avec lui Artenice , Erminie , Hortense. Elles viennent féliciter Rosalie sur sa grandeur pro-

75 **MERCURE DE FRANCE.**

chaîne. Toutes pourroient jouer le même rôle que leur amie, & mettre leur amant dans le même péril. La conversation est analogue aux Interlocuteurs. Les nouvelles qu'on y débite, n'offriront point de matériaux pour l'histoire. Arsinoé vient de quitter Clitandre; d'Orval, Aglaé; Julie est devenue dévote, & trouve un mari,

R O S A L I E.

Vous ne me dites rien de l'illustre Arsénie?

M O N D O R.

On prétend qu'elle mène une assez triste vie
Avec son Commandeur. Il en est si jaloux,
Qu'on ne peut lui parler sans le mettre en cour-
roux.

C'est bien de tout Paris le duo le plus sombre;
Aux spectacles, au bal, il la suit comme une
ombre,

Et ne s'apperçoit pas que c'est lui ménager
Ce suprême bonheur qu'on goûte à se venger.

A R T É N I C E.

Qui peut la retenir dans ce dur esclavage?

M O N D O R.

L'avarice. Il lui donne un brillant équipage, &c.

NOVEMBRE. 1776. 7¹

H O R T E N S E.

Le destin de sa sœur est , dit on , plus heureux.

E R M I N I E.

Alceste en est , dit-on , toujours plus amoureux.

R O S A L I E.

Elle a de bons garans , du moins , de sa tendresse.

A R T É N I C E.

Comment ?

R O S A L I E.

Il a quitté la petite Comtesse ,
Qui , se piquant d'honneur pour la première fois,
Affichoit la constance au moins depuis un mois.
On la dit furieuse , outrée , inconsolable.
Il faut qu'Alceste , au fond , soit un homme im-
payable ,
Pour occasionner de si vives douleurs.

H O R T E N S E.

Dit-on qu'il gagne au change ?

R O S A L I E.

Oui , du côté des mœurs.

L'Abbé Fichet vient aussi figurer dans

72 MERCURE DE FRANCE.

cette scène, & chanter une ariette, après avoir protesté, selon l'usage, que sa poitrine est fatiguée, qu'il est anéanti. Il ajoute :

De mon talent, un jour, je serois la victime,
Et je vais, quelque temps, m'exiler par régime.

Nouvelle apparition de Gernance. On le loue, on le félicite sur son choix. On a proposé de se rendre au Wauxhal ; il promet d'en être, & sort pour aller changer d'habit. Cette scène termine le second acte.

Rosalie ouvre le troisième avec Marton. Le changement prochain de son état lui suggère quelques réflexions. Elle trouve qu'Hortense, Erminie, Arténice, ne lui conviennent plus. Je leur trouve, poursuit-elle :

Je leur trouve, entre nous, un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux, chargés de jalousie,
Vu le secret dépit dont leur ame est saisie ?

Rien ne m'est échappé de leurs tons ricaners,
De leurs propos légers, de leurs souris moqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épousant Gernance,
A mettre désormais un intervalle immense
Entre ce monde & moi. Pour les humilier,

Je

Je veux avoir, Marlon, un Suisse à baudrier,
 Le sac, une livrée, enfin tout l'équipage
 Qu'aux femmes de mon rang peut accorder
 l'usage;
 Et si quelque hasard me les fait rencontrer,
 Je mettrai mon bonheur à les désespérer.

Sophanès reparoit. Il avertit Rosalie
 que Lyfimon manœuvre sourdement
 contre elle; mais il ajoute que quand
 même elle perdrait Gernance, cette perte
 peut se réparer.

Survient Gernance, & bientôt après
 Lyfimon: scène vive entre les deux amis.
 Sophanès y soutient son rôle de duplicité
 avec assez d'adresse. Il lui échappe cepen-
 dant ces vers, qui le décèlent aux yeux de
 Lyfimon :

Je fais que bien des gens fronderont sa manie;
 Mais un zèle indiscret deviendrait tyrannie.
 Dailleurs, l'amitié même a ses préventions.
 Le bonheur, comme on sait, tient aux opinions;
 La sienne est de braver tout usage incommode;
 Et chacun a le droit d'être heureux à sa mode.

Lyfimon rejette & combat cette morale
 dangereuse. Gernance lui observe avec
 le ton de l'ironie, que lui-même n'a pas

D

74 MERCURE DE FRANCE.

toujours été aussi rigide; que Rosalie avoit trouvé grace devant ses yeux , & qu'il ne lui a manqué que d'être payé de retour. Il traite cette fausse imputation de persiflage. Rosalie paroît & la confirme avec audace. Arténice, Erminie & Hortense reparoissent aussi : elles déclament contre Mondor , qui n'a point encore envoyé sa berline. Cette scène est un tableau qui représente ces trois héroïnes dans tout leur naturel. Rosalie ne se contraint guere davantage. Lysimon s'étonne que ce ton d'indécence ne puisse désabuser son ami. On lui apporte une lettre. Elle est de Milord Carlinfort , le même que Gernance croit lui avoir été sacrifié. Celui-ci trouve dans cette lettre de quoi se désabuser ; mais ce qui suit , l'éclaire encore mieux. Nos Héroïnes, au défaut de la voiture du Financier, avoient demandé un remise. On n'en trouve point ; il faut se résoudre à se contenter d'un fiacre ; mais le cocher est ivre. Il suit Marton malgré elle , & monte pour faire son prix. On lui répond qu'il sera content. Il s'obstine , regarde Rosalie avec attention , & reconnoît en elle sa sœur Javotte. Cet incident est un coup de foudre & un trait de lumière pour Gernance. Il voit

l'abîme où il étoit prêt à descendre, & quitte la scène, entraîné par le victorieux Lysimon. Sophanès la quitte lui-même, & console ainsi Rosalie :

Sans adieu, belle enfant :

Va, pour un de perdu l'on en retrouve cent.

Le but moral de cette comédie est facile à saisir. Son titre a pu d'abord alarmer quelques Lecteurs; mais chaque scène a dû les rassurer. On ne pouvoit traiter avec plus de réserve un sujet qui en promettoit si peu; nulle expression qui pût blesser l'oreille la plus délicate; nulle image qui pût choquer l'œil de la pudeur. Ce n'est pas un foible mérite dans une entreprise de cette nature. L'Auteur ne pouvoit jeter plus d'action dans sa Comédie, sans friser de trop près l'indécence. Il est de ces objets qu'on ne doit peindre que de profil; & cette méthode suffit pour les faire connoître. La dernière scène est purement accidentelle, mais, au moins, ne choque-t-elle pas la vraisemblance: plus d'une Nymphé de nos jours pourroit retrouver son frère dans le cocher qui doit la conduire. Cette rencontre égaye & anime le tableau.

Dij

Histoire de Loango, Kakongo, & autres Royaumes d'Afrique, rédigée d'après les Mémoires des Préfets apostoliques de la Mission Française, enrichie d'une Carte utile aux navigateurs, dédiée à Monsieur, par M. l'abbé Proyart ; 1 vol. in-12 ; prix 3 liv. relié en veau. A Paris, chez C. P. Berton, Libraire, rue Saint-Victor ; N. Crapart, Libraire, rue de Vaugirard ; & à Lyon, chez Bruyset Ponthus, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Dominique, 1776.

Cet Ouvrage intéressant fait connoître, d'une manière assez détaillée, une portion de l'Afrique sur laquelle les Voyageurs n'avoient donné jusqu'à présent que des notions imparfaites & pleines d'erreurs. M. l'Abbé Proyart l'a divisé en deux parties. Dans la première, qui contient proprement l'Histoire naturelle & civile des Royaumes de Loango, Kakongo, & des Etats circonvoisins, il décrit la situation géographique des lieux & la température du climat ; la nature du sol, & ses principales productions dans le genre végétal & animal ; le caractère, les mœurs & coutumes des

peuples du pays; leurs occupations, leur Gouvernement, leurs loix, leur commerce, leurs guerres, leur langue & leur religion. La seconde partie renferme l'histoire de la Mission Françoisë établie dans ce pays. Nous allons extraire de la première partie quelques-unes des observations les plus curieuses.

« Le Bananier est moins un arbre qu'une plante, & se porte pourtant jusqu'à la hauteur de douze à quinze pieds, sur un tronc de huit à dix pouces de diamètre. Le fruit sort du milieu de ce tronc en forme de grappe, que nous appelons régime. Ce régime porte depuis cent jusqu'à deux cens bananes, & la banane est de huit à dix pouces de longueur, sur environ un pouce de diamètre, de sorte qu'une bonne grappe fait la charge d'un homme. Un bananier n'en porte jamais qu'une, & il meurt dès qu'on l'en dépouille; aussi a-t-on coutume d'abattre l'arbre pour avoir son fruit; mais, pour un pied qu'on coupe, il en renaît plusieurs autres. Le tronc du bananier est revêtu de plusieurs couches d'une espèce de tille avec laquelle les Nègres font des cordes. Ses feuilles ont sept à huit pieds de longueur, sur dix-huit à

Diiij

78 MERCURE DE FRANCE.

vingt pouces de largeur ; elles ont presque autant de consistance que notre parchemin : elles se plient & se replient en mille manières sans se casser. On peut en faire des parasols ; on s'en sert sur-tout pour couvrir les pots & les grands vases ».

» Quelques uns des arbres des forêts de Loango sont tendres & spongieux ; ils résisteroient à la hache ; comme l'écorce du liège ; mais on les couperoit facilement avec un sabre bien affilé. D'autres sont d'un bois très-dur ; il s'en trouve un qui , au bout de quelques mois qu'il a été abattu , durcit au point qu'on en fait des enclumes pour battre le fer rouge ; on tenteroit vainement d'y faire entrer un clou à coups de marteau ».

» Le coucou de ce pays est un peu plus gros que le nôtre ; il lui ressemble pour le plumage , mais il chante tout autrement. Le mâle commence à entonner *cou , cou , cou...* en montant toujours d'un ton , avec autant de justesse qu'un Musicien chante la gamme. Quand il en est à la troisième note , la femelle reprend & monte avec lui jusqu'à l'octave , & ils recommencent toujours la même chanson ».

« Il se trouve dans cette contrée un insecte de la grosseur d'un hanneton , qui est de la plus grande utilité dans un climat chaud. Il est le boueur & le vuideangeur de tout le pays. Il travaille avec une assiduité infatigable à ramasser toutes les immondices qui pourroient corrompre l'air ; il en fait de petites boules qu'il cache fort avant dans des trous qu'il a creusés en terre. Il est assez multiplié pour entretenir la propreté dans les villes & les villages ».

« Les Missionnaires ont observé , en passant le long d'une forêt , la piste d'un animal qu'ils n'ont pas vu , mais qui doit être monstrueux ; les traces de ses griffes s'appercevoient sur la terre , & y formoient une empreinte d'environ trois pieds de circonférence. En observant la disposition de ses pas , on a reconnu qu'il ne couroit pas dans cet endroit de son passage , & qu'il portoit ses pattes à la distance de sept à huit pieds les unes des autres ».

« Il y a sur les côtes de Loango , une espèce de poisson malfaisant , qui cause souvent beaucoup de dommage aux Capitaines Européens. Il a la tête trois fois grosse comme celle d'un bœuf. Sa manie est

Div

80 MERCURE DE FRANCE.

de défoncer les barques & les canots. Il s'approche des endroits où les vaisseaux sont à l'ancre ; il lève le cou au-dessus de l'eau , & s'il apperçoit un canot , il s'élance par-dessous avec impétuosité , il le défonce du premier coup de tête , & il prend la fuite. Il dédaigne les pirogues, jamais il ne les attaque ».

Les peuples de ces contrées ne comptent point le nombre de leurs années ; « ce » seroit, disent-ils, se charger la mémoire » d'un calcul inutile, puisqu'il n'empêche » pas de mourir, & qu'il ne donne aucune » lumière sur le terme de la vie ». Ils envisagent la mort comme un précipice vers lequel on s'avance les yeux bandés , en sorte qu'il ne sert de rien de compter ses pas , puisqu'on ne sauroit appercevoir quand on approche du dernier , ni l'éviter.

La manière dont ils font la conversation , est singulière. Ils sont assis par terre en rond , les jambes croisées ; la plupart ont la pipe à la bouche. Ceux qui ont du vin de palmier, en apportent avec eux ; & de temps en temps , on interrompt la séance pour boire un coup , en faisant passer une calebasse à la ronde. Celui qui entame la conversation , parle quelques

NOVEMBRE. 1776. 81

fois un quart-d'heure de suite. Chacun l'écoute dans un grand silence : un autre répond, & on l'écoute de même ; jamais on n'interrompt celui qui parle. A voir le feu qu'ils mettent dans leur déclama-tion , on croiroit qu'ils discutent les affaires les plus épineuses ou les plus importantes ; & l'on est tout surpris , quand on prête l'oreille , de reconnoître qu'il n'est question que d'une méchante-plume d'oiseau , ou de quelques obser-vances ridicules & superstitieuses. Lors-qu'on assiste à leur conversation , sans entendre la langue , on pourroit la pren-dre aisément pour un jeu. Il y a chez eux un usage bien singulier & fort bien imaginé , pour soutenir l'attention des auditeurs , & donner du ressort à des conversations si fades par elles mêmes. Lorsqu'ils parlent en public , ils dési-gnent les nombres par des gestes. Celui , par exemple , qui veut dire ; « J'ai vu » six perroquets & quatre perdrix », dit simplement ; « J'ai vu † perroquets & » † perdrix » ; & il fait en même temps deux gestes , dont l'un répond au nombre six , & l'autre au nombre quatre. Au même instant , tous ceux de la compa-gnie crient , *six , quatre* ; & le discours

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

continue. Si quelqu'un paroïssoit embarrassé, ou prononçoit après les autres, on jugeroit qu'il sommeilloit, ou qu'il avoit l'esprit ailleurs, & il passeroit pour impoli.

Ces peuples sont humains & obligeans envers tout le monde. Les hôtelleries ne sont point en usage parmi eux. Un voyageur qui passe par un village à l'heure du repas, entre sans façon dans la première case, & y est le bien venu : le maître du logis le régale de son mieux, & après qu'il s'est reposé, le conduit dans son chemin. Quand un Nègre s'aperçoit que son hôte ne mange pas d'assez bon appétit, il cherche le meilleur morceau du plat, mord dedans, & lui présente le reste ; en disant : « mangez sur ma parole ».

Comme la plupart de nos maladies sont occasionnées par des excès de table, les Nègres, qui mènent toujours une vie également sobre & frugale, sont rarement malades ; & un grand nombre parmi eux parviennent à une extrême vieillesse. Le Roi actuel de Kakongo, nommé Poukounta, est âgé de cent vingt-six ans. Il s'est toujours bien porté, & ce ne fut qu'au mois de Mars de l'année-

dernière, qu'il se ressentit, pour la première fois, des infirmités de la vieillesse, & que sa vue & ses jambes commencèrent à s'affoiblir ; mais il a encore toute sa tête, & il emploie habituellement cinq ou six heures par jour à rendre la justice à ses sujets.

Il n'y a point de prisons publiques. Lorsque le Roi juge à propos de surseoir à l'exécution de quelques criminels, on leur attache au cou une pièce de bois fourchue, longue de huit à dix pieds, & trop pesante, pour qu'ils puissent la soutenir avec les mains, de sorte qu'ils se trouvent captifs en pleine campagne. On en voit quelquefois qui, ne pouvant marcher en avant, parce que la pièce de bois leur couperoit la respiration, tâchent de se traîner à reculons ; mais on ne court pas après eux, parce qu'on sait qu'ils ne sauroient aller bien loin. Ces prisonniers vagabonds n'ont de nourriture que celle qu'on leur donne par compassion. Personne ne pense à les délivrer ; celui qui le feroit seroit mis à leur place, s'il étoit découvert.

Par un usage singulier, le Roi de Kongo est obligé de boire un coup à chaque cause qu'il juge, & quelquefois

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

il en juge cinquante dans une séance. S'il ne buvoit pas, le jugement seroit illégal. Il tient tous les jours son audience depuis le lever du soleil, c'est à-dire, environ six heures, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de causes à juger. Il est rare qu'il soit libre avant onze heures ou midi.

Ce petit nombre d'articles, pris au hazard, doivent faire juger de l'intérêt répandu dans ce volume.

L'Amour accusé, Poëme en quatre chants, traduit de l'Allemand de M. Wieland; troisième Poëme des jeux de Calliope, ou Collections de Poëmes Anglois, Italiens, Allemands & Espagnols, en deux, trois & quatre chants. A Londres; & se trouve à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, 1776, in-8o. Prix 1 liv. 4 s. broché.

Ce Poëme est dans un genre tout-à-fait agréable & badin, & la fable en est simple & ingénieuse. Minerve, l'Hymen & plusieurs autres Dieux accusent l'Amour devant la Cour céleste, & se plaignent des désordres que ce petit dieu cause dans l'Olympe. L'Amour paroît

NOVEMBRE. 1776. 33

devant le tribunal, accompagné des Ris, des Graces & de toute sa suite en deuil. Réduit à avouer ses fautes, il se jette, en pleurant, aux pieds de Jupiter, & prévient son jugement, en annonçant qu'il va se bannir lui-même: en effet, il s'envole aussi tôt, suivi de son cortège. L'ennui saisit bientôt les Immortels, & les force enfin à rappeler l'Amour parmi eux, & la joie & les plaisirs avec lui.

Quelques traits que nous allons rapporter du premier chant, donneront une idée du ton de ce petit Poëme. Les animaux que la Fable donne pour attributs aux différentes divinités, s'amusent dans l'anti-chambre de Jupiter, à réformer le monde. « Que les hommes sont » fous! dit un passereau. Pourquoi sont- » ils malheureux? N'ont'ils pas des organes pour sentir comme nous? Si Jupiter » vouloit me consulter, je lui dirois en » toute humilité: Ote, ô grand Jupiter, » à la foible créature qui tient le milieu » entre le passereau & la divinité, le » pouvoir de se tourmenter soi-même; » donne-lui l'esprit léger du brillant papillon; donne-lui encore une chose... » J'entendis un jour dans un bois un sage » parler du sort d'une taupe; & il en par-

86 MERCURE DE FRANCE.

» loit avec une sorte d'envie. Accorde à
 » l'homme ce don précieux qui le
 » rend jaloux du bonheur de la taupe ;
 » & tes oreilles, ô Jupiter, ne seront plus
 » importunées de ses plaintes. . . ».

» Moi, dit l'âne de Silène, en bâillant,
 » & en se secouant, ce n'est pas que je
 » m'estime plus qu'un autre ; mais, grace
 » à Jupiter qui me fit âne, toujours fidèle
 » à ma vocation, je ne trouve jamais à
 » quoi penser ; c'est, selon moi, une
 » bonne recette pour ne s'affliger de
 » rien. Je porte mon maître, & je man-
 » ge mes chardons dans la plus grande
 » sécurité ; sans trop d'examen, je crois
 » toujours que le meilleur est ce que j'ai
 » devant moi ; & nul animal de mon
 » espèce, que je sache, n'a jamais aimé
 » ni haï jusqu'à l'extravagance. Mes
 » oreilles sont d'une longueur honnête ;
 » mais je préfère une vielle & un cha-
 » lumeau aux symphonies de Jomelli &
 » aux chants du chevalier Gluck, quoi-
 » qu'il ne faille pas disputer de goûts,
 » quand on aime la paix. Enfin tout m'est
 » assez égal ; cependant je crois, sauf
 » meilleur avis, que si Jupiter vouloit
 » changer toute la gent humaine en celle
 » de mon espèce, le dommage ne seroit

» pas considérable, & le profit, clair
 » comme le jour pour le plus grand
 » nombre... ».

» Tandis qu'on philosophoit avec feu
 » dans l'anti-chambre, la paone de Junon
 » étoit mollement couchée sur un car-
 » reau, vis-à-vis la plus grande glace de
 » la salle, & s'amusoit à considérer l'i-
 » mage qu'elle y réfléchissoit. Le Cygne
 » d'Apollon, élevé parmi les Muses, &
 » le plus tendre qui chanta jamais sur les
 » bords du Strymon, étoit couché aux
 » pieds de cette belle, qu'il caressoit en
 » allongeant son long cou voluptueux.
 » Que le monde, ô ma charmante, aille
 » comme il pourra; les projets réussissent
 » rarement; & en vérité je n'y trouve
 » pas beaucoup à redire. Dans le temps
 » des roses, quelquefois au clair de la
 » lune, ce monde que l'on calomnie, ne
 » me paroît pas si mal; mais pour le ren-
 » dre, à mon gré, le meilleur des mon-
 » des possibles, je n'aurois qu'une grace
 » à demander à Jupiter; ce seroit, ma
 » charmante, de te voir toujours, de
 » te contempler éternellement avec au-
 » tant d'yeux qu'on en admire dans ta
 » queue, & de puiser dans tes regards la
 » mort la plus douce ».

38 MERCURE DE FRANCE.

La traduction de ce Poëme paroît faite avec exactitude ; elle est écrite avec agrément. Il est cependant échappé quelquefois aux Traducteurs des négligences de style. Nous avons remarqué une faute contre la langue dans le second chant , où Minerve dit , « les » Muses *se deshonorent & moi* , depuis » qu'elles ont pris l'Amour pour leur » guide ». L'exactitude demandoit au moins : « les Muses *deshorent elles & moi* » , mais pour traduire élégamment , il falloit dire : « les Muses me deshonorent , & » se deshonorent elles-mêmes ».

Le Maître Toscan , ou Nouvelle Méthode pour apprendre la langue Italienne , contenant les élémens généraux de toute langue , les principes de la langue Toscane , développés d'une manière concise & facile , les règles de la syntaxe Italienne , & douze dialogues familiers très-intéressans pour ceux qui souhaitent de parler correctement l'Italien en très peu de temps ; par M. l'Avocat Marcel Borzacchini , Professeur de langues Italienne & Angloise , à Paris. A Londres ; & se trouve à Paris , chez d'Houry , rue de la vieille

NOVEMBRE. 1776. 39

**Bouclerie, & Molini, rue de la Harpe;
1776. 1 vol. petit in-8°.**

Ces nouveaux élémens nous ont paru beaucoup plus propres que tous ceux qui avoient paru auparavant, à faciliter l'étude de la langue douce & harmonieuse des Pétrarque, des Dante, des Arioste & des Talle. M. Borzacchini s'est attaché, avec encore plus de succès que ses prédécesseurs, à en simplifier les principes. La grammaire de Vénérone, l'une des meilleures & des plus usitées, & dont M. Borzacchini faisoit usage avant de composer la sienne, quoique digne de sa réputation, à quelques égards, contient beaucoup de règles vicieuses, de termes impropres & de manières de parler surannées, malgré les corrections successives d'un grand nombre d'Editeurs. On y desiroit d'ailleurs, avec raison, plus d'ordre & moins de prolixité, ces considérations ont déterminé l'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, à rédiger & faire imprimer les nouveaux élémens qu'il avoit composés pour ses écoliers, & qu'il employoit depuis longtemps dans ses leçons.

M. Borzacchini a divisé sa Méthode

90 MERCURE DE FRANCE.

en trois parties. La première contient des principes généraux applicables à toute langue ; la seconde renferme les principes particuliers à la langue Italienne ; & la troisième , la -syntaxe de cette langue. Cette dernière contient , suivant l'usage le plus moderne de l'idiôme Toscan , tout ce qui a rapport à la construction & à l'élégance. Douze dialogues Italiens & François , propres à faciliter l'intelligence de la conversation Italienne , forment , en quelque sorte , une quatrième partie.

Toutes les règles renfermées dans cette nouvelle Méthode , sont de la plus grande clarté , & accompagnées d'un grand nombre d'exemples. Nous nous sommes convaincus , par la comparaison que nous en avons faite nous-mêmes , des avantages qu'elle a , à cet égard , sur celle de Vénérioni. Un autre avantage très-précieux , c'est celui de la plus parfaite pureté du langage , M. Borzacchini étant de Sienne en Toscane , c'est-à-dire , de la ville & de la province où l'on écrit & l'on parle l'Italien le plus pur & le plus élégant.

Une différence remarquable que nous avons apperçue en parcourant cet Ouvrage , entre M. Borzacchini & Véné-

NOVEMBRE. 1776. 91

roni, & qui tient apparemment à la pureté de la langue Toscane, c'est que le premier termine en *o* la première personne de l'imparfait de l'indicatif de tous les verbes; comme *avevo*, *ero*, *cantavo*, &c. au lieu que Vénéróni les terminé en *a*; *aveva*, *era*, &c. Il paroît hors de doute que la terminaison en *o* doit être préférée.

Le Maître d'Histoire, ou Chronologie élémentaire, historique & raisonnée des principales histoires; disposée pour en rendre l'étude agréable & facile à la jeunesse; Ouvrage qui peut servir de suite aux principes d'institution. A Paris, chez la veuve Desaint, Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques; 1776. in-12.

Ces élémens de Chronologie présentent l'Histoire universelle divisée en époques dans son ensemble & dans ses différentes parties, & réduite aux faits principaux. La récapitulation des douze chapitres ou parties dont l'Ouvrage est composé, en indique la division. Le premier contient l'Histoire universelle depuis la création du monde, jusqu'à nos jours,

92 MERCURE DE FRANCE.

divisée en quinze époques. L'Histoire Sainte, partagée en sept époques, depuis la création du monde, jusqu'au premier voyage de S. Paul à Rome, est contenue dans le second chapitre. Le troisième renferme l'Histoire Ecclésiastique divisée en sept époques, dont la première commence à la fin de la dernière époque de l'Histoire Sainte, & la septième se termine à l'extinction de l'Ordre des Jésuites, en 1773. Le quatrième chapitre comprend l'Histoire Ancienne, en cinq époques, depuis la fondation du premier empire des Assyriens, jusqu'à la réduction de l'Egypte en province Romaine par Auguste. Le cinquième, l'Histoire Romaine, en cinq époques, depuis la fondation de Rome, jusqu'à la bataille d'Actium. Le sixième, l'Histoire des Empereurs Romains, en sept époques, depuis la bataille d'Actium, qui mit Auguste en possession de l'Empire, jusqu'à la fondation de Constantinople par Constantin. Le septième, l'Histoire du Bas-Empire, en huit époques, depuis la fondation de Constantinople jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs en 1453. Le huitième, l'Histoire de France en cinq époques, depuis Pharamond, jusqu'à

Louis XVI. Le neuvième, l'Histoire d'Italie, en neuf époques, depuis la fin de l'Empire d'Occident, jusqu'au règne de Ferdinand IV, Roi de Naples & de Sicile, actuellement régnant. Le dixième renferme l'Histoire d'Allemagne, en huit époques, depuis la bataille de Tolbiac; gagnée en 496 par Clovis, contre les Allemands ou Souabes, jusqu'à l'avènement de Joseph II au trône impérial.

Le onzième, l'Histoire d'Espagne, en sept époques, depuis Araulphe, Roi des Visigoths, vers l'an 412, jusqu'à Charles III, Roi d'Espagne actuellement régnant. Le douzième enfin, l'Histoire d'Angleterre, en sept époques, depuis Egbert, premier Roi d'Angleterre, en 800, jusqu'à Georges III, actuellement régnant. On a ajouté à la fin du volume, quelques Observations, & deux Supplémens au chapitre de l'Histoire Sainte, renfermant le précis de deux périodes de l'Histoire des Juifs, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture Sainte, dont le premier comprend 251 ans, depuis *Néhémie*, jusqu'aux *Macchabées*; & le second, 135 ans, depuis la fin de l'Histoire des *Macchabées*, jusqu'à la naissance de J. C. Toutes ces différentes époques d'Histoire

94 MERCURE DE FRANCE.

sont développées avec netteté & précision, & l'on doit regarder comme très-essentiel de mettre entre les mains des enfans, un Ouvrage si propre à graver facilement dans leur mémoire, les principes d'une Science qui est la base nécessaire de l'étude importante de l'Histoire.

Médecine moderne, ou Remèdes nouveaux & autres récemment usités pour le traitement des maladies les plus dangereuses & les plus funestes à l'humanité, par M. Buchoz, Médecin Botaniste & de quartier Surnuméraire de Monsieur, ancien Médecin ordinaire de Monseigneur le Comte d'Artois; de feu Sa Majesté le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar; Docteur agrégé du Collège Royal de Nancy, & de la Faculté de Médecine de la même ville; & par feu M. Marquet, son beau-père, premier Doyen du Collège Royal des Médecins de Nancy, Médecin ordinaire & Botaniste de feu S. A. R. Léopold I, Duc de Lorraine & de Bar, Médecin consultant de l'Hôtel-de-ville. A Paris, chez Lacombe,

L'Auteur a rassemblé, dans le Traité que nous annonçons, une partie des remèdes nouveaux qu'il a publiés dans ses différens Ouvrages, ou qu'il a renouvelés, & qui étoient ignorés. On y trouve jointes la plupart des découvertes médecinales de M. Marquet, & différentes formules de ce Médecin, qui sont réellement de vrais présens à faire à l'humanité. Ce qui a engagé l'Auteur à mettre au jour ce Recueil, c'est, dit-il dans sa préface, pour deux raisons. La première, que la plupart de ces remèdes se trouvent épars en une infinité de volumes qu'il faudroit parcourir pour les retrouver; & la seconde, parce que différentes personnes s'en sont appropriés plusieurs, dans l'espérance sans doute qu'on ne les réclamerait point.

Tout l'Ouvrage est divisé en 21 chapitres. Le premier traite de la pharyngite pulmonaire: l'Auteur y développe tout au long la nouvelle méthode qu'il a publiée, pour traiter cette maladie par les fumigations, qui ont réussi en plusieurs cas, suivant les observations rapportées dans

96 MERCURE DE FRANCE.

ce chapitre : on y trouve gravées les différentes machines propres à faire les fumigations. La plupart des Universités les ont adoptées : on a soutenu en Allemagne plusieurs thèses à leur sujet ; & même encore tout récemment , dans la Faculté de Médecine de Nancy. Il en est aussi fait mention dans le cinquième volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. Ce Recueil peut faire date de l'année où M. Buchoz les a mis en usage à Paris. Le second chapitre concerne le bois de quassi. M. Buchoz est le premier qui l'a fait connaître à Paris ; actuellement ce bois est très-en usage par toute la France , dans la Suisse & ailleurs. Il est infiniment supérieur , par ses qualités , au quinquina. Dans le troisième chapitre , l'Auteur rapporte différentes observations qui constatent l'efficacité de certaines plantes pour le traitement de la pierre , de la gravelle & de la colique néphrétique. Le quatrième chapitre est encore plus intéressant : il renferme plusieurs remèdes nouveaux pour les maladies les plus désespérées , & dont l'efficacité ne peut être contestée. Dans le chapitre suivant , on expose une méthode pour traiter l'asthme.

Tout

Tout le monde fait que le cancer, le charbon & la gangrenne sont des maladies d'autant plus déplorables, qu'il ne se trouve presque aucun remède dans la Médecine pour les guérir ; cependant dans le chapitre sixième, l'Auteur offre à ses concitoyens, dans une petite plante méprisée, un remède spécifique dans ce cas, remède qu'un particulier de Franche-Comté s'est voulu approprier, au préjudice de l'Inventeur qui l'a publié depuis fort long-temps. Dans le chapitre septième, l'Auteur réclame le nouveau remède pour détruire le ver solitaire, qui n'est composé que de racines de fougère mâle, & de remèdes drastiques, & qui est précisément le même que M. Marquet a publié en 1750, à quelques minuries près, & qui se trouve encore rapporté dans le *Manuel médical & usuel des plantes*, par M. Buchoz, en 1770. Cet Auteur donne dans le chapitre suivant, une description d'une nouvelle machine pour les fumigations dans les maladies de matrice ; cette machine y est gravée. Le neuvième chapitre concerne l'inoculation de la petite vérole : le parallèle de cette méthode avec la greffe, y est très-bien développé. Dans le dixième & l'on-

zième chapitre , on rapporte des méthodes pour éviter les maladies convulsives & les fièvres intermittantes. Dans le douzième , on fait voir de quelle utilité est la musique pour la connoissance du pouls. Dans le treizième , on indique les végétaux propres à remplacer l'ipécacuana dans la dysenterie. La quatorzième renferme une observation sur la guérison d'une hydropisie de poitrine. Le quinzième , le seizième & le dix-septième traitent de l'arnica , du trèfle aquatique & du cresson de roches , qui sont autant de plantes dont on ne peut assez accréditer l'usage dans différens cas. Dans le dix-huitième chapitre , on trouve une énumération des plantes propres à remplacer le mercure dans les maladies vénériennes ; & dans le chapitre qui suit , M. Buchoz fait connoître l'utilité de l'aimant dans la Médecine , principalement contre les tremblemens. Il ne rapporte ici que ce qu'il en a dit en 1770 , pour faire voir à ses lecteurs qu'on connoissoit même antérieurement avant ce temps son efficacité , & que c'est mal-à-propos que quelqu'un s'en est voulu approprier la découverte. Le chapitre vingtième renferme quelques guérisons de scorbutiques.

Personne n'ignore qu'il ne s'est trouvé, jusqu'à ce jour aucun remède sûr pour guérir la teigne, si on en excepte l'emplâtre de poix navale, quoiqu'on en ait annoncé dans les papiers publics un avec la poudre de crapaud ; cependant le Docteur Marquet a découvert deux remèdes de la plus grande efficacité contre cette maladie. Ce sont ces remèdes dont M. Buchoz gratifie le public dans le vingtième & dernier chapitre. M. Carrere, Censeur royal, dans l'approbation qu'il a donnée, dit que cet Ouvrage renferme des vues nouvelles, qui ne peuvent que le rendre utile. Au surplus, l'Auteur assure avoir fait usage de la plupart des remèdes indiqués, avec le plus grand succès ; & cet Auteur est d'autant plus croyable, que l'Hôtel de ville de Nancy lui en a rendu témoignage par une attestation authentique qui se trouve à la fin du Recueil que nous annonçons. On ne peut donc assez marquer de reconnoissance à M. Buchoz de publier gratuitement de pareilles découvertes, & de ne chercher en cela qu'à se rendre utile à ses concitoyens. Il mérite à tous égards toutes sortes d'encouragemens, tant pour la publication de ces remèdes, que pour les

100 **MERCURE DE FRANCE.**

différens Ouvrages qu'il fait paroître
journallement, sur l'Histoire Naturelle
& économique de la France.

*Essai chronologique ; historique & politique
sur l'Isle de Corse*, avec des notes
importantes sur les droits de la France,
relativement à cette possession, pres-
qu'aussi anciens que la Monarchie
ensemble l'origine de ces Peuples,
leurs mœurs, leurs caractères, la des-
cription de son sol, & ses différentes
révolutions jusqu'à la réduction aux
armes du Roi ; par M. Ferrand Dupuy,
Conseiller de Confiance de la Maison
Souveraine de Nassau. A Paris, chez
Bastien, rue du Petit-Lion, F. St G.
vol. in-12. br. 24 s.

M. Dupuy, après nous avoir présenté
un précis chronologique de l'Histoire des
Corfes, & des droits anciens & primitifs
de la France sur cette Isle, nous fait une
description abrégée de son sol & de ses
produits, & nous donne une légère es-
quisse des mœurs & du caractère de ces
Insulaires.

L'Isle de Corse est située entre le qua-
rantième & le quarante deuxième degré

NOVEMBRE. 1776. 101
de latitude; elle a cent cinquante lieues
françoises de tour, environ quarante
lieues de longueur sur quinze à vingt de
largeur. Des Géographes peu exacts ont,
sur la foi de leurs prédécesseurs, ré-
pété que la température de cette Isle
mauvaise, & que son terroir est ingrat
& stérile. M. Dupuy soutient au con-
traire que jamais situation ne fut plus
heureuse que celle de l'Isle de Corse.
L'air y est pur & sain dans les lieux éle-
vés, où les naturels parviennent à la plus
grande vieillesse. A l'égard des endroits
plus rapprochés de la mer, il se trouve,
comme par-tout ailleurs, des lieux où
l'air est plus grossier, & sujet souvent à
être corrompu par des exhalaisons d'eaux
croupissantes, que la paresse & l'indo-
lence des Insulaires ont laissés sans écou-
lement; mais les moindres travaux leur
rendroient cette salubrité, qui du temps
des Carthaginois & des Romains, faisoit
regarder la Corse comme une riche pos-
session, nécessaire même à la puissance
de ces deux Nations; aussi ne cessèrent-
elles de disputer cette conquête, jusqu'à
ce que le génie tutélaire de Rome l'em-
portât à la fin sur celui de Carthage, &
asservit cette Isle sans retour. Les Ro-

E iij

maines lui avoient imposé un tribut annuel de deux cents mille livres de cire. La cire & le miel sont encore aujourd'hui une des grandes richesses de la Corse. Cette production, qui est de la meilleure qualité en Corse, pourroit devenir une branche considérable de commerce, par l'établissement de blanchisseries & de manufactures de flambeaux & de bougies. M. Dupuy propose de faire fabriquer de ces bougies, où l'on feroit entrer des parfums. Ce luxe, adopté par certains Peuples de l'Afrique & de l'Inde, pourroit tenter nos riches consommateurs, & procurer beaucoup d'argent aux Corfes, qui s'occuperoient de ce genre de commerce. Sénèque & Tacite parlent des vins de cette Isle, qui étoient servis sur les tables les plus somptueuses de Rome. Ils alloient même de pair avec les vins de Falerne, de Chypre, de Syracuse & de Malaga. Il seroit peut-être facile de leur rendre cette qualité supérieure qui les faisoit rechercher autrefois par les Lucullus, en faisant passer en Corse quelques vigneronns de France les plus expérimentés, qui étudieroient le terrain, & enseigneroient aux Corfes la méthode de culture qu'il faudroit adop-

ter. Les huiles de cette Isle n'ont également besoin que d'une culture suivie, pour approcher de la finesse des nôtres, les surpasser même, & devenir une branche considérable de consommation. Le premier aspect de la Corse n'est point agréable, à cause des hautes montagnes qui en masquent le coup-d'œil, & n'offrent à la vue qu'un amas de rochers, que l'on ne supposeroit jamais contenir un sol susceptible de culture; cependant ces montagnes forment, de distances en distances, de petites plaines très-fertiles, plantées, dans les endroits habités, de toutes sortes d'arbres fruitiers, orangers, bergamotiers, citronniers, châtaigniers, oliviers. Celles qui ont été dévastées par les calamités de la guerre, offrent partout le même sol & les mêmes avantages pour les défrichemens; on pourroit y planter des mûriers blancs pour les vers à soie; alors on y élèveroit ces insectes précieux qui, sans beaucoup de soin, fourniroient des alimens aux manufactures de France dans les années de disette, & procureroient aux Corfes industrieux une branche féconde de commerce, sur-tout si l'on élevoit des fabriques pour les préparations de ces soies.

Les figues dont le pays abonde, & les diverses espèces d'orangers & de citrons, productions naturelles à la Corse, & qui, dans de certains cantons, ont la finesse & la bonté de celles de Malte & de Portugal, pourroient encore fournir une branche utile de commerce. La Corse a aussi des mines de fer, d'or, d'argent d'une exploitation facile; des salines qui étoient autrefois d'un rapport considérable pour le commerce qui s'en faisoit chez l'étranger. Cette Ile est également pourvue de plantes médicinales, de végétaux, d'arbustes, d'aromates odoriférants, de racines, de fleurs qui, en France, flatteroient les curieux, & entreroient dans l'ornement & la culture des jardins. On trouve dans les montagnes, entre Vivario & Borgagnano, une forêt de pins de toute beauté, par leur grosseur & hauteur, avec quantité d'autres arbres, auxquels les Corfes mettent le feu pour les abattre. Ils ne font usage de ces pins que pour en tirer quelques parties propres à les éclairer, & laissent ensuite pourrir le reste, ne sachant comment les transporter. Ces arbres, & d'autres propres à la marine, dont la Corse abonde, attendent des chantiers de construction pour

être employés utilement. La Corse a toutes les espèces d'animaux connus en terre-ferme, excepté les carnassiers, les nuisibles & les féroces. Les sangliers, les porcs, les chèvres, sont d'une venaison & d'une chair exquisite. Ce pays nourrit beaucoup de renards, dont la peau bigarrée & plus belle que celle des renards de France, pourroit être employée dans la pellerie. On rencontre encore dans les montagnes une petite chèvre nommée *maffoly* ou *muffoly*, mouchetée & variée de couleurs qui la font rechercher; elle se retire dans les rochers de l'Isle, où elle paroît se plaire, sans être absolument farouche: il est facile de l'approcher, & elle se prive facilement. L'espèce des chiens sont des dogues assez doux, de bon service pour la fidélité, la garde & la sûreté des bestiaux; enfin les lièvres y multiplient beaucoup & sont très bons. On n'y voit aucuns lapins. Les montagnes, les vallées, les marécages offrent par tout une multitude d'oiseaux propres pour la table & la chasse. Les merles surtout sont très recherchés & d'un manger exquis. Les chevaux multiplieroient beaucoup dans cette Isle, s'ils étoient soignés.

La population de cette Isle en 1740, suivant le dénombrement qui en avoit été fait, montoit à cent-vingt & un mille habitans. Les guerres en ont emporté plus d'un tiers ; mais depuis que l'Isle est passée sous la domination du Roi de France & qu'elle jouit d'un calme plus constant, on peut assurer que sa population s'est accrue d'un soixantième. On peut même espérer que ce Peuple éclairé par les instructions de ceux qui le gouvernent, & animé par leurs récompenses encourageantes, connoîtra bientôt tous les avantages qu'il peut retirer de la fertilité de son sol. Différens Historiens ont employé les plus noires couleurs pour nous peindre les Corfes, parce que cette Nation a toujours refusé de reconnoître des maîtres impérieux & cruels, qui la traitoient en esclaves. Mais si ces Insulaires, excités par la vengeance, se sont portés aux plus terribles excès, ils n'ont jamais été féroces par choix & par aucun caractère décidé. On les a vu respecter les droits de l'hospitalité, accueillir souvent dans leurs montagnes l'être souffrant, ou l'étranger qui avoit besoin de leurs secours, s'empresser de le servir, partager avec lui leur subsistance, s'en priver même

N O V E M B R E. 1776. 107
pour adoucir sa situation & ses infortunes.

Quoique M. Dupuy se soit assujéti aux bornes d'une simple esquisse, il nous dit un mot de quelques coutumes & usages de ces Peuples. « S'il meurt quel-
» qu'un, les habitans envoient leurs
» femmes visiter le mort & lui porter
» des présens, qui consistent en vin,
» châtaignes & tabac. Après avoir beau-
» coup gémi & lamenté auprès du corps,
» fait diverses questions d'usage aux per-
» sonnes qui paroissent l'avoir le plus ap-
» proche dans ses derniers momens, elles
» lui parlent directement, lui deman-
» dent pourquoi il a quitté sa famille,
» son village, où il étoit considéré &
» estimé? Quel motif? S'il y avoit eu
» quelque chagrin? Pendant ce temps,
» elles le retournent de côté & d'autre,
» l'examinent & lui parlent, comme s'il
» pouvoit répondre; le pincement, le mor-
» dent, redoublent leurs cris & questions
» extravagantes; souvent le tirent de des-
» sus sa paillasse, le mettent dans une
» couverture, le secouent & l'agitent
» violemment. Voyant que leurs peines
» sont perdues, qu'il est toujours insen-
» sible à leurs clameurs & à leurs soins,

E v j

„ elles le reportent à sa place, redou-
 „ blent leurs cris & leurs gémissemens
 „ effroyables; une espèce de rage suc-
 „ cède; malheur à la veuve qui auroit
 „ attendu la fin de la scène; alors bat-
 „ tue, égratignée, meurtrie, souvent
 „ même défigurée, ses enfans partageant
 „ ces mauvais traitemens, tout fuit ou
 „ se cache aux derniers accès de la fu-
 „ reur de ces Bacchantes, qui sont beau-
 „ coup louées & applaudies de la vigueur
 „ qu'elles ont fait paroître dans cette
 „ *violente excursion* ». Les Corfes con-
 „ viennent du ridicule de cet usage; mais
 „ quand on leur en parle, ils répondent
 „ que c'est une ancienne coutume de leurs
 „ pères, qu'ils se gardent bien d'abolir,
 „ par respect pour leur mémoire. On pour-
 „ roit croire qu'ils tiennent ces usages des Sar-
 „ rasins. En effet, on trouve en Afrique &
 „ chez les Nègres de la Côte d'Or, & jus-
 „ ques dans l'Isle de *Madagascar*, à pen-
 „ près la pratique des mêmes extravagances;
 „ mais ces Peuples en donnent pour raison
 „ que souvent cet usage a sauvé la vie à
 „ de prétendus morts, qui n'étoient que
 „ tombés en léthargie, & que ce cérémoni-
 „ al a rappelé à leur état naturel. Voilà
 „ du moins un motif; & peut être que

NOVEMBRE. 1776. 107

d'autres usages nationaux, que nous jugeons encore plus ridicules, nous le paroîtroient moins, si nous avions également interrogé sur leur origine les gens éclairés du pays.

Ces usages bizarres n'ont plus lieu aujourd'hui que parmi les Montagnards de Corse. Ces Montagnards, comme tous les Peuples sauvages, ne connoissant d'autre loi que la force, tiennent leurs femmes dans une sorte d'avilissement & de servitude. Ce sont elles qui font tous les travaux & les gros ouvrages. Un Corse s'amuse à fumer, va à la chasse, laisse le gibier qu'il a tué sur le lieu, revient chez lui, indique en peu de mots l'endroit où il a laissé sa proie. Sa femme quitte tout, court sur ses traces, & revient avec sa charge pour apprêter à manger. Le mari se met seul à table, sans s'occuper de sa famille, laisse ses restes qu'elle mange à part, s'endort ou fume. Les habitans des villes avoient aussi retenu quelque chose de ces mœurs agrestes des Montagnards; mais depuis le retour des François dans l'Isle, ces mœurs sont bien adoucies. Une jolie Corse, qui ignoroit autrefois le prix de ses charmes, qui étoit même aussi indiffé-

110 MERCURE DE FRANCE.

rente que son triste & sombre époux, est aujourd'hui sensible à la louange ; se met avec goût ; cherche à s'attirer plus d'égards & d'empressement de la part des hommes, & par les qualités aimables qui lui sont propres, & par l'amusement que l'on trouve dans sa société.

M. Dupuy termine son Essai sur l'Histoire de Corse, par nous donner une notice sur différens objets d'histoire naturelle, sur quelques monumens historiques particuliers à cette Isle, & sur les progrès de ces Insulaires dans les arts : progrès qui, comme on le pense bien, ont dû se ressentir de l'ignorance d'un Peuple, long-temps occupé de la guerre & de la chasse, & qui borné aux besoins physiques, négligeoit les richesses qu'il pouvoit retirer de son sol.

Discours sur les Monuments publics de tous les âges & de tous les Peuples connus, suivi d'une description de projet de Monument à la gloire du Roi régnant LOUIS XVI, & de la France, avec les gravures au premier trait, des principales faces de ce Monument ; terminé par des observations sur les principaux Monuments de la

NOVEMBRE. 1776. III

Capitale de la France : dédié au Roi, par M. l'Abbé de Lubersac, Vicaire-Général de Narbonne, Abbé Commandataire de Noirlac, & Prieur de Brive, *in-fol.* À Paris, chez l'Auteur, rue de l'Université, contre les Écuries de MONSIEUR; chez Lacombe, Libraire, rue Christine; & chez Cloufier, Imprimeur Libraire, rue S. Jacques.

La souscription autorisée par le Roi, que l'Auteur proposa pour cet Ouvrage l'année dernière, a deux objets : l'un est le Discours sur les Monuments publics, &c. cet Ouvrage paroît; l'autre, deux gravures représentant les deux faces principales du Monument projeté par l'Auteur, à la gloire du Monarque régnant & de la France. Ces deux Estampes seront de trente-cinq pouces chacune de hauteur, sur vingt-deux de largeur; elles seront gravées par M. Laurent, élève du célèbre Balechou. Sa Majesté, la Famille Royale, les Ministres, les Puissances Étrangères ont souscrit, tant pour le Discours que pour les Estampes. On est le maître de souscrire pour les deux objets à la fois. Le Discours sur les Monuments

112 MERCURE DE FRANCE.

publics in-fol. enrichi d'un superbe frontispice & de différentes gravures au premier trait, se trouve aux adresses ci-dessus, au prix de 24 liv. impression du Louvre, & de 18 liv. impression de Cloufier. Le prix de la souscription des deux gravures pour lesquelles on a fait fabriquer un papier particulier, est de 48 liv. dont on paie 12 liv. en se faisant inscrire, & 36 liv. en les retirant. Ces deux gravures auroient dû paroître dans le mois d'Août; mais la rigueur de l'hiver obligea l'Artiste de suspendre ses travaux, ce qui en a retardé la livraison jusques vers la fin d'Octobre. On souscrit pour les gravures, au Bureau de Correspondance-générale, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur; chez Cloufier, Imprimeur Libraire, rue S.-Jacques; chez Eacombe, Libraire, rue Christine; & chez le sieur Pierre Laurent, Graveur, rue & porte S.-Jacques, maison d'un Apothicaire. Ceux qui souscrivent pour l'Ouvrage, ou *Discours sur les Monuments publics* & pour les gravures en même temps, paient, en recevant le vol. 36 liv.; & les 36 liv. restantes, à la livraison des gravures.

Les éloges dont la France retentit à

l'avènement du Roi au Trône, donnèrent à M. l'Abbé de Luberfac l'idée d'un Monument tel qu'il n'en avoit point trouvé de modèle chez aucune Nation, & qui, n'anticipant ni sur le temps, ni sur la reconnoissance; n'exprimant que les sentimens actuels des François, les vertus & les actions du Monarque, consacrés par ses Édits & par la voix publique, ne pût être suspect de prévention ni de flatterie. Par la manière dont ce Monument est composé, il laisse de la place pour les actions qu'annonce le commencement d'un si beau règne. Ce projet est le sujet des deux belles gravures, dont nous parlons.

M. l'Abbé de Luberfac, lorsqu'il conçut cette idée, s'occupoit du projet de tracer, sous un seul point de vue, l'Histoire générale des Monuments publics, depuis le premier qui fut érigé jusqu'à nos jours; projet immense qui demandoit du courage, de la patience & des talens. Il voyagea, établit des correspondances, se procura une collection immense de dessins, de mémoires & d'observations, tant sur les restes des Monuments de l'antiquité, que sur les Monuments postérieurs. Pour déterminer les époques de leur érection, il mit à con-

tribution la Littérature grecque & latine, les Ouvrages de nos Savants & ceux des Savants étrangers. Avec ces secours , il compara les ruines de ceux que le temps & la barbarie ont détruits avec ce qu'en a dit l'Histoire ; & parvenu de proche en proche à l'origine des Arts , il trace l'histoire de leurs progrès en faisant celle des Monuments ; & comme , dans tous les temps , les Arts portent l'empreinte des mœurs & des caractères des Peuples qui les cultivent , on peut regarder ce Discours comme l'abrégé d'une Histoire universelle du goût , de la religion & de la philosophie de tous ces Peuples. L'Auteur s'est plus attaché à l'histoire qu'à la critique , excepté lorsqu'il parle des Monuments modernes de la Capitale , élevés sous les deux derniers règnes , au sujet desquels il dit librement ce qu'il pense.

Les monuments offrant un spectacle de scènes variées à l'infini, plus ou moins imposantes, plus ou moins majestueuses , à mesure que le génie qui les a projetés étoit plus ou moins excité , & que les Arts qui les ont exécutés étoient plus ou moins perfectionnés ; leurs descriptions faites avec soin par une esprit éclairé , capable d'en saisir toutes les beautés , ont

NOVEMBRE. 1776. 115
jeté dans le style de ce Discours une plus grande variété.

L'Auteur divise son discours , & distribue tous les Monuments en trois âges, soit qu'ils aient eu pour objet l'utilité publique, ou la décoration , ou la récompense du mérite.

Dans le premier âge, il trouve Babylone & sa fameuse Tour , Monument du ralliement & de la dispersion des Peuples. Cet âge comprend tous les Monuments de l'Assyrie, de la Perse , de l'Égypte , de la Palestine & de la Chine.

Le second âge offre à M. l'Abbé de Lubersac, les Monuments de la Grèce, où tant de circonstances heureuses concoururent à la perfection des Arts ; ceux de Rome ancienne, si féconde en tous genres de productions du génie ; & ceux des autres Villes d'Italie.

Le troisième âge a encore pour objet l'Italie , ou les Monuments de Rome moderne, de Venise. L'Auteur parcourt ensuite la Turquie , l'Afrique , l'Espagne, l'Amérique, l'Angleterre, la Suède, la Russie , & généralement tous les lieux où les Arts ont pénétré. Il considère dans tous ces pays les Monuments anciens & les modernes. Les Gaules, sous la do-

116 MERCURE DE FRANCE.

mination des Romains, & après la conquête des Francs, lui offrent le plus vaste théâtre : il finit par la France, qu'il distingue en ancienne & moderne.

Il donne la description de la statue unique & hardie de Pierre-le Grand, par le célèbre Falconet. Il faut lire dans l'ouvrage même ce qu'il dit, en connoisseur & en Historien, des plus célèbres capitales du monde, dont il caractérise les beautés, & dont il décrit les principaux Monuments.

L'Auteur, après avoir parlé des Monuments de la Capitale, élevés sous le règne de Louis XIV & de son Successeur, suppose un voyage entrepris par notre jeune Monarque, qui, pour connoître tout par lui-même, & tirer de cette connoissance les moyens de rendre ses sujets heureux, parcourt ses États. L'Auteur le suit dans cette tournée. Le Prince, en admirant les établissemens sans nombre qu'il rencontre dans les Provinces, rend justice au génie des grands hommes qui en sont les Auteurs, & des Ministres qui les ont protégés; il examine les fortifications, les arsenaux, les ports, la marine militaire & commerçante, la construction & la manœuvre des vais-

seaux ; il se pénétre d'estime pour le cultivateur. Les principales Villes des Provinces méridionales , Bordeaux , Toulouse , Montpellier , Nîmes , Arles , Marseille , Lyon , offrent à ses regards un canal digne des Romains , des ateliers , des manufactures , & les plus beaux Monuments. Enfin , après avoir parcouru le Royaume , il le ramène dans la Capitale. Là , il compare ce qu'il voit à ce qu'il a vu ; la porte S. Denis , les Boulevards , les Gobelins , le Cabinet d'Histoire Naturelle , la Sorbonne , &c. Là le Prince découvre d'une main hardie l'urne qui renferme les cendres du Cardinal de Richelieu. Cette cendre s'anime , & du fond de son tombeau , Richelieu raconte les merveilles de son Ministère. Le discours que l'Auteur prête aux mânes de ce Ministre , est digne du Prince , du Ministre & de l'Écrivain. Le Monarque jette les yeux sur d'autres Monuments , tels que les Académies , la Bibliothèque Royale , la nouvelle Église de Sainte-Geneviève , l'Hôtel des Invalides , les Statues de Henri IV , de Louis XIII , de son Successeur , & du feu Roi , &c. On trouve dans ce morceau les scènes les plus intéressantes , telles que le Roi

118 MERCURE DE FRANCE.

à S. Denis ; les acclamations du Peuple se mêlant au chœur des acteurs , dans un spectacle où l'on représente une jeune Princesse recevant de ses Peuples les témoignages de leur tendresse. Enfin l'Auteur accompagne le Roi à son Sacre ; il entre dans les détails les plus touchants , & c'est par-là que ce Discours est terminé.

On sent bien que l'Auteur parcourt trop d'objets , pour pouvoir s'arrêter également sur tous : il fait de quelques-uns des tableaux très-agréables.

Voici le Projet qu'il trace du Monument à ériger dans une Place Publique , à la gloire de Louis XVI & de la France.

Du sommet d'un rocher escarpé , & environné de profondes cavités , d'où sortent des torrents d'eau qui tombent avec fracas , & vont se perdre dans des abysmes , s'élève un Obélisque de marbre blanc , dont la hauteur répond à la magnificence des édifices qui l'environnent , terminé à sa cîme tronquée d'un globe d'azur , parsemé de trois Fleurs de Lys , & surmonté d'un coq de bronze doré , agitant ses aîles. La Renommée , les aîles déployées , suspendue vers le milieu du Monument , embouchant la trom-

pette , invite les peuples à se réunir pour célébrer les vertus du Roi ; le Temps , armé d'un marteau , fixe à coups redoublés le Médaillon du Prince à l'Obélisque ; les Heures & les Siècles , après avoir enchaîné , par le bas , le Médaillon autour de l'Obélisque , brisent la faux du Temps , représenté sous les traits du sage Coopérateur que le Roi s'est choisi. Au-dessus du Médaillon sont deux Génies ; l'un posant sur le Buste du Roi la Couronne de l'Immortalité ; l'autre présentant une tige de Lys à la Renommée. Le Buste , posé sur le Médaillon de porphyre , est d'or , entouré de rameaux de chêne , de palmier , de laurier & d'olivier. Une grande Médaille de bronze rouge , représentant deux Bustes accolés , avec cette devise , *Concordia Fratrum* , qui désigne *Castor & Pollux* , & avec la légende , MONSIEUR , & M. LE COMTE D'ARTOIS , est assujétie au côté de l'Obélisque opposé au Médaillon du Roi , par la même chaîne qui fixe ce Médaillon.

Sur un des angles du socle , la Vertu , à demi-voilée , & debout , symbole des Princesses Filles du feu Roi , le bras droit élevé , indiquant de la main au

Peuples , l'Inscription votive de l'Obélisque , REGI BENEFICO , est couverte d'une large draperie , a les aîles à demi-déployées , & une flamme sur la tête.

La France , sous les traits de la Reine , assise sur le milieu du socle , couverte de son Manteau Royal , la Couronne sur la tête , soutenant du bras gauche , un faisceau , symbole de la force & de la puissance réunies , portant à sa droite le Sceptre , ayant à ses pieds les caractères distinctifs de la Couronne , les marques , les attributs , & les récompenses de la naissance , de la valeur & du mérite , encourageant le Génie vengeur du Prince & le sien , à terrasser les monstres qui ont désolé les Peuples par leur rapacité , leurs intrigues & leur audace , est assise à côté & aux pieds de la Vertu.

L'un de ces Génies , menaçant & dans l'attitude la plus animée , est encore armé des foudres dont il vient de frapper les monstres ; l'autre Génie , celui de la France & de la Reine , a pris la forme d'un aigle ; ses aîles sont déployées , sa tête menaçante , son plumage hérissé de fureur ; il est encore prêt à s'élancer sur le monstre qu'il vient de déchirer. Ces deux Génies sont groupés sur le bord
du

du précipice où tombent les monstres abattus, en tournant leur rage contre eux-mêmes, se servant, pour leur ruine mutuelle, des torches, des serpents, des poignards dont leurs mains étoient armées pour le malheur de la France.

Cette Scène animée est contrastée par les figures de Pallas & de la Paix, témoins du triomphe de la France : l'une, sous les traits de MADAME, le casque en tête, est fièrement assise sur un lion ; sa main droite repose sur la crinière de cet animal, qui tourne sa tête vers la France, dont il fêche les pieds ; le bras gauche est appuyé sur son bouclier ; elle est suivie de plusieurs Génies qui, après avoir traîné un canon sur son affut, jouent avec leurs armes & un drapeau. Au milieu de ces groupes, paroît une figure représentant le Commerce, sous l'habit d'un Nautonnier françois, entouré de toutes les productions de la terre, de la mer & de l'air, en indiquant de la main le mot *proteçtio* écrit sur un ballot.

En face de Pallas est la Paix, dans un char, sous les traits de Madame LA COMTESSE D'ARTOIS, présentant son rameau d'olivier, d'une main, & de l'autre, montrant au Prince les fruits

F

qui sortant de la corne d'abondance, versée par un Zéphyr. Cette Scène occupe la face de l'Obélisque opposée à celle où se trouve le canon.

A l'extrémité du char, vis-à-vis du Commerce, paroît un Laboureur appuyé sur un joug, un soc renversé à ses pieds & un chien de Berger à ses côtés, montrant de la main, le mot *libertas* écrit sur un boisseau. Ce Cultivateur, sous la figure du Citoyen, connu sous le nom de l'*Ami des Hommes*, est dans le costume ancien des Gaulois.

Au-bas du rocher, au côté opposé à la principale face de l'Obélisque, est une large voûte de rochers d'où sort un vaisseau, sur la proue duquel la Déesse de la Seine est assise, recevant les hommages & les tributs de la Déesse de la Mer, sortant des eaux, & suivie de Naiades: l'une est sous les traits de MADAME CLOTILDE; & l'autre, de MADAME ELISABETH.

Neptune, armé de son trident, guide le vaisseau des Déeses, que précèdent des syrènes, des dauphins, & un Triton sonnant de la trompe. Ce vaisseau caractérise les Armes de la Ville de Paris, &c.

NOVEMBRE. 1776. 123

Sur une des quatre faces du piedestal de l'Obélisque, est un bas-relief représentant la Séance du rétablissement du Parlement, tenue par le Roi, le 11 Novembre 1774.

Les trois autres faces ou cartels, apprendront de nouveaux événements du règne de Louis XVI, dignes de faire époque dans l'Histoire.

Ce Monument, érigé sur le bord de la rivière, entre le Pont-neuf & le Pont-royal, à l'extrémité de la Place de la Colonnade du Louvre, & sur une Place dont M. l'Abbé de Lubersac a donné le projet, seroit vu à de très grandes distances, tant au-dedans qu'au-dehors de la Ville, & ne coûteroit guère plus que la Statue équestre de Louis XV, & la Place où elle est érigée.

C'est ce Monument que M. l'Abbé de Lubersac fait graver en deux planches de trente-six pouces de haut, sur vingt-deux de large, par le sieur *Pierre Laurent*, Dessinateur-Graveur, & de l'Académie de Peinture & Sculpture de Marseille.

Elémens de Tactique pour la Cavalerie;
par M. Mottin de la Balme, Capit-
F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

raîne de Cavalerie, ancien Officier-Major de la Gendarmerie de France
A Paris, chez Jombert fils aîné, rue Dauphine; & chez Ruault, rue de la Harpe; 1 vol. in-8°. br. 3 l.

La tactique, partie de l'art militaire la plus étendue, & à laquelle toutes les autres tiennent, ayant pour objet, nous dit l'Auteur dans l'introduction de cet Ouvrage, les loix du mouvement, celles de l'équilibre, le choc des corps, la formation, l'ordre, les armes, les exercices & les motions des troupes, est vraiment susceptible de principes démontrés. Il s'agit d'appercevoir les rapports de toutes ces choses, eu égard aux temps, aux lieux, aux circonstances, à la vigueur, à la disposition & au caractère des individus qui composent les armées. Ce n'est pas d'après le nombre, les grands mouvemens des troupes, qu'il faut d'abord compter, combiner & rechercher la cause des désordres, du succès ou des revers; mais c'est d'après la mécanique & l'organisation de toutes les parties qui composent les divisions, dont l'action & la volonté unanime, poussées à un certain degré & secondées de la science, triom-

phent constamment de la valeur, de la force mal employée, du nombre & des obstacles. Pour y parvenir, on doit choisir avec discernement les combattans ; les former & les ordonner de la manière la plus avantageuse, en sorte qu'ils puissent se secourir mutuellement sans se nuire. Il faut endurcir les corps par de continuel & violens exercices ; multiplier la force par l'adresse, ainsi que la masse par la vitesse : il faut armer, discipliner, exciter & diriger les passions, pour les faire tendre à d'heureuses fins. Voilà, continue l'Auteur, le point unique, la vraie base d'où sont partis tous les succès que de foibles divisions ont eus sur des armées innombrables. Voilà ce qu'ont senti d'heureux Génies, qui voient les choses dans leurs causes & dans leurs principes ; dont l'esprit vaste, profond & courageux, dédaigne de penser d'après autrui. Voilà enfin ce qui a occasionné, sous divers horizons, ces révolutions passagères, si glorieuses à quelques Peuples & si funestes à d'autres. Mais les connoissances militaires, perfectionnées sur plusieurs points, ne l'ont point été généralement ni également. Parmi les différentes armes employées à la défense ou

126 MERCURE DE FRANCE.

à l'agrandissement des États , la cavalerie , quoique la plus propre aux grands & rapides exploits , l'a été , de tous les temps , le moins avantageusement , faute d'avoir su choisir , disposer , assouplir , soumettre , aguerrir les chevaux , les diriger avec art. Nous sommes , à cet égard , supérieurs aux anciens en Europe , particulièrement en France ; cependant , ajoute l'Auteur , par une singulière fatalité , cet avantage tourne en partie contre nous , parce qu'on apprend une infinité de choses inutiles à la guerre , souvent même nuisibles , & qu'on ignore la plus grande partie de ce qu'il faudroit savoir ; d'où il est résulté nécessairement une foule de fautes & d'abus. C'est ce que l'Auteur a cherché à démontrer par des preuves & par des exemples. Des observations suivies sur la cavalerie & beaucoup de réflexions sur ce corps , l'ont fait remonter aux causes de ses succès ou de sa défaite dans les batailles. Tous ses soins ont été de les faire connoître , afin d'engager les personnes qui dirigent les exercices , à employer , dans l'instruction des troupes , des principes plus conformes à l'intérêt de la Nation & à la gloire des armes Françoises. La lecture de cet

Ouvrage ne pourra d'ailleurs qu'augmenter l'estime qu'on doit avoir pour un corps qui n'a été que trop souvent exposé aux jugemens de personnes peu instruites, & contre lequel des Officiers d'infanterie se sont même quelquefois permis des déclamations & des épigrammes. C'est avec les armes, que l'Auteur s'est forgées, c'est-à-dire avec ses principes, qu'il combat les idées erronées, insérées dans quelques Ouvrages sur l'art militaire. Comme ces principes sont contraires à d'autres principes reçus, l'Auteur s'est permis quelques explications, indispensables d'ailleurs dans un Ouvrage didactique.

Ces élémens de tactique méritent d'autant plus d'être accueillis, que nous n'avons point d'écrits sur la Cavalerie qui traitent de la tactique. Ce genre de travail demande beaucoup de connoissances & même de zèle patriotique, sur-tout lorsqu'il est question, comme dans l'Ouvrage de M. de la Balme, d'attaquer de front des idées adoptées depuis long temps, & auxquelles la plupart des hommes tiennent toujours par paresse & même par amour-propre.

Le jeu de Trictrac, ou les principes de
F iv

128. MERCURE DE FRANCE.

ce jeu éclaircis par des exemples , en faveur des commençans ; avec l'explication des termes par ordre alphabétique , & une table des chapitres servant de récapitulation générale. Par M. J. M. F. vol. in-8°. prix 5 liv. rel. A Paris, chez Nyon l'aîné, Lib: rue St Jean-de-Beauvais.

Le jeu de trictrac tient le premier rang parmi ceux qui dépendent du calcul & du hasard. Il occupe agréablement l'attention du Joueur , par la variété des combinaisons , & tient toujours son espoir en suspens par les coups inattendus du dé qui commande , en quelque sorte , dans ce jeu. Mais ces coups peuvent être calculés ; & c'est sur la justesse de ce calcul , & la connoissance des combinaisons , plus ou moins favorables , qui en résultent , qu'est fondée la science de ce jeu , qui laisse d'ailleurs toujours au Joueur la douce consolation de rejeter sur les dés la perte d'une partie qu'il aura souvent très-mal conduite.

Comme les règles de ce jeu , sont connues depuis très-long-temps & exposées dans plusieurs Traités , on ne doit pas s'attendre à trouver quelque chose de

neuf dans l'Ouvrage que nous annonçons. L'Auteur ne s'est proposé d'autre but que de faciliter aux commençans la pratique de ce jeu, par une exposition simple, claire & méthodique des règles, & par des exemples, des calculs, des éclaircissemens indispensables pour en donner l'intelligence. Ces exemples & ces calculs, qui appartiennent à l'Auteur, & doivent faire distinguer son *Traité* des autres écrits sur le même objet, demanderoient des planches pour pouvoir être saisis facilement par les commençans; mais il leur sera facile de suppléer à ces planches qui manquent dans l'Ouvrage, par un trictrac où ils placeront les dames d'après les exemples cités par l'Auteur.

Les caractères du Messie vérifiés en Jésus de Nazareth; 2 vol. in 8°. A Rouen, chez Laurent Dumefnil, Imprimeur-Libraire, rue de l'Écureuil.

L'Auteur de cet Ouvrage, qui a déjà donné des preuves de son habileté dans sa défense des Livres de l'ancien Testament, ne pouvoit que réussir dans le *Traité* savant & méthodique que nous annonçons aujourd'hui. Nul autre qu'un

F v

Ecrivain profond dans l'intelligence des Ecritures, ne pouvoit donner des notions claires & précises des principaux caractères du Messie; assigner avec justesse les prophéties, dont le sens littéral le regarde; comparer ces prophéties avec les faits, & rendre son avènement sensible, soit au Juif plongé dans un aveuglement inconcevable, par sa dureté; soit à l'incrédule qui s'obstine à fermer les yeux sur toutes les preuves qui attestent la vérité & la divinité des Ecritures. S'il est des caractères distinctifs auxquels on puisse reconnoître, dit l'Auteur, le libérateur annoncé par les Prophètes; si ces caractères se sont exactement vérifiés en la personne de Jésus, les Prophètes n'auront pas parlé au hasard; ils auront été inspiré pour le prédire, & Jésus, qu'ils auront prédit, sera véritablement l'Envoyé de Dieu; ensorte que, par cette seule preuve, la divinité des deux Testamens se trouvera démontrée. Qu'oppose-t-on à cette vérité? Tantôt on soutient qu'il n'y eut jamais de Messie promis; tantôt on dit que les prophéties sont obscurcies, ou l'on en détourne le sens à plusieurs objets étrangers. M. Clémence, Chanoine de l'Eglise de Rouen,

fait disparoître toutes ces objections surannées, en démontrant d'abord que le Messie est l'objet unique que les Ecritures nous présentent par-tout, & que non-seulement le Messie est venu, mais encore qu'il a dû paroître dans les temps qui se sont écoulés entre la naissance de Jésus-Christ & la dernière ruine de Jérusalem. On ne peut rien ajouter au développement des prédictions de Jacob, de Daniel, de Zacharie, d'Agée & de Malachie; la matière y est épuisée. Cet Auteur applique ensuite à Jésus-Christ les caractères du Messie, & justifie, par des faits notoires, tirés d'Auteurs contemporains, souvent même de nos ennemis, qu'en lui & en ses Disciples sont accomplies toutes les prédictions qu'il a prouvé, dans les deux premiers livres, appartenir au Messie. La réponse aux principales objections des Juifs & des incrédules termine cet Ouvrage, qui renferme une démonstration lumineuse de la divinité de Jésus-Christ.

Défense des Livres de l'Ancien Testament contre l'écrit intitulé : La Philosophie d'Histoire; par le même Auteur.

Cet Ouvrage, qu'on doit joindre à
Fvj

132 MERCURE DE FRANCE.

ceux de MM. Guenet & Bullet, sur les difficultés tirées des Livres Saints, éclaircit plusieurs points importants. Authenticité des Livres de l'ancien Testament, antiquité des Livres de Moyse comparées à ceux des autres Nations; miracles, prophéties, doctrine des Juifs; antiquités Chaldéennes, Egyptiennes, Chinoises; état primitif du genre humain, état du premier homme, durée de la vie des premiers hommes. Quelque système qu'on ait adopté, on s'intéresse toujours à la discussion d'une matière qui touche de si près à notre origine & à notre destination. Il n'est réservé qu'aux esprits frivoles de ne prendre aucune part à des disputes aussi sérieuses que celles qui regardent la divinité des Ecritures, qui nous ont été transmises pour notre instruction & notre consolation.

La Morale du Citoyen du Monde, ou la Morale de la Raison, formant la troisième partie d'un Cours de Philosophie, par M. l'Abbé Sauri, Correspondant de l'Académie des Sciences de Montpellier. A Paris, chez Froullé, Libraire, pont Notre Dame, vis-à-vis le quai de Gêvres.

On desiroit depuis long-temps un Cours de Morale qui méritât d'être adopté par les différens Colléges, & qui pût servir d'introduction à l'étude de la Religion. La plupart de ceux qu'on a donnés jusqu'ici, étoient un peu secs, & trop courts. Celui que nous annonçons, réunit à-peu-près, tout ce qu'il est le plus essentiel de savoir sur cette partie importante de la Philosophie. L'Auteur y a joint des articles intéressans qu'on a trop long temps regardés comme étrangers à la Philosophie: Agriculture, population, Manufactures, Commerce, Marine, Guerre, &c. tous ces objets influent sur le bonheur de la Société & des Citoyens. Ils sont donc liés essentiellement à la Philosophie, qui n'est autre chose que la science du bonheur. Peut-on atteindre cette fin que nous désirons tous, sans commencer à se connoître soi-même, en apprenant quels sont nos devoirs? N'est ce pas de toutes les sciences la plus nécessaire & la plus utile? La première étude de l'homme n'est elle pas l'homme même? On ne sauroit le nier. Ce n'est qu'après cette étude, que nous pouvons nous livrer à celle des objets étrangers. Envain ferons-nous pro-

134 MERCURE DE FRANCE.

fonds théologiens , habiles physiciens , poëtes sublimes ; nous ne serons rien , il faut l'avouer , si nous ne nous connoissons pas nous-mêmes. L'étude des mœurs doit donc être notre première & notre principale étude. Les Républiques subsisteroient sans éloquence , a-t-on dit plus d'une fois ; sans science , on verroit des sociétés ; on n'en verroit point subsister long temps sans mœurs ; & rien n'est plus propre à perfectionner les sociétés , que la tradition des saines maximes sur la Morale. On ne sauroit trop les inculquer & les répandre. On a beau dire que notre siècle est très-éclairé ; il n'en est pas moins vrai , (vérité triste & humiliante) que notre siècle , malgré le progrès des lumières , ne passe que pour être un siècle corrompu.

On est obligé d'avouer que la raison humaine , livrée à elle-même , n'a pas pu nous fournir un corps complet & suivi d'une Morale saine sur tous les points ; & que les vérités sur cet objet n'ont jamais été qu'éparées , sans être liées & réunies dans un système dont toutes les parties se soutiennent. Il étoit réservé à la Religion chrétienne de nous faire connoître la chaîne entière de tous

nos devoirs , & sur-tout notre origine & notre noble destination. Mais en avouant l'excellence de la Morale évangélique , ne pourroit on pas soutenir que certains Moralistes ont trop fait dépendre les mœurs de la révélation. « Quelque soin , » dit un judicieux Littérateur * , que l'on » prenne d'inspirer des sentimens de religion aux enfans , il vient un âge où la » fougue des passions , le goût des plaisirs , » les transports d'une jeunesse bouillante , » étouffent ces sentimens. Si on leur » avoit dit que les mœurs sont de tout » pays & de toute religion ; que l'on » entend par ce mot les vertus morales » que la nature a gravées dans le fond de » nos cœurs , la justice , la vérité , la » bonne foi , l'humanité , la bonté , la » décence ; que ces qualités sont aussi » essentielles à l'homme que la raison » même , dont elles sont une émanation ; » un jeune homme secouant peut-être le » joug de la religion , ou s'en faisant une » à sa mode , conserveroit au moins les » vertus morales , qui dans la suite , » pourroient le rapprocher des vertus

* Gédoin , Auteur de la traduction de Quintilien.

136 **MERCURE DE FRANCE.**

» chrétiennes : mais parce qu'on ne lui
» a prêché qu'une religion austère , tout
» tombe avec cette religion.

Cours de Physique Expérimentale & Théorique, formant la dernière partie d'un Cours complet de Philosophie, précédé d'un précis de Mathématiques qui lui sert d'introduction ; par M. l'Abbé Sauri , Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier. 4 vol. in-12. A Paris , chez Froullé , Libraire , pont Notre-Dame , vis-à-vis le quai de Gêvres.

La Physique a toujours été regardée comme la science la plus digne de l'homme. Quiconque a des yeux attentifs , ne peut qu'admirer le spectacle magnifique de l'Univers , & se livrer avec plaisir à l'étude des loix simples , mais fécondes que la divine Sagesse s'est prescrites , & qu'elle suit librement dans la conservation & la reproduction de tous les êtres qui nous environnent. Avec quelles richesses & quelle profusion , le Créateur n'a-t-il pas répandu cette foule de merveilles dont nous sommes à chaque instant les témoins ! Quels attrails ne doit point

avoir l'étude de chacune de ces merveilles , sur-tout depuis les découvertes que les nouvelles expériences & la multitude d'instrumens ont occasionnées. Rien n'est plus satisfaisant pour l'esprit humain , que de connoître avec un peu plus de certitude tous les phénomènes qu'on croyoit expliquer autrefois par des mots vides de sens. La matière première , les formes substantielles , les qualités occultes sont rentrées dans l'oubli , pour n'en sortir jamais ; & l'on doit avouer qu'il vaudroit encore mieux avouer son ignorance , que de recourir , comme on l'a fait pendant long-temps , à des explications qui n'expliquent rien , & de substituer des chimères à la réalité. On n'est point philosophe , parce qu'on a su inventer des mots énigmatiques ; mais on l'est devenu , lorsqu'on a pu , à l'aide des expériences , multiplier des découvertes utiles. On fait aujourd'hui par quelle route les rayons , partis du Soleil , vont se rompre & se réfléchir dans les nuées , pour venir offrir à nos regards les plus belles couleurs ; de quelle façon la terre échauffée se couvre de fleurs au printemps , & envoie dans les airs les vapeurs & les exhalaisons ; les nuages , & dans

138 MERCURE DE FRANCE.

ces nuages, le tonnerre & la foudre. Nous pouvons à présent pénétrer dans le sein de la terre, & y déceler comment la Nature s'y prend à former le diamant, l'argent, l'or & les autres métaux. L'origine des vents & des feux souterrains ne nous est pas entièrement inconnue. On apperçoit la force qui fait monter leseaux par mille canaux insensibles, jusqu'à la cime des montagnes, pour y former des sources si propres à nous rafraîchir. A l'aide des télescopes & des autres instrumens d'Optique, nous pouvons nous élever jusqu'aux planètes, & nous élan- cer de tourbillons en tourbillons, jus- qu'aux extrémités du monde. Nous avons découvert cette circulation rapide qui porte le sang & la vie dans toutes les parties du corps humain; & cette con- noissance a perfectionné la Médecine qui ne marche plus tant à tâtons. Nous ne pousserons pas plus loin l'énumération de toutes les questions que la physique moderne nous explique. L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, donne dans sa préface une juste idée de toutes les parties qui y sont traitées; & a très- bien rapproché les principales observa- tions & expériences qui sont répandues

dans une infinité de volumes & de mémoires. Ce n'est point ici un compilateur qui copie les pensées des autres ; c'est un Ecrivain qui entend parfaitement la manière dont il parle. Son Cours de philosophie qu'il a déjà publié , & qui ne contenoit que la Logique & la Métaphysique , a mérité d'être bien accueilli. Les deux derniers Ouvrages que nous annonçons , & qui complètent son travail , ne peuvent être que très-utiles à ceux qui ne veulent pas croupir dans l'ignorance. On a toujours désiré de bons élémens sur la physique , où l'expérience suivroit de près la spéculation ; où les démonstrations mathématiques , clairement présentées , serviroient à nous faire connoître les phénomènes de la Nature , où toutes les matières seroient traitées avec un ordre lumineux , & où toute la Nature seroit présentée à nos yeux d'une manière intéressante & sensible. Le Cours de physique de M. l'Abbé Sauri réunit tous ces avantages ; & nous paroît mériter d'être adopté par tous ceux qui président à l'important ouvrage de l'éducation de la Jeunesse.

Nouveau Dictionnaire pour servir de sup-

*plément au Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers ; par une Société de Gens de Lettres ; mis en ordre & publié par M. ***. in-fol. Tomes I & II ; 1776. A Paris, chez Stoupe, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.*

SECOND EXTRAIT.

Nous n'avons rapporté dans le premier extrait de ce Dictionnaire, que la première partie de l'article BEAU, c'est à-dire, ce qui concerne le beau naturel ; nous allons faire connoître la seconde partie, qui regarde la beauté artificielle, celle que produisent les arts portés à un certain degré de perfection.

» Le principe du *beau* naturel une fois reconnu, il est facile de voir en quoi consiste la beauté artificielle : il est aisé de voir qu'elle tient, 1°. à l'opinion que l'art nous donne de l'ouvrier & de lui-même, quand il n'est pas imitatif : 2°. à l'opinion que l'art nous donne & de lui-même & de l'artiste & de la Nature, son modèle, quand il s'exerce à l'imiter ».

» Examinons d'abord d'où résulte le sentiment du *beau* dans un art qui n'imité

point ; par exemple, l'Architecture. L'unité, la variété, l'ordonnance, la symétrie, les proportions & l'accord des parties d'un édifice, en feront un tout régulier ; mais sans la grandeur, la richesse ou l'intelligence, portées à un degré qui nous étonne, cet édifice sera-t-il *beau* ? & sa simplicité produira-t-elle en nous l'admiration que cause la vue d'un *beau* temple, ou d'un magnifique palais ?

» Au contraire ; qu'on nous présente un édifice moins régulier, tel que le Panthéon ou le Louvre ; l'air de grandeur & d'opulence, un ensemble majestueux, un dessin vaste, une exécution à laquelle a dû présider une intelligence puissante, l'homme agrandi dans son ouvrage, l'art rassemblant toutes ses forces pour lutter contre la Nature, & surmontant tous les obstacles qu'elle opposoit à ses efforts ; les prodiges des mécaniques étalés à nos yeux dans la coupe des pierres, dans l'élévation des colonnes & des entablemens, dans la suspension de ces voûtes, dans l'équilibre de ces masses dont le poids nous effraye, & dont la hauteur nous étonne : ce grand spectacle enfin nous frappe ; nous nous écrions, *cela est beau* ! La réflexion vient ensuite : elle

142. MERCURE DE FRANCE.

examine les détails : elle éclaire le sentiment ; mais elle ne le détruit point. Nous convenons des défauts qu'elle observe : nous avouons que la façade du Panthéon manque de symétrie ; que les différens corps du Louvre manquent d'ensemble & d'unité. Plus régulier , cela seroit *plus beau* , sans doute. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Que notre admiration, déjà excitée par la force de l'art & sa magnificence , seroit à son comble, si l'intelligence y régnoit au même degré ».

» Je ne dis pas qu'un édifice, où les forces de l'art & ses richesses seroient prodiguées, fût *beau*, s'il étoit monstrueux, ou bizarrement composé. L'intelligence y peut manquer au point que le sentiment de beauté soit détruit par l'effet choquant du désordre : car il n'en est pas ici de l'art, comme de la nature. Nous supposons à celle-ci des intentions mystérieuses. Accoutumés à ne pas pénétrer la profondeur de ses desseins, lors même qu'elle nous paroît aveugle ou folle, nous la supposons éclairée & sage ; & pourvu que , dans ses caprices & dans ses écarts, elle soit riche & forte , nous la trouverons belle ; au lieu qu'en inter-

rogeant l'art, nous lui demanderons pourquoi, à quel usage il a prodigué ses richesses, ou épuisé ses efforts; mais en cela même nous sommes peu sévères; & pourvu qu'à l'impression de grandeur, se joigne l'apparence de l'ordre, c'en est assez: la force & la richesse sont, d'aucôté de l'art, les premières sources du *beau* ».

» Du reste, il ne faut pas confondre l'idée de force avec celle d'effort: rien au monde n'est plus contraire. Moins il paroît d'effort, plus on croit voir de force; & c'est pourquoi la légèreté, la grace, l'élégance, l'air de facilité, d'aisance dans les grandes choses, sont autant de traits de beauté ».

» Il ne faut pas non plus confondre une vaine ostentation avec une sage magnificence: celle-ci donne à chaque chose la richesse qui lui convient; celle-là s'empresse à montrer tout le peu qu'elle a de richesses, sans discernement ni réserve, & dans sa prodigalité, décèle son épuisement ».

» Ces colifichers dont l'architecture gothique est chargée, ressemblent aux colliers & aux bracelets qu'un mauvais peintre avoit mis aux Grâces. Ce n'est point-là de la richesse; c'est de l'indi-

gente vanité. Ce qui est riche en architecture, c'est le mélange harmonieux des formes, des saillies & des contours; c'est cette belle étoffe d'acanthé qui entoure le vase de Callimaque; c'est une frise où rampe une vigne abondante, ou qu'embrasse un faisceau de chêne ou de laurier. Ainsi l'air de simplicité & d'économie ajoute à l'idée de force & de richesse, parce qu'il en exclut l'idée d'effort & d'épuisement. Il donne encore aux ouvrages de l'art, comme aux effets de la nature, le caractère d'intelligence. Un amas d'ornemens confus ne peut avoir de raison apparente; une variété bizarre & sans rapport ni symétrie, comme dans l'Arabesque ou dans le goût Chinois, n'annonce aucun dessein ».

» L'intention d'un Ouvrage, pour être sentie, doit être simple; & indépendamment de l'harmonie, qui plaît aux yeux comme à l'oreille, sans qu'on en sache la raison, une discordance sensible entre les parties d'un édifice, annonce dans l'Artiste, du délire & non du génie. Ce que nous admirons dans un beau dessin, c'est cette imagination réglée & féconde, qui conçoit un ensemble vaste, & le réduit à l'unité ».

» On

« On voit par là rentrer dans l'idée du *beau*, celle de régularité, d'ordre, de symétrie, d'unité, de variété, de proportion, de rapports, de convenance, d'harmonie; mais on voit aussi qu'elles ne sont relatives qu'à l'intelligence, qui n'est pas la seule ni la première cause de l'admiration que le *beau* nous fait éprouver ».

« Ce que j'ai dit de l'architecture, doit s'appliquer à l'éloquence, à la Musique, à tous les arts qui déploient de grandes forces & de prodigieux moyens. Qu'un Orateur, par la puissance de la parole, bouleverse tous les esprits, remplit tous les cœurs de la passion qui l'anime, entraîne tout un peuple, l'irrite, le soulève, l'arme & le désarme à son gré : voilà dans le génie & dans l'art, une force qui nous étonne, une industrie qui nous confond. Qu'un Musicien, par le charme des sons, produise des effets semblables, l'empire que son art lui donne sur nos sens, nous paroît tenir du prodige; & de-là cette admiration dont les Grecs étoient transportés aux chants d'Epiménide ou de Tyrtée, & que les beautés de leur art nous font éprouver quelquefois ».

G

146 MERCURE DE FRANCE.

» Si au contraire l'impression est trop foible, quoique très-agréable, pour exciter en nous ce ravissement, ce transport, comme il arrive dans les morceaux d'un genre tempéré; nous donnons des éloges au talent de l'Artiste, & au doux prestige de l'art; mais ces éloges ne sont pas le cri d'admiration qu'excite en nous un trait sublime, un coup de force & de génie ».

» Passons aux arts d'imitation. Ceux-ci ont deux grandes idées à donner, au lieu d'une; celle de la nature imitée, & celle du génie imitateur ».

» En sculpture, l'Apollon, l'Hercule, l'Antinoüs, le Gladiateur, la Vénus, la Diane, antiques: en peinture, les tableaux de Raphaël, du Corrége & du Guide, réunissent les deux beautés. Il en est de même en poésie, quand la nature, du côté du modèle, & l'imitation, du côté de l'art, portent le caractère de force, de richesse ou d'intelligence au plus haut degré. On dit à la fois, du modèle & de l'imitateur: *cela est beau!* & l'étonnement se partage entre les prodiges de l'art, & les prodiges de la nature ».

• On doit se rappeler ce que nous

avons dit du *beau* moral ; la force en fait le caractère. Ainsi le crime même tient du *beau* dans la nature, lorsqu'il suppose dans l'ame une vigueur, un courage, une audace, une constance, une profondeur, une élévation qui nous frappe d'étonnement & de terreur. C'est ainsi que le rôle de Cléopâtre, dans *Rodogune*, & celui de Mahomet sont *beaux*, considérés dans la nature, abstraction faite du génie du peintre, & de la beauté du pinceau ».

» Une idée inséparable de celle du *beau* moral & physique, est celle de la liberté ; parce que le premier usage que la nature fait de ses forces, est de se rendre libre. Tout ce qui sent l'esclavage, même dans les choses inanimées, a je ne fais quoi de triste & de rampant, qui l'obscurcit & le dégrade. La mode, l'opinion, l'habitude ont beau vouloir altérer en nous ce sentiment inné, ce goût dominant de l'indépendance ; la nature à nos yeux n'a toute sa grandeur, toute sa majesté, qu'autant qu'elle est libre, ou qu'elle semble l'être. Recueillez les voix sur la comparaison d'un parc magnifique, & d'une belle forêt ; l'un est la prison du luxe, de la mollesse & de

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

l'ennui ; l'autre est l'asyle de la méditation vagabonde , de la haute contemplation , & du sublime enthousiasme. En voyant les eaux captives baigner servilement les marbres de Versailles , & les eaux bondissantes de Vaucluse , se précipiter à travers les rochers , on dit également ; *cela est beau !* Mais on le dit des efforts de l'art , & on le sent des jeux de la nature ; aussi l'art qui l'assujétit , fait-il l'impossible pour nous cacher les entraves qu'il lui donne ; & dans la nature , livrée à elle-même , le peintre & le poëte se gardent bien d'imiter les accidens où l'on peut soupçonner quelques traces de servitude ».

» L'excellence de l'art , dans le moral , comme dans le physique , est de surpasser la nature , de mettre plus d'intelligence dans l'ordonnance de ses tableaux , plus de richesse dans ses détails , plus de grandeur dans le dessin , plus d'énergie dans l'expression , plus de force dans les effets , enfin plus de beauté dans la fiction , qu'il n'y en eut jamais dans la réalité. Le plus beau phénomène de la nature , c'est le combat des passions , parce qu'il développe les grands ressorts de l'ame , & qu'elle-même ne

reconnoît toutes ses forces, que dans ces violens orages qui s'élèvent au fond du cœur. Aussi la poésie en a-t-elle tiré ses peintures les plus sublimes. On voit même que pour ajouter à la beauté physique, elle a tout animé, tout passionné dans ses tableaux; & c'est à quoi le merveilleux a beaucoup contribué ».

» Voyez combien les accidens les plus terribles de la nature, les tempêtes, les volcans, la foudre, sont plus formidables encore dans les fictions des poëtes. Voyez la terreur que porte dans les enfers un coup du trident de Neptune; l'effroi qu'inspire aux vents déchaînés par Eole, la menace du dieu des mers; le trouble que Tiphée, en soulevant l'Etna, vient de répandre chez les morts, & l'effroi qu'inspire la foudre dans la main redoutable de Jupiter tonnant du haut des cieux ».

» Quand le génie; au lieu d'agrandir la nature, l'enrichit de nouveaux détails, ces traits choisis & variés, ces couleurs si brillantes & si bien assorties, ces tableaux frappans & divers, font voir en un moment, & comme en un seul point, tant d'activité, d'abondance, de force & de fécondité dans la cause qui les pro-

duir, que la magnificence de ce grand spectacle nous jette dans l'étonnement; mais l'admiration se partage inégalement entre le peintre & le modèle, selon que l'impression du *beau* se réfléchit plus ou moins sur l'artiste ou sur son objet, & que le travail nous semble plus ou moins au-dessus ou au-dessous de la matière ».

» En imitant la belle nature, souvent l'artiste peut l'égaliser; mais de la beauté du modèle, & du mérite encore prodigieux d'en avoir approché, résulte en nous le sentiment du *beau*. Ainsi, lorsque le pinceau de Claude Lorrain ou de Vernet, a dérobé au soleil sa lumière; qu'il a peint le vague de l'air ou la fluidité de l'eau; lorsque dans un tableau de Van-Huisin, nous croyons voir, sur le duvet des fleurs, rouler des perles de rosée: que l'ambre du raisin, l'incarnat de la rose y brille presque en sa fraîcheur, nous jouissons avec délices & de la beauté de l'objet, & du prestige de l'imitation ».

» La vérité de l'expression, quand elle est vive, & qu'on suppose une grande difficulté à l'avoir saisie, fait dire encore de l'imitation, qu'elle est belle!

quoique le modèle ne soit pas beau. Mais si l'objet nous semble ou trop facile à peindre, ou indigne d'être imité, le mépris, le dégoût s'en mêlent; le succès même du talent prodigué ne nous touche point; & tandis que le pinceau minutieux de Gérard Dow nous fait compter les poils d'un lièvre sans nous causer la moindre émotion, le crayon de Raphaël, en indiquant d'un trait une belle attitude, un grand caractère d'être, nous jette dans l'extase.

» Il en est de la poésie comme de la peinture. Quel effet se promet un pénible Ecrivain, qui pâlit à copier fidèlement une nature aussi froide que lui? Mais que le modèle soit digne des efforts de l'art, & que ces efforts soient heureux, les deux beautés se réunissent, & l'admiration est au comble. L'Ouvrage même peut être *beau*, sans que l'objet le soit, l'intention est grande, & le but important: c'est ce qui élève la comédie au rang des plus beaux poèmes, & ce qui mérite à l'apologue le sentiment d'admiration que le *beau* seul obtient de nous ».

» Que Molière veuille arracher le masque à l'hypocrisie, qu'il veuille lancer sur le théâtre un censeur âpre & ri-

152 MERCURE DE FRANCE.

goureux des vices crians de son siècle ; que la Fontaine , sous l'appât d'une piéïe attrayante , veuille faire goûter aux hommes la sagesse & la vérité , & que l'un & l'autre aient puisé dans la nature les plus ingénieux moyens de produire ces grands effets , tout occupés du prodige de l'art & du mérite de l'artiste , nous nous écrivons : *cela est beau !* & notre admiration se mesure aux difficultés que l'artiste a dû vaincre , & à la force de génie qu'il a fallu pour les surmonter ».

» De là vient que dans un poëme , des vers où l'énergie , la précision , l'élégance , le coloris & l'harmonie se réunissent sans effort , sont une beauté de plus , & une beauté d'autant plus frappante , qu'on sent mieux l'extrême difficulté de captiver ainsi la langue , & de la plier à son gré ».

» De là vient aussi que si l'art veut s'aider de moyens naturels pour faire son illusion , & pour produire ses effets , il retranche de ses beautés , de son mérite & de sa gloire. Qu'un décorateur emploie réellement de l'eau pour imiter une cascade , l'art n'est plus rien ; je vois la nature en petit , & chétivement présentée. Mais qu'avec le pinceau

NOVEMBRE. 1776. 153

ou les plis d'une Gaze, on me représente la chute des eaux de Tivoli, ou les cataractes du Nil, la distance du moyen à l'effet, m'étonne & me transporte de plaisir ».

» Il en est de même de l'éloquence. Il y a de l'adresse, sans doute, à présenter à ses juges les enfans d'un homme accusé, pour lequel on demande grâce, ou à dévoiler à leurs yeux les charmes d'une belle femme qu'ils alloient condamner, & qu'on veut faire absoudre. Mais cet art est celui d'un adroit corrupteur, ou d'un sollicitateur habile; ce n'est point l'art d'un orateur. Les dernières paroles de César, répétées au peuple Romain; sont un trait d'éloquence de la plus rare beauté; sa robe ensanglantée, déployée sur la tribune, n'est rien qu'un heureux artifice. A ne comparer que les effets, un charlatan l'emportera sur l'orateur le plus éloquent; mais le premier emploie des moyens matériels, & c'est par les sens qu'il nous frappe; le second n'emploie que la puissance du sentiment & de la raison; c'est l'ame & l'esprit qu'il entraîne; & si on ne dit jamais du charlatan qu'il fait de belles choses, quoiqu'il opère de grands effets,

Gv

c'est que les moyens trop faciles , n'annoncent , du côté de l'art & du génie , aucun des caractères qui distinguent le *beau* , tandis que les moyens de l'orateur , réduits au charme de la parole , annoncent la force & le pouvoir d'une ame qui maîtrise toutes les ames par l'ascendant de la pensée , ascendant merveilleux , & l'un des phénomènes les plus frappans de la nature ».

» Le pathétique , ou l'expression de la souffrance , n'est pas une belle chose dans son modèle. La douleur d'Hécube , les frayeurs de Mérope , les tourmens de Philoctète , le malheur d'Œdipe ou d'Oreste , n'ont rien de *beau* dans la réalité , & c'est peut-être ce qu'il y a de plus *beau* dans l'imitation. Beauté d'effet , prodige de l'art de se pénétrer avec tant de force des sentimens d'un malheureux , qu'en l'exposant aux yeux de l'imagination , on produise le même effet , que s'il étoit présent lui-même , & que par la force de l'illusion , on émeuve les cœurs , on arrache des larmes , on remplisse tous les esprits de compassion ou de terreur ».

» Ainsi , soit dans la nature , soit dans les arts , soit dans les effets qui résultent

de l'alliance & de l'accord de l'art avec la nature, rien n'est *beau* que ce qui annonce, dans un degré qui nous étonne, la *force*, la *richesse* ou l'*intelligence* de l'une ou de l'autre de ces deux causes, ou de toutes deux à la fois ».

« On peut dire qu'il y a du vague dans les caractères que nous donnons au *beau*; mais il y a aussi du vague dans l'opinion qu'on y attache. L'idée en est souvent factice, & le sentiment relatif à l'habitude & au préjugé. Par exemple, la même couleur qui est riche & belle aux yeux d'une classe d'hommes, n'est pas telle aux yeux d'une autre classe, par la seule raison que la teinture en est commune & de vil prix. Pourquoi ne dit-on pas du lever du soleil ou de son coucher, qu'il est *beau*, quand le ciel est pur ou serein? Et pourquoi le dit-on, lorsque sur l'horizon, il se rencontre des nuages sur lesquels il semble répandre la pourpre & l'or? C'est que l'or & la pourpre sont dans nos mains des choses précieuses; qu'à leur richesse, nous avons attaché le sentiment du *beau* par excellence; & qu'en les voyant briller d'un éclat merveilleux sur les nuages que le soleil colore, nous les comparons à ce

156 MERCURE DE FRANCE.

que l'industrie, le luxe & la magnificence offrent de plus riche à nos yeux. A des idées invariables, il faut des caractères fixes ; mais à des idées changeantes, il faut des caractères susceptibles, comme elles, des variations de la mode & des caprices de l'opinion ».

Cet article suffit pour indiquer la manière dont la littérature est traitée dans ce supplément à l'Encyclopédie. Les Sciences y sont développées avec la même attention ; & l'on a eu particulièrement le soin de marquer les progrès que l'esprit d'observation y fait tous les jours.

Journal des Causes célèbres, curieuses & intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume, 12 volumes in-12 par an ; 18 liv. pour Paris, & 24 liv. franc de port pour la Province. On souscrit chez M. Désessarts, Avocat au Parlement ; & chez Lacombe, Libraire, au bureau des Journaux.

Le vingt-deuxième & le vingt-troisième volume de cet Ouvrage périodique viennent de paroître. Le premier renferme deux causes : celle d'une fille accu-

NOVEMBRE. 1776. 157

ſée d'inceſte ſpirituel, & celle d'un homme mis en priſon par ordre du Roi. La première de ces deux cauſes contient les détails les plus piquans. On trouve, dans le vingt-troisième volume, quatre cauſes également curieufes & intéreſſantes. La première eſt le procès du fameux rebelle Pugatchew condamné en Ruſſie, & exécuté à Moſcou en 1774; la ſeconde, l'affaire des Libraires ſur le commentaire de la Henriade de M. de Voltaire, publié par M. Fréron après la mort de M. de la Baumelle. La queſtion que cette cauſe préſente, intéreſſe les gens de lettres & les Libraires. Il s'agit de ſavoir ſi, ſous prétexte d'un commentaire, on peut faire imprimer le texte de l'ouvrage commenté. Les détails de cette affaire la rendent très-piquante. Le Rédacteur y a inféré un avertisſement de M. de Voltaire, ſur l'édition de ſon théâtre faite au Temple-du-Gôût, qu'on lira certainement avec le plus grand plaifir, & qui répand le plus grand intérêt ſur cette cauſe. Elle eſt d'ailleurs écrite avec pureté, & ne peut manquer de plaire à toutes ſortes de Lecteurs. La troiſième, préſente une queſtion importante ſur l'état des Juifs, jugée par le Parlement de Nancy.

M. Désessarts est le Rédacteur de ces trois caufes. La quatrième eft un procès criminel fur des couplets faits contre l'honneur & la réputation d'une femme de qualité. Cette affaire renferme les circonftances les plus fingulières. Un Journal auffi piquant, mérite le fuccès qu'il a. Il formera dans la fuite un des recueils les plus intéreffans que nous ayions fur la Jurifprudence. Pour le rendre plus utile, les Rédacteurs viennent d'annoncer qu'ils donneront au public une table raifonnée des matières de tous les volumes qui auront paru jufqu'au premier Janvier 1777. Ils expliquent les motifs qui les déterminent à faire imprimer cette table féparément, dans un avertisfement qui fe trouve au commencement du volume qui vient de paroître, & que nous allons copier *.

Plusieurs de nos Soufcripteurs (difent-ils) nous ont demandé une table alpha-

* MM. les Avocats des Parlemens de Province qui voudront faire inférer dans ce Journal des affaires, dans lesquelles ils auront fait des Mémoires imprimés, font priés de les envoyer, francs de port, à M. Désessarts, & d'y joindre une copie des Arrêts qui les auront jugés. Les Rédacteurs s'emprefleront d'en rendre compte.

NOVEMBRE 1776. 159

bétique & raisonnée des matières contenues dans les volumes qui ont paru jusqu'ici. La variété & l'importance des questions répandues dans notre ouvrage, exigent ce secours. Nous aurions prévenu le desir de nos Souscripteurs, si nous n'avions été arrêtés par les conditions que nous nous sommes imposées dans notre *Prospectus*, de fournir douze volumes de causes par an. Nous leur proposons donc de leur donner la table de tout ce qui aura paru jusqu'au premier Janvier 1777. L'abondance des matières ne permet pas de la renfermer dans un volume moindre que dix, douze à quinze feuilles, & d'un caractère beaucoup plus fin que celui du corps de l'ouvrage. Ainsi ceux qui voudront se procurer ce volume séparé, auront la bonté d'en prévenir M. Désessarts en renouvelant leur souscription, & de lui faire tenir la somme de 3 livres pour ce volume, & il leur parviendra franc de port dans le courant du mois de Juin 1777.

MM. les Souscripteurs sont également priés de renouveler leur souscription dans le mois de Décembre, afin de fixer le tirage des exemplaires, & d'en donner l'avis, franc de port, à M. Désessarts,

Avocat au Parlement , rue de Verneuil ,
la troisième porte cochère avant la rue de
Poitiers ; ou au sieur Lacombe , Libraire ,
au bureau des Journaux.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

*ESSAIS historiques sur les modes & sur
le costume en France ; nouvelle édition ,
pour servir de supplément aux Essais his-
toriques sur Paris , par M. de Saint Foix.
A Paris , chez Costard , rue Saint Jean-
de-Beauvais ; 1 vol. in-12 br. 1 l. 10 s.*

*Le petit Magasin des Enfans , ou les
étrennes d'un père , &c. contenant un
cours complet & précis d'éducation , mis
à la portée des enfans des deux sexes ,
avec les notions les plus exactes & les
plus lumineuses sur la religion , la géo-
graphie , l'histoire , la morale , l'histoire
naturelle , &c. suivi d'un abrégé de l'his-
toire des Dieux & des Héros de la Fable ;
3 vol. in-24 br. chez le même.*



ACADÉMIES.

I.

BESANÇON.

L'ACADÉMIE des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon a tenu sa séance publique le 24 Août 1776, au palais de Grandville pour la distribution des prix. M. l'Abbé Talbert, Président de l'Académie, ouvrit la séance par un beau discours où il rappelle la gloire de la province & de la capitale de Franche Comté, par les Grands-Hommes qui en sont sortis, qui se sont distingués dans tous les genres de mérite. M. le Président fit ensuite la réception annuelle des Académiciens; de M. le Comte de Scey, Maréchal de Camp, & de M. Clerc, ci devant Médecin des Armées du Roi, en Allemagne, &c. Ensuite, on rendit compte des Ouvrages qui ont concouru pour les prix. Depuis deux années, l'Académie demandoit aux Orateurs de développer cette importante vérité : *Combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur*

des Etats. Trente cinq concurrens sont entrés dans la carrière , mais un seul a remporté les deux prix destinés à l'éloquence , qui devoient être réunis ou divisés , selon le mérite des Ouvrages. Le discours de M. l'Abbé de Moï , Grand-Vicaire de Verdun , Curé de S. Laurent , à Paris , laissoit trop de distance entre lui & ses rivaux , pour que l'Académie pût lui en assimiler aucun. Son discours , suivant le témoignage de ses Juges , offre à la fois une expression précise & forte , le coloris le plus brillant , un style animé par les images , une chaleur soutenue , & cette heureuse variété de tours , sans laquelle les plus grandes beautés languissent. L'*Accessit* du prix d'éloquence a été accordé au P. Prudent , Capucin.

M. le Président a ensuite annoncé que le prix de dissertation avoit été adjugé à Don Vincent de l'abbaye de S. Remi , à Reims. Il s'agissoit de montrer *quelle a été l'autorité des Empereurs dans les Gaules, après l'établissement des Barbares ?*

L'Académie avoit proposé pour sujet des Arts en 1774 : *La possibilité d'établir des moulins à vent , ou des moulins à bateaux dans les environs de Besançon , eu égard à l'impétuosité des vents , & à la*

NOVEMBRE. 1776. 163

lenteur de la rivière. Un Auteur anonyme a obtenu un des prix réservés, & l'autre a été partagé entre le sieur Puricelli, & le sieur Loisean, Architecte de Paris. Enfin, l'*accessit* a été décerné au plan d'une roue horizontale de moulin à vent, proposé par le sieur Leguin, originaire de Franche-Comté, & résident à Paris.

La séance a été terminée par l'annonce des sujets des prix pour 1777.

Le premier, fondé par M. le Duc de Tallard, consiste en une médaille d'or de la valeur de 350 liv.

Le discours aura pour objet d'établir *comment l'éducation des femmes pourroit contribuer à rendre les hommes meilleurs ?* L'étendue de l'Ouvrage doit être d'environ une demi-heure de lecture.

Le second prix, également fondé par M. le Duc de Tallard, consiste en une médaille d'or de 250 liv. & est destiné à une dissertation littéraire. Il sera donné à *la meilleure Notice des monumens Romains qui existent dans le comté de Bourgogne.* Les Auteurs se dispenseront de traiter la partie des voies anciennes, sur lesquelles l'Académie a des éclaircissemens suffisans. La dissertation sera d'environ trois-quarts d'heure de lecture, sans y comprendre les pauses.

164 MERCURE DE FRANCE.

Le troisieme prix, fondé par la ville de Besançon, consiste en une médaille d'or de la valeur de 200 liv. destiné à un Mémoire sur les Arts.

L'Académie a déjà demandé: *Quelles sont les causes & les caractères d'une maladie qui commence à attaquer plusieurs vignobles de Franche Comté, les moyens de la prévenir ou de la guérir.*

Les Ouvrages seront adressés, francs de port, à M. Droz, Conseiller au Parlement, Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier Mai 1777.

Pour faciliter les recherches & les expériences des personnes qui se livrent à la partie historique & aux arts, l'Académie propose les sujets suivans pour l'année 1778.

Le prix des Arts sera donné au meilleur Mémoire sur la Minéralogie d'un Bailliage de la Franche-Comté.

Pour l'Histoire, on demande: *Quelle est l'origine des droits de main-morte dans les provinces qui ont composé le premier royaume de Bourgogne.*

Les Auteurs sont invités d'indiquer exactement les lieux dans lesquels se trouvent les substances minérales ou fossiles dont ils parlent, d'aviser aux moyens d'en tirer le parti le plus avan-

NOVEMBRE. 1776. 165
tageux, & de joindre à leurs Ouvrages
des échantillons bien étiquetés de ce
qui pourra mériter une attention plus
particulière.

I I.

N I S M E S.

L'Académie de Nîmes a tenu sa séance
publique le 14 Juin 1776.

M. de Vallongue, directeur, en a fait
l'ouverture, par un discours dans lequel
il a prouvé, par le tableau des progrès
des Sciences & des Arts, depuis leur
première invention, jusqu'à nos jours,
que le principe qui agit dans l'homme,
est essentiellement différent du principe
qui agit dans les autres animaux; & que
la perfectibilité indéfinie dont la raison
humaine est douée, oblige de la placer
dans un ordre supérieur à celui de l'instinct
aveugle & borné qui anime les
brutes,

M. de Génas, Chancelier, a rendu
compte des divers ouvrages de prose &
de poésie, qui ont été lus, pendant le
cours de l'année, dans les séances par-
ticulières de l'Académie, dont les prin-
cipaux sont :

Un mémoire sur l'analogie des fluides nerveux , électrique & magnétique , par M. l'Abbé Paulian.

Une dissertation sur les causes du froid que l'on ressent sur le sommet des Montagnes , après avoir éprouvé le chaud dans les vallons qui sont à leur pieds ; par le même.

Une fable allégorique , de M. de Neuillé.

Divers morceaux de poésie italienne de M. de Verot.

Diverses pièces de poésie françoise , de M. Imbert.

Observations sur la distribution des eaux de la fontaine de Nîmes , & sur les moyens de remédier à quelques inconvéniens , par M. de Génas.

Un mémoire sur les communaux du Diocèse de Nîmes , par le même.

L'Eloge historique de Quesnay , par M. le Comte d'Albon.

Une lettre du même à M. de B... sur le commerce , les fabrications & la consommation des objets de luxe ;

Un dialogue entre un Economiste & un Fabriquant de Lyon ; pour servir de réponse à la lettre de M. le Comte d'A ... à M. de B... sur le commerce ,

NOVEMBRE. 1776. 167

les fabrications & la consommation des objets de luxe , par M. Vincens.

Des observations sur les loix de Lycurgue , par M. Lecoinge de Marcillac.

Un drame intitulé *Arétine* , par le même.

Des observations sur l'inoculation Suttonienne , par MM. Nicolas , de Grenoble & Razoux , Docteurs en Médecine.

Des notices, & un extrait de l'Histoire de la Ville de S. Gilles , par M. Razoux.

Une dissertation sur les vœux des Romains , par M. Meynier.

L'Eloge de M. Berard de l'Académie de Nîmes , par M. Girard.

Réflexions sur le projet de faire un nouveau cadastre en Languedoc , par M. de Vallongue.

Un Mémoire sur le projet d'un canal de navigation de Nîmes au Rhône & à la mer , par M. Tempie.

M. de Génas a analysé la plupart de ces ouvrages : en faisant l'extrait du dernier , il a parlé de la commission nommée par le gouvernement , pour l'examen des canaux qu'il seroit utile de construire dans le royaume ; il a fait l'éloge du Roi ; celui des Ministres , de

168 MERCURE DE FRANCE.

M. l'Archevêque de Narbonne, Président des Etats de Languedoc; de M. le Comte de Périgord, Commandant, & de M. de S. Priest Intendant de la même Province; & celui de M. l'Evêque de Nîmes, comme chef de l'administration politique de son Diocèse.

Après le résumé de M. de Génas, M. Seguiet, secrétaire perpétuel, a proclamé l'Ouvrage qui a remporté le prix de cette année, & annoncé le sujet de celui de l'année prochaine, par le programme ci-joint.

La séance a été terminée par la lecture de l'ouvrage couronné.

A la suite de la séance de l'Académie, M. l'Evêque de Nîmes présidant, comme protecteur, a distribué divers prix que le sieur *Maumenet*, Maître d'Ecriture, avoit proposés à ses Elèves, au jugement de l'Académie.

L'Académie avoit proposé pour le sujet du prix de l'année 1776, l'*Eloge d'Esprit Fléchier Evêque de Nîmes*. Elle l'a décerné à l'Ouvrage qui a pour devise: *Personne ne savoit mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'il estimoit. Fléch. Oraif. Funéb. de Mont.* dont l'Auteur est M. *Trinquelague*, Avocat en Parlement, résident à Nîmes.

Parmi

Parmi les Ouvrages envoyés au concours, l'Académie a distingué celui qui a pour devise : *l'Eloge d'un grand homme est mon premier ouvrage*. Cette pièce, annoncée comme l'essai d'un jeune Auteur, contient plusieurs morceaux qui décèlent un talent digne d'être encouragé par de justes éloges.

L'Académie propose, pour le sujet du prix de l'année 1777, cette question :

Quels sont les moyens les plus simples & les moins dispendieux de rendre les Moulins du Languedoc, propres à la mouture économique ?

Le prix de 300 liv. sera délivré, & l'ouvrage qui l'aura mérité sera lu, à la Séance publique du mois de Juin 1777.

Les paquets seront adressés, francs de port, à M. SEGUIER, Secrétaire perpétuel de l'Académie. Ils ne seront pas reçus après le 31 Mars 1777.

Chaque Auteur mettra une devise à la tête de son Ouvrage; il y joindra un billet cacheté, qui contiendra la même devise, son nom & le lieu de sa résidence.

Les Membres de l'Académie, les Associés & les Auteurs qui se seront fait connoître *directement ou indirectement*, ne seront pas admis au concours.

H

170 MERCURE DE FRANCE.

L'Académie donnera encore dans la Séance publique de 1777 , la Médaille pour le prix d'Agriculture , annoncé dans le Programme de l'année dernière.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE continue les représentations d'*Euthyme & Lyris*, nouveau Ballet héroïque en un acte ; celui d'*Arneris*, acte des Fêtes de l'Hymen , & le Ballet pantomime d'*Apelles & Campaspe*.

D É B U T S.

Mademoiselle LAURENCE, élève de l'École de musique de l'Opéra , a débuté le 24 Septembre , par le rôle de *Théodore* de l'Union de l'Amour & des Arts. Elle est d'une figure agréable & d'une taille élégante ; sa voix est brillante & étendue. Le genre de son talent paroît la destiner aux premiers rôles, si elle peut acquérir , par l'étude & par l'habi-

NOVEMBRE. 1776. 171
tude du théâtre, plus de sûreté dans
son chant, & plus d'assurance dans son
jeu.

Mademoiselle de MONVILLE a débüté
le même jour par l'ariette de M. le
Berton : *Vous à qui deux beaux yeux*
assurent la victoire : elle a rendu ensuite
avec succès le rôle de l'Amour dans l'acte
d'Euthyme. Le genre de ces rôles paroît
convenir à sa figure & à son talent. Sa
voix est foible, mais légère. Sa pronon-
ciation est nette & facile : elle chante
avec précision.

COMÉDIE FRANÇOISE.

On a remis à ce théâtre *Rome & Juliette*
Tragédie nouvelle de M. Ducis. Elle a
été revue avec plaisir, & jouée avec
succès ; mais non pas autant que par
les premiers acteurs qui en ont établi les
rôles dans l'origine.

On a joué, le 10 d'Octobre, sur le
théâtre de la Cour à Fontainebleau, *Zuma*,
Tragédie nouvelle de M. Lefevre. Le sujet

Hij

172 MERCURE DE FRANCE.

est tout entier d'invention. Il n'a pas eu un succès complet ; mais il pourra en avoir un à Paris , lorsque l'Auteur aura fait les changemens convenables , que la représentation lui a indiqués. Il y a dans cette Tragédie des situations fortes & intéressantes. Les vers en sont faciles & souvent très-heureux.

Lorsqu'on dit à Pizarre , en parlant des Péruviens :

Leur nombre à chaque pas semble ici s'augmenter ;
il répond :

Allons ; il faut les vaincre & non pas les compter.

Il s'écrie , en parlant de l'hospitalité qu'il a trouvée chez Zuma :

Tant le cœur des mortels que rien encor n'altère ,
Sorte de la bonté le divin caractère.

D. A. B. Q. R.

M. Clavareau le jeune , fils d'un Comédien , qui se destinoit d'abord à la peinture , & qui n'avoit encore paru sur aucun théâtre , a débuté à la Comédie Française par le rôle de *Daryiane* dans

NOVEMBRE. 1776. 173

Mélanide, & par celui de *Lindor* dans *Heureusement*. Cet acteur jeune & de taille moyenne, a un organe agréable, & joue avec feu & intelligence. Il peut se rendre utile à ce théâtre, en étudiant son art, & en perfectionnant les moyens que la nature lui a donnés pour saisir la vérité & l'esprit de ses rôles.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens n'ont rien donné de nouveau; mais on attend des pièces nouvelles sur leur théâtre, après le voyage de Fontainebleau. Plusieurs sujets se préparent aussi à débiter.

Mademoiselle Colombe a soutenu l'intérêt du spectacle pendant le voyage de Fontainebleau, & paroît tous les jours perfectionner ses talens. On ne peut désirer une voix plus belle, plus brillante & plus étendue; plus de goût pour le chant; plus d'énergie & d'expression dans le pathétique; plus d'adresse & d'art dans les traits difficiles, avec un jeu plus vrai, plus sensible, embelli par une figure noble & intéressante.

H ij

174 MERCURE DE FRANCE.

On doit aussi de justes éloges au zèle de Madame Dugazon & de Madame Moulinghen qui remplissent avec beaucoup d'intelligence & de chaleur tous les rôles qui leur sont confiés.

M. Julien s'est rendu maître de son chant, & y fait tous les jours des progrès sensibles & brillans.

On desireroit voir plus souvent M. Meunier, acteur aimé du Public, & qui est en droit de lui plaire par l'agrément de sa figure, par la beauté de son organe, par son goût pour le chant, par l'intelligence de son jeu, & par le zèle étudié qu'il fait voir dans le trop petit nombre de rôles qui lui sont confiés.

*LETTRE de M. Floquet à M. Grétry,
datée de Florence le 13 Septembre 1776.*

Je profite, Monsieur, d'un moment heureux & très-agréable pour avoir l'honneur de vous écrire, & pour vous faire mon compliment sur le succès que vos opéra ont en Italie. Il vient de passer à Florence une troupe de Comédiens François qui ont joué Lucile, les deux Avars, Zémire & Azor, &c. avec un succès étonnant. Zémire & Azor sur-tout a fait fanatisme, quoique représenté sans décorations & par des Chanteurs

médiocres. On vous met ici au-dessus de tous les Maîtres qui ont travaillé dans ce genre. M. de Marquis de Ligniville, parent du Grand-Duc, & grand *contrepuntiste*, m'a dit, étant à dîner chez lui, qu'un seul morceau de Zémire & Azor acheteroit tous les opéra comiques italiens qui ont été faits depuis trente ans. On a trouvé tous vos motifs charmans, & vos airs remplis de graces, d'expressions & du plus beau pathétique, selon la situation. Le quatuor de Lucile a été recommencé trois fois, avec des applaudissemens étonnans. Je vous rends, Monsieur, les choses telles qu'elles se sont passées. Vous devez des remerciemens *al signor Rutini*, Maître de Chapelle de cette Cour, & homme de beaucoup de mérite, qui a fait toutes vos répétitions avec la même exactitude que si les ouvrages lui eussent appartenus; & les jours de représentations, il s'est mis lui-même au clavecin pour faire aller l'orchestre. On traduit Zémire & Azor en Italien, & je crois que sous peu de temps on verra cet opéra sur tous les Théâtres de l'Italie. Mon intention seroit que vous fîssiez mettre cette lettre dans les papiers publics, afin que notre chere Nation soit convaincue que nous avons de la belle musique en France, & qu'il est assez inutile qu'on se tue à faire traduire des opéra italiens, tandis que l'Italie elle-même traduit nos ouvrages. Jouissez de vos succès. On parle de vous sans cesse dans ce pays, & l'Italie vous réclame comme un de ses enfans. Je suis presque à la fin de mon voyage, que j'ai tâché de faire avec tout le fruit possible. Puissé-je, comme vous, Monsieur, continuer de plaire à ma Nation, & mériter le suffrage de l'Europe entière, qui applaudit à vos productions.

H iv

J'ai l'honneur d'être , avec la plus parfaite considération , &c.

F L O Q U E T.

N. B. Ainsi voilà les Pièces mises en musique par M. Grétry adoptées & traduites en Italie , comme elle l'étoient déjà en Allemagne , en Flandres , en Suede , en Russie , en Hollande , &c. Rien sans doute ne prouve mieux que cet illustre Compositeur parle dans la musique la langue universelle des Nations , qui est par-tout celle de la belle nature , de la déclamation & du sentiment. On a sur-tout éprouvé en France , qu'aucun Musicien n'a jamais rendu avec plus d'intelligence la prosodie de notre langue , & n'a mieux saisi l'énergie des passions & le pathétique du sentiment. Ce Compositeur a d'ailleurs une facilité & une ardeur dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de la musique. A peine âgée de trente-trois ans , il a déjà fait en peu de temps un fonds considérable de Pièces à la Comédie Italienne ; & assurément il est appelé , il faut le dire , à former un nouveau fonds au Théâtre de la musique nationale , ayant l'intelligence du récitatif *parlé & déclamé* , une fécondité prodigieuse pour les motifs de chant , un génie qui se plie à toutes les expressions , à tous les tons du cœur & de l'esprit , & un talent décidé pour la musique d'orchestre , & pour les airs neufs & piquans des ballets. Mais il faut que l'on daigne faire attention à cet Artiste célèbre qui est parmi nous , & qui a fait suffisamment ses preuves. Nous savons qu'il est tout prêt de se rendre à des invitations honnêtes & propres à l'encourager. Au reste nous disons ceci , sans son aveu , & pour prévenir à cet

égard les justes reproches que les Etrangers & la postérité, qui ne considèrent ni les petits intérêts, ni les égards personnels, pourroient faire de l'oubli d'un génie aussi fécond & aussi universel.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Copie du Prospectus de quatre Estampes nouvelles.

LA parabole est une manière de s'expliquer par allégorie & similitude, sous laquelle on cache quelques maximes importantes. L'on s'en sert pour rapprocher les idées intellectuelles, de l'évidence des sens.

Dans l'art de communiquer les pensées, & singulièrement celles qui sont purement intellectuelles, l'attitude immobile qui met l'intention en action, passe pour, & est réellement, l'instrument le plus stérile.

C'est précisément par des paraboles

H v

exprimées par des attitudes , que l'Auteur des tableaux Rivèriens a essayé de peindre & de représenter , tant aux yeux qu'à l'esprit , un Poëme de science morale , civile , politique & naturelle. Il a destiné cet ouvrage à l'instruction virile & à l'agrément. Il l'a distribué en quatre tableaux dont voici le sujet :

L'ancien , le moderne , & l'éternel système général du monde.

L'Asyle moral.

Le Satyre-Vestale.

La Vie & l'Æconomie de l'univers.

Cet ouvrage présente plusieurs points de vue , soit à l'égard du mécanique de la poésie , soit à l'égard des idées qu'il rend.

L'Auteur n'a voulu que donner en quelque sorte un corps aux idées , & le moyen de récomposer la raison. Les connoisseurs spéculatifs décideront s'il a rempli son objet ; & leur jugement , en le classant où il doit être , caractérisera son être.

Chez Alibert , Marchand d'estampes dans le jardin du Palais Royal , on trouve les estampes gravées d'après les susdits tableaux originaux , pour le prix de 30 livres les quatre.

NOVEMBRE. 1776. 179

I I.

Portrait de Charles Frey de Neuville,
Prédicateur du Roi, né en 1693, mort
en 1774, gravé, format in-12, par Bradel;
prix, 12 sols. Chez l'Auteur, rue
des Sept-Voies, au Collège de Fortet,
près Sainte-Geneviève.

I I I.

Deux Estampes allégoriques, représentant
le Roi & la Reine, dessinées par
Cochin, gravées par Longueil; prix
chaque estampe 3 liv. A Paris, chez l'Au-
teur, rue de Sèvre, vis-à-vis les Incura-
bles; & chez Basan, rue Serpente.

I V.

Carte de Navigation.

Nouvelle carte réduite de la manche
de Bretagne en trois feuilles, seconde
édition, corrigée, & considérablement
augmentée; par le sieur Degaulle de
l'Académie des Sciences de Rouen, &
Professeur d'hydrographie au Havre.

H v j

130 MERCURE DE FRANCE.

Cette carte , dont l'utilité est reconnue par les premières Académies du Royaume , & confirmée par l'expérience journalière des Marins , se trouve au Havre , chez l'Auteur ; & à Paris , chez Dezauche , Graveur , rue Saint-Severin , en face de celle de la Harpe , où les Marchands de Province & autres pourront s'adresser.

N. B. L'on trouve chez le sieur Degaulle au Havre , toutes les cartes hydrographiques du dépôt , & généralement tout ce qui concerne le pilotage.

V.

Le sieur Louis d'Agoty , Graveur de la Reine , vient de mettre au jour une Estampe gravée dans un nouveau genre , imitant le dessein le plus fini , représentant le portrait de la Reine en pied , avec le costume d'après le tableau original peint par le sieur d'Agoty l'aîné , Peintre de Sa Majesté.

Dans le fond du tableau est un Minerve tenant le médaillon du Roi ; ensuite un rideau de velours qui rompt cette architecture , & qui forme une masse d'ombre pour faire avancer la figure ; un riche fauteuil sur lequel le rideau vient se grou-

NOVEMBRE. 1776. 181

per. Sur le devant du tableau, est une table couverte d'un tapis & coussin, où est posée la couronne : on y a joint des roses & des lys ; un globe terrestre est sur cette même table, vu en perspective, de façon que S. M. a la main posée sur la France ; ce qui donne de l'action au sujet. Une harpe se trouve groupée plus avant avec un tabouret & un livre de musique ouvert. Tous ces objets, qui se trouvent sur le devant du tableau, ne recevant la lumière que par échappée, laissent jouir la figure en entier de tout son effet. La lumière venant du fond, par gradation, & ne prenant sa vivacité que sur les objets avancés : ce tout ensemble rend parfaitement l'illusion de la peinture. Cette estampe a été présentée & gravée avec l'agrément de Sa Majesté.

On la distribuera au public à la fin du mois de Novembre prochain sans faute. Les personnes qui se seront fait inscrire, tant Marchands de Province que de Paris, seront servies les premières. L'Auteur va graver le Roi, dont on fera la distribution, à la fin de Mars prochain, à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine ; chez Alibert, Marchand d'estampes dans le Palais Royal ; au Bureau Royal de la

182 MERCURE DE FRANCE.

correspondance générale , rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur , où l'on trouve aussi tous les ouvrages de MM. d'Agoty père & fils ; & chez Blaiseau , Marchand d'estampes à Versailles. Prix de l'estampe , 12 liv. en feuille , & 24 liv. montée sous verre.

M U S I Q U E.

TROIS Symphonies à premier & second dessus , alto , Basse ; deux Hautbois obligés , & deux Cors *ad libitum* , dédiées à Monseigneur le Prince de Rohan Guéménée , Grand Chambellan de France ; par M. A. Guénin , œuvre IV. Prix , 7 liv. 4 sols. A Paris , chez l'Auteur , rue des Moulins , butte Saint-Roch , maison de M. Perard , Architecte , & aux adresses ordinaires ; en Province , chez les Marchands de musique.



P E I N T U R E.

COLLECTION de tableaux, figures, bustes & vase de marbre & de bronze, de porcelaines anciennes & modernes, de meubles précieux, &c. provenans du cabinet de feu M. Blondel de Gagny, Trésorier général de la caisse des amortissemens. Cette collection est bien connue des artistes & des amateurs. Le propriétaire, feu M. Blondel, se faisoit un plaisir de leur ouvrir son cabinet, & il les accueillait avec cette complaisance & cette urbanité qu'inspire le commerce des arts, lorsque, comme M. Blondel, on recherche leurs productions plutôt par goût & par amour que par manie ou une puérile ostentation. Sa collection de tableaux est particulièrement riche en tableaux de l'école de Flandre & de France. Les porcelaines offrent des morceaux uniques, ou du moins très-difficiles à se procurer, vu leur ancienneté. On peut remarquer encore dans cette collection des vases d'un très-beau galbe, & de marbres les plus précieux, très-propres par consé-

quent à la décoration des galleries & des salons. Le Catalogue de cette riche collection, dont la vente est annoncée pour le dix du mois de Décembre prochain, & jours suivans, a été dressé par Pierre-Remi, Peintre, & se distribue à Paris, chez Musier père, Libraire, quai des Augustins; à Amsterdam, chez Pierre Fouquet; à Londres, chez Thomas Major, Graveur du Roi; & à Bruxelles, chez M. Danoot, Banquier.

*Réponse * de M. le Chevalier Gluck à un écrit que le sieur Framery a fait paroître dans le Mercure de France du mois de Septembre 1776.*

Il y a dans le Mercure de France du mois de Sept. 1776 une lettre d'un certain sieur Framery au sujet de M. Sacchini, lequel seroit fort à plaindre, s'il avoit besoin d'un tel défenseur pour soutenir sa réputation. Presque tout ce que M. Framery s'avise de dire sur M. Gluck, sur M. Sacchini & sur M. Milico, est faux. L'Alceste italienne de M. Gluck n'a jamais été représentée ni à Bologne, ni en aucunes autres Villes de l'Italie, à cause de la difficulté de l'exécution, si M. Gluck n'est pas présent pour guider son ouvrage.

Il ne l'a donnée qu'à Vienne en Autriche en

* Nous copions exactement la lettre de M. le Ch. Gluck,

1768. A la reprise de cet opéra, le sieur Milico chanta le rôle d'Admète. Il est vrai que M. Sacchini a inséré le passage contesté dans son air : *Se cerca, se dice el* ; cette phrase musicale se trouve dans l'*Alceste* italienne de M. Gluck : *Ah! per questo già stanco mio evore*, imprimé à Vienne en 1769 ; nous dirons de plus qu'il y a un autre passage sur la fin du même air, pris de *Paride ed Helena*, de l'air : *Di Scordami*, imprimé aussi à Vienne. M. Framery ne fait pas qu'un Compositeur italien est très-souvent forcé de s'accommoder au caprice & à la voix du Chanteur, & c'est le sieur Milico qui a obligé M. Sacchini à insérer les susdites phrases dans son air ; c'est ce que M. Gluck lui-même a reproché à son ami Milico : car alors M. Gluck n'avoit pas encore donné son *Alceste* à Paris, mais il avoit l'idée de l'y donner. M. Sacchini, génie comme il est, & plein de belles idées, n'a pas besoin de piller les autres ; mais il a été assez complaisant envers le Chanteur pour emprunter ces passages, où le Chanteur croyoit qu'il brilleroit le plus. La réputation de M. Sacchini est établie depuis long temps : elle n'a nullement besoin d'être sauvée ; mais peut-être qu'on la diminue en parodiant ses airs faits pour la langue italienne, sur des paroles françaises, vu la différence entre les deux mélodies & les deux prosodies. M. Framery, comme homme de lettres, pourroit bien faire quelque chose de mieux, que de confondre ainsi le caractère national des François & des Italiens, & de mettre en usage une musique hermaphrodite, en parodiant des airs qui, quoique soufferts dans l'opéra-comique, ne sont pas convenables pour les grands opéra.

Cours d'Histoire Naturelle & de Chymie.

M. BUCQUET, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur de Pharmacie, Professeur de Chymie, Censeur Royal, commencera ce cours le Mercredi, 13 Novembre 1776, à onze heures précises du matin. Il continuera les Lundi, Mercredi, Vendredi de chaque semaine à la même heure, en son laboratoire, rue de la Monnoie, vis-à-vis la rue Baillette.

On trouvera chez Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Augustins, les ouvrages nécessaires pour suivre ce cours.

Cours de Langue Angloise.

M. ROBERTS, Professeur de Langue Angloise, commencera son cours le 21 de ce mois, & le continuera, l'espace de quatre mois, à onze heures & demie du matin, les Lundi, Mardi, Jeudi & Samedi de chaque semaine.

NOVEMBRE. 1776. 137

On commencera par expliquer mot à mot, autant qu'il est possible, l'Histoire d'Angleterre, par Lord Lyttleton; ensuite on passera à la lecture des meilleurs Poëtes Anglois, dont on choisira les plus beaux endroits. Après le premier mois, M. Roberts dictera en Anglois, pour faciliter & rendre familière la prononciation de cette Langue, des morceaux tirés des meilleurs Auteurs de sa Nation, tant Philosophes qu'Historiens. Vers la fin du cours, on s'appliquera aux phrases familières de la Langue, ou à la conversation, parce que ce n'est que savoir une Langue à moitié, que de l'entendre sur les livres. M. Roberts se flatte que quelques heures passées par semaine avec les grands hommes d'Angleterre, ne sauroient que plaire & instruire en même temps.

Il faut se faire inscrire d'avance : le prix pour tout le cours est de deux louis chez M. Tourillon, Tapissier, rue Pavée Saint-André-des-Arts, à Paris.



*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

LE sieur Jean-Pierre Tricard annonce qu'il a trouvé le moyen de faire des Marche-pieds à mouvemens pour les voitures à l'Angloise, qui descendent & remontent avec beaucoup de douceur, seulement par l'action d'ouvrir & fermer la portière de la voiture. Les personnes qui désireront les voir, pourront venir tous les jours chez le sieur Tricard, son père, rue Notre-Dame de Nazareth, au Marais.

II.

*LETTRE de M. Patte, Architecte, à
l'Auteur du Mercure, sur l'emploi du
mortier inventé par M. Lorie.*

Vous avez eu la bonté, Monsieur, d'insérer dans le Mercure, il y a environ deux ans, les détails de la composition

NOVEMBRE. 1776. 189

du mortier de M. Lornot, ainsi que la manière d'opérer sa manipulation ; & j'ai vu avec satisfaction que plusieurs personnes, avec le simple exposé que j'ai publié, avoient exécuté avec succès des travaux en ce genre, sans autre secours. Vous vous rappelez que tout le secret de la composition de ce mortier consiste à introduire dans chaque augée de mortier préparé à l'ordinaire, c'est-à-dire, avec un tiers de chaux, & deux tiers de sable, une certaine portion de chaux vive en pierre nouvellement cuite, & réduite en poudre. Cette portion de chaux vive doit varier à raison & de la qualité & de ce qu'elle est plus ou moins récemment crüe : elle est assez ordinairement le cinquième ou le sixième de la quantité de mortier mise précédemment dans l'auge. Il faut, pour juger de la dose en question, faire un essai préliminaire : s'il se fait quelques gerçures ou crévasses dans l'enduit d'essai, c'est une marque qu'on a mis trop de chaux vive : s'il reste mol quelque temps après avoir été employé, c'est une marque au contraire, qu'on n'en a pas mis assez.

Au surplus, Monsieur, malgré les expériences que l'on peut faire par soi-

même, s'il pouvoit rester encore quelque doute sur l'efficacité de cette découverte, voici de quoi pousser la conviction jusques dans ses derniers retranchemens. On vient de faire, par ordre de M. le Directeur des bâtimens du Roi, sur les voûtes de l'Orangerie de Versailles, que l'on avoit rejointoyées & enduites par-dessus avec le mortier en question, quatre bassins en différens endroits, que l'on a remplis d'eau; laquelle eau y a séjourné pendant six semaines, sans qu'il en ait filtré une goutte à travers lesdites voûtes. Cette épreuve a été faite sous les yeux de plusieurs architectes du Roi des plus expérimentés, lesquels ont donné en conséquence le certificat suivant:

« Nous Richard Mique, premier
 « Architecte du Roi, & nous Barthé-
 « lemi-Michel Hazon, Architecte du
 « Roi, Intendant Général des bâtimens
 « de Sa Majesté, & François Heurrier,
 « Architecte du Roi & Inspecteur Géné-
 « ral des bâtimens de Sa Majesté, soussi-
 « gnés; en vertu des ordres qui nous
 « ont été adressés par M. le Comte
 « d'Angivillers, Directeur & Ordon-
 « nateur Général des bâtimens du Roi »

NOVEMBRE. 1776. 191

» jardins , arts , académies & manufac-
 » tures royales , en date du 2 Septembre
 » de la présente année 1776 , par les-
 » quels il nous annonce avoir accédé à
 » la demande qui lui a été faite , de
 » former sur les paliers des escaliers de
 » l'orangerie de Versailles , des bassins
 » qui seroient remplis d'eau , & entre-
 » tenus ainsi pendant quelque temps ,
 » pour éprouver si le ciment de M. Lortot
 » en seroit traversé , & s'il en résulteroit
 » quelques filtrations à travers les voû-
 » tes qui sont au-dessous : que les bassins
 » ayant ainsi été remplis d'eau pendant
 » cinq à six semaines , il lui a paru inu-
 » tile de prolonger plus long-temps
 » cette épreuve ; & qu'en conséquence ,
 » pour constater ce qui s'est passé à cet
 » égard , nous faisons appeler en notre
 » présence le sieur Lemoine & les prin-
 » cipaux garçons employés dans l'oran-
 » gerie , à l'effet de savoir d'eux s'ils ont
 » apperçu dans les voûtes des escaliers
 » quelque suintement ou écoulement
 » d'eau , afin de faire part de leur ré-
 » ponse à M. le Directeur Général.
 » Nous soussignés , étant assemblés à
 » l'orangerie , le 7 Septembre 1776 ,
 » avons mandé le sieur Lemoine & le

» nommé Barbier , garçon de ladite orangerie , à qui nous avons donné con-
 » noissance des ordres qui nous ont été
 » adressés , & requis d'eux de nous dire
 » la vérité ; il résulte de leurs réponses ,
 » que quelque attention qu'ils aient
 » donnée , en fréquentant souvent l'oran-
 » gerie , ils n'ont apperçu aucune filtra-
 » tion dans les voûtes sous les pailiers ,
 » depuis que les bassins ont été formés.

» A Versailles , ce 7 Septembre 1776.
 » signés Mique , Hazon & Heurtier.

Ainsi , Monsieur , si l'on emploie désormais du mauvais mortier dans les bâtimens , c'est qu'on le voudra bien. Rien n'est plus sûr , qu'à l'aide du mortier-Loriot , qui lie indissolublement les pierres , il est possible d'opérer avec succès , nombre d'opérations qu'on regardoit ci-devant comme problématiques ; tels que des enduits de mortier très-solides dans des endroits humides , des bassins impénétrables à l'eau , des terrasses toutes d'une pièce , & comme si elles étoient formées d'une seule dalle de pierre la plus dure. Il est encore certain qu'on'en peut mouler des figures , des bas-reliefs & des vases pour les jardins , comparables pour la durée à ceux faits en pierre

pièce , & capables de résister à toutes les injures du temps : enfin il est propre pour tous travaux d'architecture dont on veut assurer la durée , & pour lesquels on se sert communément de plâtre , qui n'a , comme l'on fait , dans les extérieurs des maisons , qu'une existence passagère.

Tout le difficile sera peut-être d'engager la plupart de ceux qui dirigent les bâtimens , à en faire usage , & sur-tout nos praticiens ; car il y en a peu d'entr'eux , qui soient jaloux de la durée de leurs travaux : comme ils n'en répondent que pour dix ans ; qu'un bâtiment soit à refaire après ce terme , ou bien qu'on soit obligé de faire de grandes réparations , cela leur importe peu. D'ailleurs , plusieurs sont à peu près aussi entêtés dans leurs routines , que l'étoient autrefois les Irlandois qu'on ne put jamais persuader , par aucun raisonnement , de faire tirer leurs charues avec des harnois , parce que leurs pères avoient eu de tout temps l'habitude de les attacher à la queue des chevaux. On ne put les y contraindre que par la force. J'ai l'honneur , &c.

I I I.

Secrétaire Chinois.

Ce Secrétaire Chinois mécanique & portatif, de l'invention du sieur Royer, Maître Ecrivain-Arithméticien, à Versailles, rue des Frippiers, sert d'écrivoire & de porte feuille : il est très-léger, solide & utile à toutes sortes de personnes, & même à MM. les Militaires qui veulent écrire des lettres, des billers, & qui veulent dresser les différentes règles de l'arithmétique : soit que l'on soit à la campagne ou à la promenade, on le met dans la poche d'une veste ; & les dames le peuvent également porter dans une poche.

Ce Secrétaire Chinois est peint de différentes couleurs, avec un très-beau vernis à la manière de la Chine & du Japon, avec deux figures Chinoises qui représentent le sujet à quoi ce Secrétaire est destiné. Les couleurs sont vives & solides.

Il n'a que cinq ponces de long, trois ponces de large, & onze lignes d'épaisseur : il renferme un encrier fermant à

vis, huit feuilles de papiers à lettres, écrites ou non écrites, des plumes, un canif, un gratoir, du sanderaque, de la poudre, un cachet ordinaire ou pliant, du pain à cacheter, une règle, un compas, un crayon, un porte-crayon, de la cire d'Espagne, ou cire à cacheter, de la bougie, une petite bobèche pour mettre la bougie, un briquet qui est fait exprès d'un nouveau goût à la Française, une pierre à fusil, de l'amadou, des allumettes, & un étui qui est fait exprès, dans lequel on met ledit Secrétaire.

Le prix de ce Secrétaire, tout garni de ce qu'il renferme, est de 24 livres (excepté le cachet). Ce Secrétaire ne se trouve que chez l'Auteur.

Les personnes qui voudront se procurer ce Secrétaire Chinois, s'adresseront à l'adresse ci dessus indiquée.

Le sieur Royer prie les personnes de Province, & ainsi que de Paris, qui lui feront l'honneur de lui écrire, de faire affranchir leurs lettres, ainsi que le port de l'argent, jusqu'au bureau de la Poste aux lettres à Versailles. Il se charge de faire tenir ledit Secrétaire bien conditionné jusqu'aux frontières du Royaume,

soit par la diligence, la messagerie, ou autre commodité qu'on lui indiquera dans la lettre d'avis. On fera attention de faire inscrire son nom & son adresse sur la feuille de la Poste.

A N E C D O T E S.

I.

BELA III, Roi de Hongrie, étant mort, Emeric son fils lui succéda par le consentement général de la Nation qui eut la consolation, bien douce pour un peuple qui aime ses Princes, de voir son nouveau Roi répondre parfaitement à l'espérance qu'elle avoit conçue de son mérite & de ses rares qualités. L'ambition porta son frère André à cabaler; & aidé de quelques factieux, il osa aspirer au Trône, & en dépouiller Emeric. Celui-ci n'opposa que sa fermeté & son courage contre les rebelles devant lesquels il se présenta avec cette noble hardiesse que donne l'autorité légitime. Ayant mis la Couronne sur la tête, & pris pour toutes armes, son sceptre, il s'avança vers le camp

des Ligueurs , après leur avoir fait dire qu'il paroïsoit en leur présence , muni de la seule Majesté des Souverains respectables chez tous les peuples , & sans autres armes que celles de la justice de sa cause. Ce trait héroïque & si singulier désarma aussi-tôt les rebelles , dont André se vit abandonné : les troupes étrangères rappelées à son secours se dissipèrent , & cet ambitieux confus , étonné , n'eut plus d'autre ressource que d'implorer la clémence de son frère qui , en lui accordant sa grace , lui rendit aussi son amitié.

I I.

Lorsque Miss Anne Pitt , sœur de M. Guillaume Pitt , eut reçu une pension du Lord B... , son frère lui écrivit une lettre très-vive , dans laquelle il lui reprochoit avec dureté d'avoir accepté cette grace : « Je n'aurois jamais imaginé tant » de bassesse dans mon sang ; le nom de » Pitt , & le mot pension , ne sont point » faits pour aller ensemble ». Quelque temps après , le même Lord offrit une pension de 3000 liv. à M. Pitt , qui ne la refusa pas : sa sœur ne tarda point à en être informée , & elle lui envoya sur

Je champ une copie de la lettre qu'elle avoit reçue.

I I I.

Instruction d'un Ministre de la Marine au Commandant de la Flotte qui étoit à Toulon : « Vous sortirez de Toulon ; » vous rencontrerez les Anglois ; vous les » amarinerez , & vous les amenerez à » Toulon ».

I V.

On raconte un cas étrange de Charles VII ; c'est qu'étant à Bourges , ayant dit à un Cordonnier qui lui essayoit une paire de bottes , qu'il n'avoit point d'argent ; cet homme eut la dureté de les remporter.

V.

Rich , fameux Arlequin de Londres , sortant un soir de la Comédie , appela un Fiacre , & lui dit de le conduire à la taverne du soleil , sur le marché de Clarre : à l'instant que le Fiacre étoit prêt d'arrêter , Rich s'aperçut qu'une fenêtre

de la taverne, située au rez-de-chaussée, étoit ouverte, & ne fit qu'un saut de la portière dans la chambre : le Cocher descend, ouvre son carrosse, & est bien surpris de n'y trouver personne. Après avoir bien juré, suivant l'usage, contre celui qui l'avoit ainsi escroqué, il remonte sur son siège, tourne, & s'en va. Rich épie l'instant où la voiture repassoit vis-à-vis de la fenêtre, & d'un saut se remet dedans ; alors il crie au Cocher qu'il se trompe, & qu'il a passé la taverne. Le Fiacre tremblant retourne de nouveau, & s'arrête encore à la porte. Rich descend de voiture, gronde beaucoup cet homme, tire sa bourse, & lui offre son paiement. « A d'autres, M. le Diable, s'écria le » Cocher ; je vous connois bien ; vous » voudriez m'empaumer ; gardez, gardez » votre argent », A ces mots, il sonnette ses chevaux, & se sauve à toute bride.



A V I S.

*Poëles hydrauliques , économiques & de
santé.*

L'USAGE de se chauffer au feu d'une cheminée est presque généralement préféré à tout autre , comme plus commode & plus agréable ; le luxe même aujourd'hui y est pour quelque chose. Il est du bon ton d'avoir grand feu ; on s'y est accoutumé & l'habitude l'a rendu dispendieux , en ce que la plus grande partie de la chaleur se dissipant par la route de la fumée , il faut nécessairement une consommation de bois en raison de cette perte & de la grandeur de la chambre ; consommation qui augmente encore sans donner plus de chaleur , si on est obligé d'avoir des ventoules & des courans d'air , pour obvier à l'incommodité de la fumée , presque inévitable dans les grandes villes.

La manufacture de ces poëles , approuvée par l'Académie & par la Faculté de Médecine , est établie rue Basile , porte St Denis , maison de M. Blondeau , sculpteur de l'Académie de Saint Luc ; c'est l'unique dépôt où il faut s'adresser pour avoir ces poëles conformes au modèle présenté à l'Académie des Sciences.

A ladite manufacture on trouvera toutes sortes d'autres poëles , tant décorés que mécaniques , de toutes grandeurs & de toutes formes.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Patras, le 21 Août 1776.

DANS le courant du mois dernier, deux cents Albanois, passés inutilement en Morée pour y chercher du service, se sont emparés de plusieurs bateaux avec lesquels ils se sont portés à Zagouli, riche village du district de Corinthie, qu'ils ont pillé & saccagé, & dont ils ont emmené une trentaine de personnes, femmes ou enfans, qui ont été rachetés pour huit bourses.

De Tripoly, le 26 Août 1776.

Un courier expédié de Bingazi apporta, dans le courant du mois dernier, au Pacha de cette Régence, des dépêches qui l'informent que son frere Sidy Assan, Bey de Bingazi, de concert avec Ramadan Aga, Cheich de Mesurat, ayant attaqué les troupes & les habitans de Derme, les ont défaits; qu'il étoit mort de part & d'autre à peu près quatre cents hommes; que le Bey avoit enlevé une quantité considérable de bestiaux & de chameaux; qu'il avoit dépouillé les Arabes & leurs femmes, & que Ramadan Aga revenoit en cette Ville chargé de la partie du butin appartenant aux Pacha.

De Constantinople, le 6 Septembre 1776.

Une Sultane est accouchée, la nuit du 21 du
l. w

mois dernier, d'un fils qui a été nommé Sultan Méhémet. Cet événement a donné lieu à un donalma, qui a commencé le 26 & qui a fini hier. Il a été suivi, selon l'usage, de feux d'artifice sur mer pendant trois jours. Le Peuple a donné toutes les marques de la plus grande allégresse à la naissance de ce second rejeton de la ligne Ottomane.

De Pétersbourg, le 17 Septembre 1776.

Le Grand-Duc, accompagné du général Soltrikow & du général Ungern, Gouverneur de cette ville, partit le 9 pour Jambourg, où il devoit recevoir la Princesse de Wirtemberg, sa future épouse, qu'il a conduite le 11 à Czarko-Zelo, où cette Princesse a été reçue de l'Impératrice avec les témoignages de la joie la plus vive. Sa Majesté Impériale & Leurs Altesses Impériale & Sérénissime, arrivent ce soir ici pour y passer l'hiver.

Le 16, la Princesse de Wirtemberg a fait sa profession de foi, selon le Rit Grec, dans la Chapelle du Palais, où elle a été confirmée en présence de Sa Majesté Impériale, du Grand Duc & de toute la Cour : les onctions en usage, selon le même Rit, lui ont été administrées; elle a communiqué, pour la première fois, sous les deux espèces, des mains de l'Archevêque de Moscou, qui a célébré la messe, & la cérémonie a été faite par celui de Pétersbourg.

Le lendemain on fit les fiançailles du Grand-Duc avec la Princesse de Wirtemberg dans la Chapelle du Palais, en présence de l'Impératrice qui, en sortant, reçut les complimens de félicitation,

& ensuite dîna en public : Sa-Majesté Impériale n'avoit à sa table, élevée de trois marches, que le Grand-Duc & la Princesse de Wurtemberg : trois autres tables étoient dressées dans la même salle, l'une à droite pour les Dames de la première distinction, l'autre à gauche pour les hommes, & la troisième en face de l'Impératrice pour les Evêques ; d'autres tables étoient préparées dans les salles qui joignoient celle où a dîné l'Impératrice, pour les personnes qui n'ont pu être placées aux premières. Le soir, il y a eu bal paré à la cour & illumination dans toute la ville.

De Warsovie, le 5 Octobre 1776.

On apprend que le département de la Guerre doit éprouver beaucoup de changemens relatifs à la différence de la constitution future : celui de la Trésorerie qui doit subsister, est confié à des Membres du Conseil-Permanent, qui auront séance & voix délibérative à ce département. La nécessité d'une économie qui puisse faire cadrer par la suite la dépense avec la recette, opérera une diminution de moitié des appointemens de plusieurs places, portés trop haut à la vérité, par la Délégation précédente. En conséquence d'un nouvel arrangement, le Maréchal du Conseil-Permanent n'aura plus que 16000 florins de Pologne, les Conseillers 10 à 12000, les Grands Généraux & le Trésorier 60000, & le Vice-Trésorier 40000.

De Vienne, le 24 Septembre 1776.

On a publié dans le Palatinat de Presbourg une

Lvj

défense d'admettre aux vœux de religion aucun sujet de l'un & l'autre sexe, qui n'ait pas 24 ans accomplis.

De Carthagene, le 21 Septembre 1776.

Les deux frégates de Sa Majesté, la *Sainte-Euce* & la *Vierge des Carmes*, après avoir caréné dans ce port, en ont appareillé ce matin, faisant voile du côté de l'est. On dit que l'objet de leur mission est d'aller établir une croisière à la hauteur d'Alger contre les Corsaires de cette Régence.

De Livourne, le 13 Septembre 1776.

Il est arrivé à Porto Longone trois galères du Roi des Deux-Siciles, destinées à faire la course contre les Barbaresques.

De Londres, le 3 Octobre 1776.

Le Gouvernement a reçu, dit-on, des nouvelles qui portent que les deux frères ont pris jour pour l'attaque des lignes des retranchemens des Provinciaux devant New-York, leurs arrangements & leurs dispositions militaires étant prêts d'être achevés; qu'un corps de dix mille hommes, c'est-à-dire, le tiers au moins de l'armée, marchera vers les retranchemens la bayonnette au bout du fusil, sans avoir même les armes chargées pour prévenir toute confusion, qui pourroit être occasionnée par la témérité de nos troupes & nuire à l'entreprise; que le dessein du Général Howe est d'avoir deux colonnes à peu-près d'égale

force, ou pour appuyer le premier corps en cas de besoin, ou pour prendre les Provinciaux en flanc, si le désespoir leur faisoit tenter une sortie. Si ces dispositions sont vraies, comme on le pense, les premières nouvelles que l'on recevra ne peuvent être que funestes pour l'un ou l'autre des partis.

Le 10 de ce mois, le major Cuyler, premier aide de camp du général Howe, remit au lord Germaine des dépêches de ce Général, datées du 3 septembre, au camp de New-Town dans Long-Island, contenant les faits suivans :

Le 22 août, les troupes Angloises avec le corps des Chasseurs, commandés par le colonel Donop, & les Grenadiers Hessois, prirent terre près d'Utrecht dans Long-Island, sans aucune opposition; elle débarquerent avec quarante piéces de canon en deux heures & demie, soutenues par le sieur Hotham, chef d'escadre, & le lieutenant-général Clinton à la tête de la première division; l'armée s'étendit vers Utrecht & Gravesend jusqu'au village de Flad-Land. Le 25, deux brigades Hessoises avec le lieutenant-général de Heister, vinrent de l'île des Etats joindre l'armée, & le soir l'avant garde, sous les ordres du lieutenant-général Clinton, commença à s'avancer dans le pays pour ranger l'armée ennemie postée à Flat-Bush; le général Clinton fit halte avant le jour à un demi-mille d'un passage, dont il falloit s'assurer, & qui s'étend de l'est à l'ouest, à trois milles de Bedford; une de ses patrouilles en prit une des ennemis, composée d'Officiers. Le Général instruit que l'ennemi ne s'étoit pas emparé du passage, s'en rendit maître au point du jour, ainsi

que des hauteurs ; le lord Perci , qui commandoit le corps de l'armée , arriva aussi-tôt avec dix pieces de campagne , & les hauteurs étant passées , on fit halte pour le rafraîchissement des troupes , après quoi on se remit en marche : on arriva à Bedford vers les neuf heures du matin , près de l'arrière-garde de l'aîle gauche des ennemis ; où les dragons & les chasseurs commencerent à attaquer un gros d'Américains avec tant d'ardeur , que le général Howe fut obligé de modérer leur zele & de les faire retirer dans un chemin creux , où ils étoient hors de la portée de la mousqueterie.

Les différens détachemens tirés de l'armée du général Putnam, montoient , dit-on , à dix mille hommes , commandés par le major-général Sullivan & les brigadiers-généraux le lord Sterling & Udel ; on évalue leur perte à trois mille trois cents , tant tués , blessés , que prisonniers ou noyés ; on leur a pris cinq pieces de canon & un obus.

De notre côté , nous avons eu cinq Officiers & cinquante six , tant bas-Officiers que soldats tués ; douze Officiers & deux cents quarante-cinq , tant bas-Officiers que soldats blessés , un Officier & vingt grenadiers des soldats de marine pris par les ennemis ; dans les troupes Hessoises , un seul homme tué , trois Officiers & vingt-trois bas-Officiers & soldats blessés sans danger ; le lieutenant-colonel Monckton a reçu un coup de fusil à travers le corps : mais on croit que sa blessure n'est pas mortelle.

Le 25 au soir , l'armée s'avancant toujours , campa en face des retranchemens ennemis. Le 28 ,

on ouvrit une tranchée à trois cents toises de la redoute qu'ils avoient à leur gauche, & la nuit du 29 ils évacuèrent ces retranchemens dans le plus profond silence, & abandonnèrent l'île du Gouverneur, laissant leur artillerie & beaucoup de munitions.

Les ennemis sont toujours en possession de la ville & de l'île de New-York; ils y sont fortement retranchés, & paroissent déterminés à nous attendre de pied ferme de l'un & de l'autre côté du pont du Roi.

Une lettre du vice amiral Howe écrite au sieur Stephens, à bord de l'*Aigle* devant l'île Bedlous, dans la Nouvelle-Yorck, le 31 août, fait le détail de toutes les opérations pour concourir efficacement à la descente de l'armée dans Long-Island, & au succès qu'a eu cette entreprise combinée entre lui & le général son frere.

Le lord Sullivan, prisonnier à Long-Island, a, dit-on, été envoyé sur sa parole d'honneur à New-Yorck, pour informer les Provinciaux que s'ils ne se rendent pas à la première sommation des troupes du Roi, à leur approche de la ville, elle sera réduite en cendres.

On écrit du Canada que toute personne pouvant travailler, a été occupée à la confection de cinq cents bateaux, qui sont déjà tous prêts; mais qu'il en faut un plus grand nombre, & que l'on espere, vers le 10 ou le 12 de septembre, être en état de passer les lacs.

Il passe pour certain que le général Irwin a reçu, le 7 de ce mois, des nouvelles de l'Amérique qui portent que le lord Howe avoit envoyé aux Magistrats de New-Yorck une lettre par laquelle il

les sommoit de rendre la ville ou d'en sortir eux & tous les habitans, & que ces Magistrats lui avoient fait réponse qu'ils avoient ordre du Congrès de la défendre, & qu'en effet ils la défendroient jusqu'à la dernière extrémité; que si le lord Howe parvenoit à forcer leurs retranchemens, ils se retireroient dans leurs lignes, où ils seroient certains de lui opposer une résistance qui feroit échouer toutes ses mesures. Sur cette réponse, le Lord leur envoya un autre Parlementaire pour les informer qu'il avoit assemblé un Conseil de guerre, dont l'avis unanime étoit que si les Américains brûloient la ville de New Yorck, on donnât ordre aux troupes Britanniques de passer les prisonniers au fil de l'épée. La réplique des Américains fut que si le Conseil de guerre du lord Howe n'annulloit point sa résolution, & que si la Providence favorisoit leurs armes, ainsi qu'ils l'espéroient, les troupes royales devoient s'attendre aux représailles les plus sévères.

*Extrait d'une lettre de Portsmouth, du 11
Octobre.*

Différens vaisseaux partis de Québec le 8 septembre, nous ont appris qu'un corps d'environ cinq mille Américains ayant traversé le lac Chamblay, étoit débarqué dans le Canada à la Pointe-Ofare, à sept lieues environ de Saint-Jean; qu'ils avoient sur le lac seize bâtimens armés & un grand nombre de bateaux; mais qu'on espéroit, malgré cela, que l'armée royale traverseroit aussi le lac vers le 15 du même mois; ce qui impliqueroit contradiction avec la nouvelle du passage de cinq mille hommes, attendu qu'il est contre toutes

les regles de laisser des ennemis derriere soi, à moins pourtant que ce débarquement à la Pointe-Ofarc, ainsi que la traversée des lacs de la part des Insurgens, n'aient pu être ignorés des généraux Carleton & Burgoyne.

Il se répand un bruit assez général que New-Yorck est pris; mais il y a bien de l'apparence que ce n'est qu'une conjecture, & l'on ne peut se déterminer à croire ce fait que sur des nouvelles aussi authentiques que celle de la prise de Long-Island.

De la Haye, le 4 Octobre 1776.

On a mandé ici de Gibraltar par une lettre du 26 août, que deux frégates de Maroc, l'une de trente & l'autre de vingt six canons, s'étoient emparés à la hauteur des îles Canaries, d'un vaisseau Hollandois de vingt quatre canons & de trente six hommes d'équipage destinée pour Curaçao.

L'Ambassadeur d'Angleterre a renouvelé le 1^{er} de ce mois, par ordre du Roi son maître, la demande des défenses déjà faites, & qui est sur le point d'expirer, à tous les sujets de la République de fournir des munitions de guerre aux Colonies confédérées de l'Amérique septentrionales.

De Fontainebleau, le 19 Octobre 1776.

Le 14 de ce mois, le Roi a donné au Pere Maurice Mier, récollet, commissaire-général de la Terre-Sainte, de nouvelles lettres-Patentes de protection, permission & ordre pour les quêtes en faveur des Saints Lieux.

De Paris, le 21 Octobre 1776.

L'entrepôt général des cartes hydrographiques du bureau de la Marine, est présentement chez le sieur Buache, géographe ordinaire du Roi, rue du Foin St Jacques.

Le 10 de ce mois, l'Université de cette Ville, assemblée au Collège de Louis-le Grand, pour l'élection d'un nouveau Recteur, a élu d'un consentement unanime, le sieur Duval, professeur de philosophie au collège d'Harcourt, à la place du sieur Guérin, qui l'a occupée pendant trois ans.

PRÉSENTATION.

Le 13 octobre, le marquis de Noailles que le Roi avoit ci-devant nommé son ambassadeur près Sa Majesté Britannique, a eu l'honneur d'être présenté au Roi, par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & de prendre congé de Sa Majesté pour se rendre à sa destination.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 12 octobre, les sieurs Née & Masquelier, graveurs, ont eu l'honneur de remettre à Leurs Majestés & à la Famille royale le *Prospectus* d'un

Ouvrage proposé par souscription, ayant pour titre : *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques & littéraires de la Suisse & de l'Italie*. Leurs Majestés, ainsi que la Famille royale, ont bien voulu honorer ces Artistes de leurs souscriptions.

Le 23, le chevalier de Juilly de Thomassin, ancien baron, maréchal des logis des Gardes du Corps du Roi, a eu l'honneur de remettre à Sa Majesté, à laquelle il a été présenté par le prince de Tingry, capitaine des Gardes de quartier, un ouvrage de sa composition, ayant pour titre : *Catinat ou le modèle des Guerriers, Discours à mes Camarades, enrichi du portrait du Héros*, en taille douce. Il a également eu l'honneur d'offrir son ouvrage à la Reine, à Monsieur & à Monseigneur le comte d'Artois.

NOMINATIONS.

Le Roi vient d'accorder les entrées de sa chambre au vicomte de Mailly, premier écuyer de Madame en survivance, & colonel du régiment d'Anjou, infanterie; & au comte Jules de Polignac, premier écuyer de la Reine en survivance.

Sa Majesté vient de nommer pour remplacer la charge de contrôleur-général des finances, vacante par la mort du sieur de Clugny, le sieur Taboureaux des Reaux, conseiller d'état, ancien intendant de Valenciennes, qui lui a été présenté par le comte de Maurepas, & qui lui a fait les

remerciemens. Sa Majesté s'est en même temps réservé la direction du Trésor-Royal, & a nommé pour l'exercer sous les ordres. le sieur Neker, avec le titre de conseiller des finances & de directeur-général du Trésor royal.

Charlotte, comtesse douairière de Mont Lezun, née comtesse de Mont Zichier, vient d'avoir l'honneur d'être comprise dans la promotion que l'Impératrice-Reine a faite le 14 du mois dernier, dans l'ordre Royal Impérial de la Croix Etoilée.

M O R T S.

Elzea-Marie-Joseph-Charles, vicomte de Broglie, âgé de trente-neuf ans, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint Louis, brigadier des armées du Roi, colonel commandant du régiment d'Aquitaine, infanterie, est mort à Metz le 28 septembre de cette année.

N. de Clugny, maître des requêtes, conseiller ordinaire au conseil royal, contrôleur général des finances, est mort à Paris le 18 octobre, âgé de 46 ans 3 mois.

Armand-Christophe de Beaumont, comte de la Roque & du Repaire, est mort le 9 octobre, en son château de la Roque en Périgord, dans la 76^e année de son âge.

Henri-François-de-Paule le Fevre d'Ormesson, prêtre, chanoine honoraire de l'église de Paris, abbé commendataire de l'Abbaye royale de Bolbonne, ordre de Cîteaux, diocèse de Mirepoix, est mort le 22, dans la 53^e année de son âge.

LOTÉRIE.

Les cinq tirages de la loterie royale de France ont été exécutés publiquement dans la grande salle de la Compagnie des Indes, en présence du Lieutenant-Général de Police, le 1 octobre, conformément à l'arrêt du Conseil du 30 juin dernier. Les nombres sortis de la roue de fortune sont les extraits suivans, pour le premier tirage, qui est celui des lots : 90, 4, 15, 14, 35. *Second tirage de la premiere classe des primes* : 65, 62, 43, 16, 52. *Troisieme tirage de la seconde classe des primes* : 29, 42, 45, 10, 15. *Quatrieme tirage de la troisieme classe des primes* : 41, 79, 80, 71, 45. *Cinquieme & dernier tirage de la quatrieme classe des primes* : 8, 44, 13, 42, 75. Les cinq prochains tirages seront exécutés le jeudi 13 octobre.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Ode à la Beauté,	<i>ibid.</i>
Traduction en vers du commencement du livre	
4 ^e de l'Iliade,	10
Sonnet,	12
Lisette & son Linot, <i>fable</i> ,	13
La mauvaise Mere punie, <i>conte</i> ,	15
Vers,	42
Réponse de la plus aimable des Estampoises, <i>ibid.</i>	
Madrigal,	44
Mes idées sur le célibat ;	<i>ibid.</i>
Chanson en réponse à celle contre les plumes	
des Dames,	47
Le Zéphir & la Sensitive, <i>fable</i> ,	48
Les sensibles regrets,	46
Ode d'Horace,	51
Explication des Enigmes & Logogryphes,	52
ENIGMES,	53
LOGOGRYPHES,	55
Vers pour un mariage,	57
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	58
Les Courtisannes,	<i>ibid.</i>
Histoire de Loango,	76
L'Amour accusé,	84
Le Maître Toscan,	88
Le Maître d'Histoire,	91
Médecine moderne,	94
Essai chronologique, hist. & polit. sur l'île de	
Corse,	100

NOVEMBRE. 1776. 215

Discours sur les monumens publics ,	110
Elémens de tactique pour la cavalerie ,	123
Le jeu de Triétrac ,	127
Les caractères du Messie vérifiés Jésus de Nazareth ,	129
Défense des Livres de l'ancien Testament ,	131
La morale du Citoyen du monde ,	132
Cours de physique expérimentale , &c.	136
Nouveau Dictionnaire pour servir de supplément au Dictionnaire raisonné des sciences, arts & métiers ,	139
Journal des causes célèbres ,	156
Annonces littéraires ,	160
ACADÉMIES.	161
Besançon ,	<i>ibid.</i>
Nîmes ,	156
SPECTACLES.	170
Opéra ,	<i>ibid.</i>
Comédie Française ,	171
Comédie Italienne ,	173
Lettre de M. Floquet à M. Grétry ,	174
ARTS.	177
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Musique.	182
Peinture ,	183
Réponse de M. le Chevalier Cluck ;	184
Cours d'histoire naturelle , &c.	186
———— de Langue Angloise ,	<i>ibid.</i>
Variétés , inventions , &c.	188
Lettre de M. Patte ,	<i>ibid.</i>
Anecdotes.	196
AVIS,	200
Nouvelles politiques ;	201
Présentations ,	210
———— d'Ouvrages ,	<i>ibid.</i>

216 MERCURE DE FRANCE.

Nominations,	211
Morts,	212
Loterie,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France pour le mois de Novembre, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 2 Novembre 1776.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Côme;



Digitized by Google

Schei

